

HISTOIRE D'AMENOPHIS

Prince de Libie.

PIECE NOUVELLE.

par la comtesse de Fontaines

A laquelle on a joint

L'HISTOIRE DE LA COMTESSE DE VERGI.

Nouvelle Historique, Galante & Tragique.

par Adrien La Vieuville d'Orville comte de Vignacourt



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE, & COMPAGNIE.

M D C C XLV.

AVERTISSEMENT.

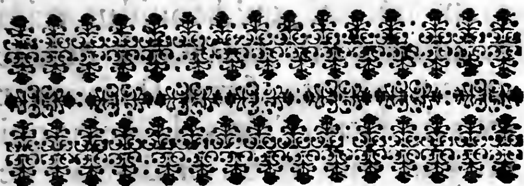
L'Ouvrage que l'on done ici au Public, n'eſt pas une de ces eſpéces ordinaires de Romans dont tout le mérite conſiſte dans quelque légéreté de ſtile jointe aux saillies d'une imagination féconde. C'eſt tout à la fois une Hiſtoire & une Fiction ingénieuſe écrite avec délicateſſe, & avec

force; & qui dans la Cour du monde la plus ſpirituelle a réuni les ſufrages en ſa faveur. Quand il étoit plus rare qu'il n'eſt aujourdui, de voir des Dames, & des Dames d'un nom diſtingué, s'apliquer avec ſuccès à ces ſortes de compoſitions, c'étoit leur doner un grand relief que d'anoncer qu'elles venoient d'une telle ſource. Mais quoique le beau Sexe partage depuis longtems avec les Homes juſqu'aux ho-

honeurs de l'eſprit, il n'eſt pas inutile de dire à l'avantage de la piéce dont il s'agit, que ce n'eſt que par des efforts de mémoire réitérez & morceaux à morceaux qu'on a pu l'enlever à ſon Auteur. Mde. … auſſi jalouſe de renfermer ſes productions dans un petit Cercle de Perſones choiſies, qu'atentive à leur doner la perfection qui les peut faire généralement rechercher, ne veut rien mettre au jour:

& ſa modeſtie naturelle étoit peut-être ſoutenue en cette ocaſion par la crainte que ceux, qui ſont au fait de certains miſtéres, ne découvriſſent ou ne publiaſſent trop tot les événemens ſinguliers qu'elle a pris tant de ſoin de cacher ſous les voîles de l'Allégorie.

HIS-



HISTOIRE D'AMENOPHIS

Prince de Libie.



UN Hiſtorien grave & ſérieux a écrit fort élégament les avantures d'une Reine de Libie, qui par un ſeul acouchement ſe vit mére de ſept Princes. Je ne m'étendrai point ſur cette hiſtoire ſurprenante. Je me contenterai d'en raporter une ſeule circonſtance, qui eſt néceſſaire au ſujet que j'ai entrepris de traiter. L'Oracle de Jupiter Ammon

ayant déclaré qu'Adoniſtus celui de tous les Fils de la Reine qu'elle aimoit le plus, ſeroit Roi avant tous ſes autres Fréres, la Reine qui craignit que cette prédiction ne donât de la jalouſie aux Fréres d'Adoniſtus, aima mieux ſe priver de la vue de ce cher Fils, que de le laiſſer exposé au malheur que cette jalouſie lui pouroit atirer. Elle le fit partir de Libie, pour aller chercher dans les Pays Etrangers à avancer par quelque grande action l'effet de l'Oracle, ou du moins à s'en rendre digne.

Le départ d'Adoniſtus fut reçu diverſement dans la Cour de Libie. Les uns louérent la courageuſe réſolution de ce jeune Prince. Les autres la trouvérent trop indiſcrette & trop téméraire. Quelques uns apréhendérent qu'il n'y eût ſous cette réſolution des pratiques ſecrettes de la Reine avec les Etrangers, pour uſurper le Royau-

Royaume au préjudice de tous les autres Fréres, & pour l'aſſurer à Adoniſtus. Preſque tous ſes Fréres, ſans faire aucune réflexion ſur les ſuites, eurent beaucoup de joye de ſon éloignement: le ſeul Aménophis en eut un véritable chagrin. Ce n'étoit pas qu'il eût aucune affection particuliére pour Adoniſtus: mais comme Aménophis étoit né avec les plus grandes & les plus nobles inclinations qu'un Prince puiſſe avoir, il étoit afligé que ſon Frére ſe mît ſitôt dans le chemin d'aquérir de la gloire, pendant qu'il ſe voyoit en quelque maniére éloigné de l'imiter; parceque la Reine, dont toute la tendreſſe étoit pour Adoniſtus, ne vouloit pas permettre que les autres Princes ſes Fils fiſſent de ſemblables entrepriſes, où peut-être ils euſſent effacé Adoniſtus.

Aménophis paſſoit triſtement ſes jours avec le regret de languir

dans une honteuſe oiſiveté: il ne prenoit plus aucune part aux plaiſirs de la Cour; il étoit toujours dans les forêts, où la Chaſſe faiſoit ſon unique ocupation, moins pour ſe divertir, que pour ſe préparer & s'acoutumer à ſoutenir de bonne heure de plus grandes fatigues.

Un jour qu'il ſe trouva ſeul fort éloigné de tous ceux qui l'avoient ſuivi, il ariva en rêvant juſques ſur le bord de la mer. Elle étoit encore enflée & agitée d'une furieuſe tempête. Il s'arêta, & il promenoit ſes regards ſur les flots ſans deſſein & ſans atention, lorſqu'une planche du débris d'un vaiſſeau pouſſée par une vague impétueuſe jetta preſque à ſes piez un home qui étoit ſur cette planche, & qu'il crut mort. La compaſſion le fit aprocher & il s'aperçut que cet home reſpiroit encore. La pâleur de ſon viſage n'em-

n'empêcha pas Aménophis d'y remarquer je ne sais quel air de noblesse, qui lui fit souhaiter de le pouvoir secourir utilement. Il le fit, & l'infortuné Etranger revint insensiblement à lui. Il regarda Aménophis avec des yeux, où la mort étoit encore peinte, mais où elle n'empêchoit pas la reconoissance de paroître. Qui que vous soyez, dit-il au Prince, vous venez de sauver la vie au plus malheureux des homes. Je croirai que les Dieux sont las de me persécuter, s'ils daignent quelque jour me mettre en état de la perdre pour vous.

Ce discours, la Phisionomie noble de l'Etranger, ses habits même, qui tout mouillez qu'ils étoient, laissoient voir de la magnificence, augmentérent l'atention, & la curiosité d'Aménophis ; & voyant ariver de ses gens écartez par la chasse, il fit doner un cheval à

l'Inconu, & il l'obligea à venir avec lui à une Maiſon de Campagne, où Aménophis avoit acoutumé de coucher aſſez ſouvent. Les premiers jours qu'ils paſſérent enſemble leur inſpirérent de l'eſtime l'un pour l'autre, & cette eſtime fut ſuivie de l'envie de ſe conoître.

Aménophis ne cacha point à l'Etranger qu'il étoit fils du Roi de Libie. Prince, lui dit alors Ménécrate, (c'étoit le nom de l'Etranger) je ne vous laiſſerai pas ignorer plus longtems que vos ſecours ſont tombez ſur un homme, qui par ſa naiſſance n'en eſt pas indigne, & qui par ſes malheurs les mérite d'un cœur auſſi généreux que le votre.

Je ſuis Fils du Roi de l'Ile du Soleil. Les infortunes de ce Prince ſont auſſi conues que l'eſt cette Ile, où de tous les côtez du monde on vient adorer le Soleil.

Je

Je ne ſais, ajouta-t-il, ſi elles ſont parvenues juſqu'à vous, ou s'il eſt poſſible que vous les ignoriez. Aménophis lui avoua qu'il en avoit entendu parler fort confuſément, & qu'il lui feroit plaiſir de les lui aprendre. Ménécrate reprit ainſi la parole. L'Ile du Soleil, où, comme je vous ai dit, preſque tous les Peuples qui adorent le Soleil envoyent tous les ans faire des Sacrifices, étoit gouvernée par deux Puiſſances. Le Roi avoit le comandement des armées, & la diſpoſition des emplois & des dignitez. Le Grand-Prêtre du Soleil exerçoit ſouverainement toutes les autres parties du gouvernement. Juſqu'à nos derniers tems ces deux Puiſſances avoient été ſi bien unies, que rien n'étoit comparable au repos & à la félicité dont jouiſſoient les Peuples de cette Ile. La Fortune s'eſt laſſée de leur être ſi favorable. El-

le a élevé a la dignité de Grand-Prêtre un home également dangereux par ses vices & par ses vertus. Cet home qui s'apelle Philocoris a beaucoup d'esprit, & autant de conoissance des sciences, que s'il avoit passé toute sa vie dans l'étude. On dit que c'est un des homes du monde le mieux fait, aussi séduisant par la beauté & par les graces de sa persone que par les charmes de son esprit. Il avoit à peine vingt cinq ans, lorsqu'il fut élevé à cette haute dignité par les sufrages de tous les Peuples, que son éloquence avoit éblouis dans les fréquentes harangues qu'il leur faisoit. Jusqu'alors il avoit si bien imité les aparences de la vertu, qu'on ne le soupçonoit pas même de conoître les vices : il en avoit pourtant beaucoup : une ambition sans bornes, un orgueil insurmontable, & un si furieux déréglement dans ses moeurs, que quoi-

quoique par les loix de notre Religion il lui fût permis d'avoir trois Femmes légitimes, ses passions insensées ne pouvoient pas s'y fixer. Il cherchoit tous les jours des Maitresses nouvelles. Il en étoit venu à un tel excès de dèsordre, qu'il faisoit enlever dans l'Ile les plus belles Persones, que les Ministres de ses passions pouvoient découvrir; & il les tenoit enfermées dans le Palais du Soleil, pour servir à ses déréglemens. Le Roi Zénotras mon pére crut qu'il ne lui étoit pas permis de soufrir tant de vices impunis. Il en parla au Grand-Prêtre, qui lui répondit avec tant d'insolence, que le Roi entreprit de le faire déposer: il y trouva des dificultez invincibles & les afaires s'aigrirent à tel point, que le Roi fut obligé de lever des troupes. Le Grand-Prêtre trouva plus de sélérats pour le défendre, que le Roi mon pé-

re n'eut de sujets fidelles pour lui obéïr. Philocoris répandit parmi le Peuple un faux Oracle rendu par le Soleil, à ce qu'il disoit. Cet Oracle déclaroit que le Soleil vouloit que son Ile fût libre, & que les Peuples n'y reconussent aucune autre autorité que la sienne. Ce fut là le signal d'une révolte générale. Le peu de Troupes fidelles, qui combatoient pour le Roi, furent massacrées avec lui. La Reine ma mére eut un semblable sort, & je n'aurois pas échapé au glaive cruel du Grand-Prêtre, quoique je n'eusse que huit ans, si un fidelle Sujet du Roi & de la Reine ne m'eût enlevé, & s'il ne m'eût mis dans une barque, qui me conduisit secrettement dans une autre Ile, où j'ai été élevé. Aussitot que je suis parvenu à l'age de raison, je n'ai songé qu'à vanger le sang de mes Parens, & qu'à punir leurs meurtriers.

J'ai couru inutilement dans diverses Iles de nos Mers fort éloignées de cette Contrée ; j'y ai trouvé beaucoup de compassion & fort peu de secours. Enfin j'arivai au Royaume de Chipre dont le Roi généreux & sensible à la gloire, voulut bien me doner une flotte pour reconquérir l'Ile du Soleil. Ma navigation a été très longue. Il a semblé que les Dieux me refusoient l'abord de cette Ile, je l'ai vue plusieurs fois, sans en pouvoir aprocher : mais m'étant rendu maitre de quelques vaisseaux qui en sortoient, j'en ai apris des nouvelles, qui me font horreur. L'infame Philocoris devenu Souverain & maitre absolu, a exigé de ses malheureux Sujets un tribut jusqu'à présent inoui. Il les a obligez à courir les Mers comme des Pirates, pour lui amener des Pays les plus éloignez les plus belles Persones qu'ils peuvent rencon-

trer; & il a autoriſé cette impiété par de nouveaux miſtéres de Religion qu'il a inventez. J'ai pourtant ſu que la plupart des Grands & du Peuple comencent à n'être plus trompez, & qu'ils voyent avec indignation les dèſordres de leur Tiran.

Une tempête furieuſe m'a pourſuivi pendant pluſieurs jours : j'ai vu périr & ſubmerger toute la flotte qui m'acompagnoit. J'ai été jetté ſur le bord de la Mer, où je comence à croire que les Dieux veulent me protéger, puiſqu'ils m'ont fait rencontrer dans le Prince de Libie les ſecours que j'y trouve.

Aménophis rêva long tems, après avoir entendu ce récit. Ménécrate ne ſavoit à quoi atribuer un ſilence ſi extraordinaire; lorſque le Prince ſortant de ſa rêverie l'embraſſa, & le pria de vouloir bien n'aprendre à aucune autre

Per-

Persone qu'à lui ce qu'il venoit de lui confier. Vous m'êtes envoyé par les Dieux, lui dit Aménophis, pour me déterminer au parti qu'il y a longtems que j'ai résolu de prendre.

La vie obscure que je méne ici dans les délices d'une Cour oisive me fait honte. Je voulois aler chercher la gloire, & les avantures qui peuvent doner un nom célébre, & je ne savois de quel côté tourner mes pas. Ce sera présentement vers l'Ile du Soleil. Je ne vous cacherai pas qu'il faut que ce soit à l'insu du Roi mon pére & de la Reine ma mére : mais ne craignez point que le secours que je veux vous doner en soit moins promt ni peut-être moins heureux. Je ne vous promets pas des flottes ni des armées ; mais je vous promets un nombre choisi des plus braves, & des plus fidelles homes de la Libie. Ils me sui-

vront par tout où je voudrai les mener ; & ce que vous venez de me dire de la disposition où sont les Peuples de l'Ile du Soleil, me fait penser que nous réüssirons mieux à détróner le Tiran, si nous y arivons sans lui doner aucun sujet d'ombrage.

Ces deux Princes convinrent de toutes les mesures qu'ils devoient prendre, & de garder un profond secret de leur dessein. Ménécrate demeura inconu dans la Maison de Campagne où Aménophis le laissa: & Aménophis conduisit si heureusement son entreprise, qu'au bout de quelques jours il fut assuré de deux cens jeunes Libiens résolus à se dérober de leur patrie avec lui pour le suivre ; & qu'ayant fait préparer un vaisseau, dont les Pilotes ignoroient l'usage qu'on en vouloit faire, il partit avec Ménécrate, & ces braves Libiens. Ils firent voi-

le

le vers l'Ile du Soleil, où au bout d'un mois de navigation heureuse, ils prirent port tous également inconus, & sous le prétexte de faire des Sacrifices au Soleil, come c'étoit la coutume. Ils jugérent à propos de se disperser dans l'Ile en diférens endroits, pour jetter en plus de lieux diférens les bruits que dans la suite il leur seroit nécessaire de répandre. Ils convinrent d'un rendez-vous pour se doner de leurs nouvelles, & d'un signal pour se rassembler, lorsqu'il en seroit besoin.

Ménécrate mena Aménophis à un Château qui étoit peu éloigné de la Capitale de l'Ile. Ce Château apartenoit à Crisotas ce vertueux Sujet, qui avoit sauvé Ménécrate. Il avoit reçu de tems en tems des nouvelles de Ménécrate. Il savoit qu'il étoit parti de Chipre avec une flotte puissante : il l'atendoit avec beaucoup d'impatien-

tience ; mais il fut extrêmement ſurpris d'aprendre, lorſque ce Prince ſe fit conoître à lui, que ſa flotte étoit perdue, & qu'il n'arivoit qu'avec deux cens homes, que le généreux ami qu'il lui montra, en lui préſentant Aménophis, lui avoit donez. Criſotas verſoit des larmes de joye en embraſſant Ménécrate. Mais malheureux Prince, lui dit-il, venez vous vous livrer au meurtrier de votre Maiſon ? Qu'eſpérez vous que deux cens homes puiſſent faire contre un ſélérat, qui en a toujours plus de vingt mille ſous les armes ? Il eſt vrai que les Peuples comencent à ſe dèſabuſer : il eſt vrai auſſi que le Palais du Soleil eſt devenu un lieu d'infamie & de toutes ſortes de honteuſes voluptez. Mais les Peuples, qui le ſavent & qui en ont horreur, ne laiſſent pas pourtant d'être atachez au Grand-Prêtre par une infinité d'intérêts diférens. Gé-

Généreux Crisotas, lui répondit Ménécrate, pourvû que vous nous doniez vos conseils, nous espérons tout de notre courage, & de la justice des Dieux. Ménécrate, qui voyoit que Crisotas considéroit avec une extrême atention Aménophis, & qu'il paroissoit surpris de l'air de grandeur & des charmes, qui étoient répandus sur toute sa persone, ne crut pas lui devoir céler la naissance de ce Prince. Le sage Crisotas, après avoir loué leur généreuse amitié, les pria l'un & l'autre de se laisser conduire par lui. Ils promirent de se tenir enfermez chez lui jusqu'à ce qu'il eût été, comme il leur dit qu'il le vouloit faire, réveiller le courage & le zéle des anciens serviteurs de Zénotras: & Crisotas partant peu de jours après, laissa ces deux Princes dans son Château.

Après son départ, Ménécrate & Amé-

Aménophis passérent les premiers jours de leur solitude sans s'ennuyer. La femme de Crisotas, quoiqu'avancée en age, étoit encore aimable par ses maniéres, & par son esprit. Célidonie sa fille, sans avoir une beauté parfaite, plaisoit infiniment. Elle étoit petite, mais sa taille étoit si proportionée, & ses façons de penser & de s'exprimer si vives & si piquantes, que les beautez les plus réguliéres ne l'effaçoient point : ses cheveux étoient blonds : elle avoit le plus beau teint & les plus belles dents du monde. On admiroit d'autres Persones auprès d'elle, mais on n'aimoit qu'elle. Les qualitez de son ame étoient au dessus des charmes de sa persone. Les deux Princes passoient les jours entiers avec elle. Elle les instruisoit des particularitez de l'Histoire de l'Ile. Aménophis à son tour lui contoit les avantures de la

Cour

Cour de Libie ; & le deſſein qu'il avoit déja formé, avant que de conoître Ménécrate, de chercher la gloire dans les Pays étrangers. De ſemblables entretiens n'amuſérent pas long tems Aménophis. Il étoit naturellement vif & ennemi du repos. Pour Ménécrate il s'ocupoit, ſans s'en apercevoir, & plus même qu'il ne vouloit, du plaiſir de voir & d'entretenir Célidonie. Mais Aménophis ne trouvant rien qui fixât ſes penſées, ſe remit dans le gout de la Chaſſe. Il ſuivoit un jour un Cerf qu'il avoit lancé aux environs du Château de Criſotas : il n'étoit acompagné que d'Anaxaras un illuſtre Libien, qui avoit toute ſa confiance ; lorſque la Chaſſe le menant dans des Campagnes, où il n'avoit point encore couru, le conduiſit dans un bois, dont la beauté & la magnificence des routes le ſurprirent. Il n'y fut pas longtems, ſans être arê-

arêté par un vaſte enclos qui lui dona de la curioſité. Il oublia ſa Chaſſe, & il ſuivit longtems le tour des murailles, pour voir s'il n'y découvriroit point quelque entrée. Le hazard fit qu'il trouva une petite porte que la négligence d'un Jardinier avoit laiſſée entr'ouverte. Il mit pied à terre, & dona ſon cheval à Anaxaras : il entra dans les plus beaux Jardins du monde. La fraicheur que donoit une infinité de Fontaines jailliſſantes, la beauté des Arbres toujours verds, & la grande quantité de Fleurs qui ſembloient naitre ſous les pas, lui cauſérent un étonement qui l'engagea à marcher toujours, ſans ſavoir où il aloit. Il entra dans une Sale d'Orangers, où ſur un gazon verd & fleuri entre quatre Mirtes, qui ſembloient repréſenter les Colones d'un lit, il vit une jeune Beauté endormie. Il en aprocha avec une émotion, dont

dont il ne conoissoit pas la cause. Il craignit de la réveiller : ses nouveaux sentimens le rendant timide & come immobile, il la considéra longtems. Il s'oublioit lui-même, & il ne savoit ce qu'il devoit souhaiter ou craindre ; cependant il étoit plein d'admiration & de desirs. Une Esclave qui aparemment avoit acompagné cette belle Persone, & qui s'étoit éloignée de peur de troubler son repos, revint en marchant fort doucement & sans être aperçue d'Aménophis. Cette Esclave fut effrayée de voir un home assez audacieux, pour être entré dans des Lieux sacrez. Cependant come elle vit que la jeune Persone n'étoit point éveillée, elle se contenta de se mettre entr'elle & Aménophis, à qui elle dit d'une voix basse : Téméraire, ignorez vous où vous êtes, & que la mort est le prix d'une telle hardiesse ? En lui parlant

lant ainſi, elle le pouſſa hors de la Sale d'Orangers. Il étoit ſi troublé & ſi ſaiſi de mouvemens inconus, que ſans répondre à cette Eſclave, peut-être même ſans entendre ce qu'elle lui diſoit, il ſe laiſſa conduire, où elle voulut. Dès qu'elle fut derriére une paliſſade, où elle crut lui pouvoir parler plus ſurement, elle lui demanda qui il étoit. Je ne ſais, dit-il, & j'ignore où je ſuis. Vous êtes, lui dit cette Eſclave, dans les Jardins délicieux du Grand-Prêtre. Il n'eſt permis à aucun Mortel d'y entrer: vous vous expoſez à une mort cruelle, & vous expoſez en même tems à une diſgrace terrible la Beauté que vous avez vu endormie. Aprenez moi, continua-t-elle, qui vous a ouvert l'entrée de ces Lieux? Je vois que vous êtes Etranger, & j'ai pitié du péril où votre imprudence vous a fait tomber. Aménophis un peu re-

revenu à lui, raconta à l'Esclave la maniére dont il étoit venu jusques dans cet endroit où elle l'avoit trouvé. Il lui demanda ensuite avec empressement si c'étoit une Femme du Souverain Pontife qu'il venoit de voir. L'Esclave lui aprit que c'étoit une Etrangére que des Pirates avoient enlevée & présentée depuis peu au Grand-Prêtre, qui en étoit devenu éperdument amoureux. Il lui fit en même tems beaucoup de questions, à quoi l'Esclave aloit répondre, quand elle entendit du bruit qui lui dona à peine le tems de dire à Aménophis de fuir promtement, s'il ne vouloit se perdre, & perdre la Beauté qu'il venoit de voir. La crainte d'exposer une Persone, qui venoit de faire une si vive impression sur le cœur d'Aménophis, lui fit prendre le parti de se retirer. Il fut assez heureux pour retrouver la même porte par où il

étoit

étoit entré. Dès qu'il eut rejoint ſon fidelle Libien, il le regarda ſans lui rien dire : il reprit ſon cheval & ſans s'informer de ce qu'étoit devenu la Chaſſe; Anaxaras, lui dit-il, où veux tu que nous alions ? Anaxaras étoné de ce diſcours lui demanda d'où venoit le trouble où il le voyoit, & ce qui lui étoit arivé. Mon cher Anaxaras, répondit-il, j'ai vu ..... je ne puis te le dire, je ſuis le plus amoureux des homes, & je ne me conois plus. Seigneur, dit Anaxaras, ſongez vous que vous êtes venu ici pour détrôner un Tiran, & non pas pour vous livrer à l'Amour. Ah, reprit Aménophis, cet Amour précipitera la perte de ce Tiran. Je le hais non ſeulement come un Uſurpateur, mais come un rival, qui poſſéde ce que j'adore. Il s'abandona enſuite à des rêveries qu'Anaxaras n'oſa pas interrompre.

pre. Ils arivérent fort tard au Château de Crisotas. On començoit à s'inquietter de ne point voir Aménophis. Il se montra un moment, & sur le prétexte de sa lassitude il se retira aussitot dans son apartement. Il passa toute la nuit avec Anaxaras dans l'agitation que done une nouvelle passion, & sans pouvoir parler d'autre chose que de ce qu'il avoit vû, il dépeignit à ce Favori l'air, le visage, & la taille de l'Esclave qu'il avoit entretenue, & il le conjura de s'informer qui elle étoit, & de tâcher de trouver accès auprès d'elle. Anaxaras s'aquita de cette comission avec tant d'adresse, qu'il lia une vraye amitié avec l'Esclave, peu scrupuleux dans ces sortes de petites intrigues, qu'il ne craignoit pas qui eussent de trop longues suites. Il y a aparence qu'il persua la à l'Esclave qu'il l'aimoit. Quoiqu'il en soit; l'Esclave étoit

jolie, elle se plaisoit à entretenir Anaxaras; & bientot elle ne lui cacha rien de tout ce qu'elle savoit. Il aprit par elle que l'Etrangére, qui donoit à Aménophis une curiosité si vive, s'apeloit Cléorise; qu'elle étoit insensible à la passion du Grand-Prêtre. L'Esclave dit qu'elle ne savoit si cette insensibilité n'étoit point causée par quelque autre passion, dont elle pouvoit être prévenue. Car, ajouta-t-elle, Philocoris est le plus aimable & le mieux fait de tous les homes, & je n'ai vu aucune femme lui résister. On ignore qui est celle-ci: Elle passe les jours à soupirer, & je suis la seule avec qui elle daigne quelquefois parler, mais je n'ai encore osé lui faire aucune question ni sur son cœur, ni sur sa fortune.

Anaxaras la pria de faire en sorte qu'Aménophis pût revoir encore Cléorise. L'Esclave lui répon-

dit

dit qu'on ne pouroit la voir que le jour de la Fête du Soleil ; que ce jour là elle placeroit Anaxaras & ſon ami dans le Temple en un lieu, d'où il pouroit conſidérer cet objet de leur curioſité ; qu'il ne lui étoit pas poſſible de faire rien de plus. Anaxaras rendit compte de toute cette converſation au Prince de Libie, qui atendit avec impatience le jour de la Fête du Soleil.

Cependant Criſotas, qui étoit alé parcourir toute L'Ile & ranimer le courage & le zéle de ce qui étoit reſté de Sujets fidelles, revint trouver les deux jeunes Princes. Il leur dit qu'il avoit confié le ſecret de la vie de Ménécrate à pluſieurs des plus conſidérables de l'Ile ; qu'il eſpéroit que, lorſque l'ocaſion s'ofriroit de ſe déclarer, Ménécrate ſe trouveroit le plus fort ; mais qu'il croyoit qu'il ne faloit rien précipiter, & qu'avant

que d'ataquer l'Usurpateur, il faloit prendre des mesures si justes & si certaines qu'on fût assuré de le détrôner.

Ménécrate & Aménophis tout impatiens qu'ils étoient de signaler leur courage, ne furent point fâchez de ce petit retardement. Ménécrate devenoit tous les jours amoureux de Célidonie, & il apréhendoit que l'embaras de l'entreprise qu'il méditoit ne lui ôtât les moyens d'achever de gagner le cœur de cette belle Fille, à qui il se faisoit déja un plaisir de pouvoir ofrir la moitié de son Trône, s'il y remontoit.

Aménophis souhaitoit aussi de conoître mieux Cléorise, qu'il aimoit déja si passionément : & il étoit bien aise, avant que de se jetter dans le tumulte des armes, de prendre quelque mesure pour empêcher que cette Etrangére ne lui fût enlevée.

Cependant le jour de la Fête du Soleil ariva ; & le Grand-Prêtre qui espéroit que sa magnificence feroit sur le cœur de sa nouvelle Maitresse ce que ses soins & ses assiduitez n'avoient pu faire encore, voulut rendre cette Fête plus éclatante qu'elle n'avoit jamais été.

Au milieu de la Ville du Soleil est une grande & magnifique Place, dont le Temple du Soleil fait une des faces. Derriére ce Temple est le Palais du Souverain Pontife. Les trois autres faces de la Place sont ornées d'une Colonade de marbre & de Jaspe. Cette Colonade soutient de longues & de larges Terrasses avec des Balustrades de porphire à hauteur d'apui. Les Maisons qui sont derriére cette Colonade sont toutes de marbre avec de grandes Fenêtres toutes de simétrie & ouvertes sur les Terrasses. La Place sert aux Jeux & aux Combats, qui se do-

nent le jour de la Fête. Cette Fête s'ouvre le matin par un ſuperbe Sacrifice que le Grand-Prêtre fait lui même. On peut croire que le Temple du Soleil, où on arive par une Place ſi magnifique, eſt encore plus ſuperbe & plus magnifique que la Place. L'or & les pierres précieuſes y éclatent de tous côtez. L'Autel ſur tout en eſt ſi couvert qu'il eſt impoſſible de le regarder, ſans en être ébloui. Il eſt élevé ſur ſix marches de Porphire ſous une eſpéce de Dôme d'or ſoutenu de quatre Colones du plus beau Lapis que la Nature ait jamais produit. Ce Dôme eſt chargé en dedans & en dehors d'une infinité de Diamans qui jettent leur feu ſur l'Autel, ſur quoi il n'y a qu'un brazier d'un feu toujours ardent & brillant pour repréſenter le Soleil.

La jeune Eſclave n'oublia pas la parole qu'elle avoit donée à Ana-

xaras. Elle le fit placer avec Aménophis vis à vis d'une Tribune superbe, qui regardoit sur l'Autel. Ils n'eurent pas de peine à croire que ce seroit là que Cléorise seroit placée. La Tribune étoit ornée avec tant de soin, & elle étoit tendue d'un brocard d'or si riche, qu'ils comprirent aisément que c'étoit le lieu d'où l'amoureux Grand-Prêtre vouloit être regardé par sa nouvelle Maitresse. Ils virent peu de tems après des Esclaves qui vinrent répandre des Eaux de senteur & bruler des Parfums dans cette Tribune; & ils jugérent que la véritable Divinité du Grand-Prêtre aloit bientot ariver. Mais dans le moment qu'Aménophis inquiet & troublé par des agitations extraordinaires tenoit ses yeux atachez sur le lieu où il l'atendoit, une Grille dorée en façon de Jalousie tomba, & ferma toute l'ouverture de la Tribune.

Cette avanture imprévue causa au Prince un saisissement si violent, qu'il en pâlit. Il s'apuya sur Anaxaras, & il atacha ses yeux sur cette fatale Grille avec tant d'aplication, qu'on eût cru qu'il perçoit à travers, & qu'il voyoit tout ce que sa seule imagination lui représentoit.

Il s'étoit paré avec tant de soin, & il avoit tâché de relever sa bonne mine naturelle par des habits si riches, que tout le monde le regardoit avec admiration. Le Grand-Prêtre lui même, lorsqu'il aprocha de l'Autel, jetta deux ou trois fois les yeux sur lui. Le Souverain Pontife beau, quoiqu'il ne fût plus dans la premiére jeunesse, avoit la taille haute & majestueuse. Il portoit sur sa tête un de ces Chapeaux en pointe dont les Rois de Perse se couronoient. Il avoit sur ses épaules & autour de sa poitrine une large Bande de pourpre.

pre brodée d'or, sur quoi étoient apliquez les douze signes du Zodiaque taillez chacun d'une seule pierre fine. Elles étoient toutes de couleur diférente. Rien n'étoit si beau, ni si digne d'être vu que l'habillement, & que le Prince qui le portoit : mais il ne fut regardé ni d'Aménophis ni de Cléorise, de qui Aménophis & lui souhaitoient également d'être regardez. Elle s'étoit assise derriére la Jalousie de sa Tribune, & le hazard avoit fait qu'elle avoit d'abord jetté les yeux sur le Prince de Libie. Il lui parut si bien fait, qu'elle les y arêta quelque tems, sans croire qu'elle eût ni plaisir ni atention à le considérer. Elle s'aperçut peu de tems après qu'il ne détournoit pas les yeux de dessus la Tribune. Elle en rougit, comme s'il eût pu voir qu'elle le regardoit. Elle voulut tourner les yeux d'un autre côté, & elle les ramena aus-

ſitot ſur le même objet. Il lui ſembla que c'étoit par averſion pour le Grand-Prêtre, qui lui étoit odieux, & qu'elle ne vouloit pas regarder. Elle ſe contenta de cette raiſon qu'elle ſe dit à elle même; & pendant tout le tems que dura le Sacrifice, elle ne leva pas les yeux de deſſus lui.

Heureux Aménophis, s'il eût pu s'en apercevoir! Il ſortit du Temple, après que la cérémonie fut achevée; & il ſe plaignit ſi douloureuſement à Anaxaras de ſon malheur, qu'Anaxaras en fut touché, & qu'après l'avoir prié d'aler l'atendre chez Criſotas, il ala conjurer l'Eſclave de faire en ſorte qu'Aménophis pût entrer dans le Palais, & voir la beauté, qui lui avoit été cachée dans le Temple. L'Eſclave trouva longtems que ce qu'Anaxaras propoſoit, étoit impoſſible. Enfin elle ſe ſouvint qu'il y avoit ſous le

Tem-

ple des Souterrains qui comuniquoient au Palais du Grand-Prêtre, que la Clé de ces Souterrains étoit entre les mains d'un Officier du Temple, ſur qui elle avoit beaucoup de pouvoir, parceque c'étoit elle, qui avoit eu le crédit de lui faire doner ſon emploi.

Elle dit à Anaxaras que le Souverain Pontife paſſeroit huit jours dans ſon Palais du Temple ſuivant la coutume: qu'elle verroit ſi pendant ce tems là il étoit poſſible qu'elle procurât à ſon ami la dangereuſe ſatisfaction qu'il ſouhaitoit, & que le lendemain elle lui en rendroit compte. Anaxaras rendit preſque la vie au Prince de Libie, quand il lui porta cette nouvelle.

Les Amans ſe flatent aiſément: & quoique l'Eſclave n'eût encore rien promis de poſitif, Aménophis ne voulut pas douter un moment qu'elle ne fît tout ce qu'il eſpéroit

qu'elle feroit. Je puis donc, mon cher Anaxaras, dit-il, me flater de revoir Cléorise, pour qui seule je veux vivre dèsormais. Mais, helas! reprit-il aussitot, je la trouverai peut-être si prévenue de quelque autre passion, que je ne serai pas plus heureux que le Grand-Prêtre. Il n'importe, ajouta-t-il: Que je la voye, & je mourrai sans regret.

L'Esclave instruisit Anaxaras le lendemain de tout ce qu'Aménophis & lui dans trois ou quatre jours auroient à faire pour entrer sécrettement dans une des Galeries du Palais, où elle promit qu'elle conduiroit Cléorise vers le milieu de la nuit, avant qu'elle se couchât; parceque, dit l'Esclave, elle a acoutumé d'àtendre presque toujours l'Aurore avant que de se mettre dans son lit. Elle en use ainsi, pour avoir plus de tems à soupirer seule & en liberté. Le jour

jour Philocoris ne la quite point, & il l'oblige à se retirer, dès que la nuit vient; & elle passe la plus grande partie de la matinée dans son lit, afin d'avoir un prétexte, pour ne le pas laisser entrer dans son Apartement.

Philocoris avoit fait construire dans son Palais une Galerie superbe, qui terminoit l'Apartement où il avoit logé Cléorise. Cette Galerie étoit ornée de Statues, qui représentoient d'un côté les Héros de la Gréce, & de l'autre les grands Princes, qui avoient été parmi les Perses depuis Cirus. Ces Statues étoient si artistement incrustées de marbre de diférentes couleurs & revêtues de lames d'or, d'argent, & d'acier pour représenter des cuirasses, qu'on eût dit que c'étoit de véritables homes vivans & armez.

Il manquoit d'un côté la Statue de Dioméde & de l'autre celle du grand Artaxerxés, que les Ou-

vriers achevoient, & dont les places étoient préparées. L'ingénieuse Esclave devenue hardie par l'envie de plaire à Anaxaras, imagina qu'Aménophis & lui pouroient se couvrir l'un d'armes Gréques, & l'autre d'armes Persiennes, & qu'ils se placeroient dans les deux endroits destinez aux Statues qui manquoient; qu'elle améneroit auprès d'eux la belle Etrangére qu'ils vouloient voir, & avec qui elle avoit acoutumé de venir toutes les nuits se promener dans cette Galerie. Elle étoit assûrée de les faire entrer par le Souterrain; & après avoir doné à Anaxaras toutes les instructions qu'elle crut nécessaires, elle le pria seulement de lui répondre de la discrétion & de la sagesse de son ami, comme elle se répondoit de celle d'Anaxaras.

Il faut avoir aimé & il faut s'être trouvé dans des inquiétudes semblables à celles du Prince de Libie,

Libie, pour pouvoir dépeindre & pour concevoir la joye qu'il eut, lors qu'Anaxaras vint lui aprendre tout ce que l'Esclave lui avoit dit. Il ne trouva rien de dificile dans l'entreprise. Il employa deux ou trois Libiens à faire faire en leur présence des armes sur le modéle qu'Anaxaras avoit doné. Ces Libiens firent aux Ouvriers des présens si considérables, & ils s'atachérent si assidument à les voir travailler, qu'en d'eux jours Aménophis eut tout ce qui lui étoit nécessaire pour son dessein.

Il ne passa pas ces deux jours sans impatience & sans inquiétude. Mais come l'espérance, quand elle entre dans l'esprit d'un amant, y fait presque autant d'impression, que la félicité même; Aménophis qui se croyoit assuré qu'il verroit bientot Cléorise, avoit une joye douce, qui lui avoit rendu tous les charmes de la conversation. Il

y

y avoit plusieurs jours que Ménécrate s'étoit aperçu du changement d'humeur du Prince de Libie, & qu'il cherchoit l'ocasion de lui en demander la cause.

Aménophis ne lui dona pas la peine d'atendre longtems cette ocasion. Il vint trouver Ménécrate & il lui parla de tant de choses diférentes, & avec une ouverture de cœur & d'esprit si parfaite, que Ménécrate crut, qu'il pouvoit lui demander ce qui l'avoit obligé de paroître si rêveur depuis quelque tems. Aménophis rougit. Je vous avoue, dit-il à Ménécrate, que la honte d'être si longtems inutile à vos intérêts, m'avoit jetté dans une espéce de tristesse & d'abatement, dont je ne voulois pas cependant que vous vous aperçussiez. Je viens, ajouta-t-il, d'entretenir Crisotas, & tout ce qu'il m'a dit me done une satisfaction que je ne puis vous exprimer.

En effet Crisotas ayant trouvé ce jour là le Prince de Libie, qui se promenoit seul dans les Jardins, étoit venu l'aborder ; & après lui avoir rendu compte des nouvelles qu'il avoit reçues de tous les diférens endroits de l'Ile, où il avoit répandu des amis & des Créatures fidelles, pour entretenir les dispositions qu'il avoit laissées en revenant chez lui, il avoit dit à Aménophis qu'il n'étoit plus permis de diférer, & qu'il faloit avant la fin des Fêtes du Soleil acabler le Tiran, ou être acablé par lui. Cette résolution avoit charmé Aménophis : & l'Amour n'avoit pas eu moins de part au plaisir qu'elle lui donoit, que la gloire & l'envie de servir son ami.

En quitant Crisotas il étoit venu joindre Ménécrate ; & après lui avoir dit ce qu'on vient de raporter : Songez, lui dit-il, que vous serez bientot en état de ren-

dre libres tant d'inocentes Beautez, que votre lâche ennemi tient captives. Songez, continua-t-il emporté par sa passion, que ..... Il rougit, & il n'acheva pas ce qu'il avoit envie de dire. Ménécrate s'aperçut de ce trouble, sans en démêler la cause, & comme s'il eût voulu achever ce que son ami avoit comencé: songez vous même, Prince, lui dit-il, que si je regne ce sera par vous, & que ce sera vous qui disposerez de tout ce que la Fortune mettra en mon pouvoir.

Puis-je vous demander, continua Ménécrate, si vous êtes mieux informé que moi de tout ce qui se passe au dedans de ces murs superbes, où l'insolent Philocoris jouit tranquilement de ses crimes? J'ignore s'il y a quelque Beauté qui y soit digne de votre atention. On m'a parlé d'une Etrangére, qu'on apelle Cléorise. On dit que c'est

une des plus ſurprenantes Beautez qu'on ait jamais vues, & dont le Grand-Prêtre eſt fort amoureux. Vous ſeroit-elle conue?

Aménophis ſe trouva embaraſſé à cette queſtion. Il ne vouloit pas que ſon ami devinât qu'il étoit amoureux. Il craignoit de ſe trahir en parlant de Cléoriſe, & cependant il en vouloit parler, pour jouir de ce plaiſir que les Amans ont à entendre ſeulement nomer l'objet de leurs amours. Il pria Ménécrate de lui dire qui étoit cette Cléoriſe & ce qu'il en ſavoit.

Ménécrate n'en ſavoit rien de plus particulier que ce qu'il avoit déja dit. Il le répéta à Aménophis. Au nom de Cléoriſe Ménécrate avoit vu briller dans les yeux du Prince de Libie un feu ſi étincelant qui fut ſuivi d'une ſi ſubite langueur, qu'il ne douta pas qu'il n'en fût amoureux, ſans pouvoir comprendre coment il avoit

pu le devenir : mais il ne voulut pas faire apercevoir à ſon ami qu'il començoit à pénétrer les ſecrets de ſon cœur ; & Aménophis en même tems voulant détourner la converſation parla de Célidonie.

Ménécrate avoua au Prince de Libie, qu'il ſe flatoit de n'être pas entiérement indiférent à la fille de Criſotas : & regardant Aménophis ; Plût aux Dieux, lui dit-il, que vous fuſſiez amoureux auſſi bien que moi, & que le même jour, qui me mettra en état de couroner Célidonie, pût vous rendre poſſeſſeur de quelque autre Perſone auſſi tendrement aimée de vous que Célidonie l'eſt de moi ! Mon cher Ménécrate, dit Aménophis en l'embraſſant, je vois que vous liſez trop dans mon cœur ; contentez vous de ſavoir que je ſuis amoureux ; & que ſi mon bonheur ne dépend pas entiérement de vous, vous pourez du moins y contri-

buer beaucoup, si le Ciel favorise la justice de notre entreprise.

Ces deux Princes depuis cette conversation ne se quitérent presque plus ; & Aménophis ne fit plus un mistére à son ami de l'avanture qui l'avoit rendu amoureux de Cléorise. Cependant le Prince de Libie, qui ne doutoit pas qu'en entrant dans le Palais du Grand-Prêtre, de la maniére dont il devoit y être introduit, il n'y eût quelque danger à courir, ne voulut pas en faire confidence à Ménécrate, de peur que Ménécrate n'eût envie de partager le péril avec lui.

Enfin ariva cette nuit où la jeune Esclave avoit promis à Anaxaras de le faire entrer avec Aménophis dans la Galerie. Les armes furent portées chez cet Officier du Temple nomé Créon, que l'Esclave avoit disposé à faire tout ce qu'on souhaitoit. Elle lui avoit

même

même dit que le déguisement des deux Homes qu'elle introduiroit par le Souterrain dans l'Apartement de Cléorise, se faisoit par l'ordre du Grand-Prêtre. Ainsi le Ministre du Temple ne fut point étoné, lorsqu'Aménophis & Anaxaras vinrent chez lui, & qu'ils se travestirent l'un en Dioméde & l'autre en Artaxerxés. Il admira la bone mine du Prince de Libie, qui choisit le personage de Dioméde; & comme il lui sembla qu'Anaxaras qui s'habilla en Artaxerxés témoigna quelque déférence pour Aménophis, ce fut à Anaxaras qu'il s'adressa pour lui demander si dans le divertissement qu'il s'imaginoit que le Grand-Prêtre vouloit doner, ils seroient les seuls Auteurs.

Jamais Anaxaras ne fut si surpris & si charmé qu'il le fut à cette question. La Fortune qui, quand elle veut se mêler des afaires humai-

maines, contribue à leur ſuccès plus que la prudence la plus éclairée, ofroit à Anaxaras ce qu'il n'eût jamais oſé eſpérer. Il avoit fait venir autour du Palais à l'inſu d'Aménophis un grand nombre de Libiens, à qui il avoit dit d'avoir des armes cachées ſous leurs habits, & de ſe tenir prêts à forcer quelque porte du Palais au premier bruit qu'ils entendroient. Il ne ſavoit de quel uſage lui pouroit être cette précaution, ni quel ſecours il pouroit tirer de ces Libiens, ſi Aménophis & lui étoient découverts, & ſi le Grand-Prêtre les faiſoit arêter.

Il jugeoit même ſans peine que s'ils étoient ſurpris, il pouroit les faire punir ſur le champ de leur témérité, ſans qu'il ſe fît dans le Palais aucun mouvement ni aucun bruit qui ſervît de ſignal aux Libiens. Cependant come il pouvoit ariver telle ocaſion, où le ſe-

cours

cours de ces Libiens ne leur feroit pas inutile, il avoit jugé à propos de les faire venir.

La queſtion que lui fit l'Officier du Temple, lui inſpira une vue très avantageuſe, dont il ſe ſervit en home d'eſprit. Il répondit à Créon qu'Aménophis n'avoit pas le ſecret de la Fête; que lui ſeul en étoit chargé. Il dit auſſi à Créon qu'il y avoit à ſa porte deux ou trois Homes qu'il faloit qu'il fît entrer, ſans qu'Aménophis s'en aperçût. Créon ſortit avec Anaxaras, qui fit ſigne à deux ou trois Libiens d'aprocher. Il leur parla en préſence de Créon, & ſans que Créon comprît le véritable ſens de ce qu'il leur diſoit, il leur fit entendre ce qu'ils avoient à faire.

A peine Anaxaras étoit revenu joindre Aménophis, que la jeune Eſclave vint les trouver, & qu'elle leur dit de la ſuivre. Elle les conduiſit par une longue Voute,

où

où ils n'étoient éclairez que d'un Flambeau qu'elle portoit. Elle les mena à un petit Eſcalier dérobé qui étoit à un coin de la Galerie, où elle les fit entrer. Voilà, leur dit-elle, en leur montrant les deux places des Statues, celles qu'il faut que vous ocupiez. J'eſpére que, come la Nuit eſt fort avancée, & qu'il y a déja du tems que le Grand-Prêtre eſt retiré, vous ne paſſerez pas encore une heure ſans voir ariver Cléoriſe, que je vais même preſſer de venir ici, come elle a acoutumé de faire toutes les nuits.

L'Eſclave s'aprocha d'Anaxaras. Vous voyez, lui dit-elle, à quoi je m'expoſe pour vous. Elle ne lui dona pas le tems de répondre, ſe hâtant d'aler le long des deux côtez de la Galerie alumer des Lampes magnifiques, qui y répandirent une lumiére auſſi brillante que le jour.

Le Prince de Libie & Anaxaras en ocupant chacun la place d'une Statue & en se regardant sans oser se parler, n'étoient pas l'un & l'autre sans inquiétude, quoique bien diférente. Aménophis dans l'impatience de voir Cléorise n'étoit agité que de son amour : & Anaxaras trembloit du péril où un amour indiscret exposoit ce Prince dont la vie lui étoit plus chére que la sienne.

Il y avoit déja quelque tems qu'ils étoient livrez à leurs réflexions, lorsque Cléorise apuyée sur la jeune Esclave entra dans la Galerie. Elle étoit dans un dèshabillé magnifique jaune & argent, qui en marquant sa taille, en laissoit voir toute la beauté aussi bien que de celle de sa gorge & de ses bras. Ses cheveux du plus beau noir du monde étoient relevez négligemment & atachez sur le haut de sa tête par un tissu jaune & argent

gent. La perfection de ſes traits étoit acompagnée de toutes les graces de l'enfance & des charmes de la plus brillante jeuneſſe. L'Eſclave lui aidant à marcher, la conduiſit d'abord du côté, où étoit Anaxaras. Cléoriſe ne s'aperçut pas qu'il y avoit une Statue de plus qu'à l'ordinaire. Elle paſſa ſans atention. Elle s'aſſit ſur un lit de repos, qui étoit au bout de la Galerie. Elle ſoupira en regardant triſtement l'Eſclave, qui étoit debout à côté d'elle. Ma chére Péritée, lui dit-elle, vous êtes la ſeule Perſone dans ces horribles lieux, pour qui je n'aye point ſenti d'averſion. Il me ſemble que vous êtes digne d'une Fortune plus heureuſe que celle que vous avez ici, & d'un ſéjour où il y auroit plus d'inocence.

Hélas! ne pourions nous point vous & moi ſortir de notre captivité? Madame, lui dit Péritée, je

 ſuis

suis née dans le Palais du Grand-Prêtre. Je ne conois nul autre bonheur que celui d'y vivre honorée des bontez du Souverain. Plût au Ciel que vous pussiez n'être pas insensible aux sentimens qu'il a pour vous! Vous vous feriez un Destin, dont les plus grandes Princesses seroient jalouses. Je sais poursuivit-elle, que vos charmes ont fait une si vive impression sur le cœur du Grand-Prêtre, que je ne doute pas qu'il ne renonce à toutes les volages Amours qui l'ont ocupé jusques ici, & que vos Vertus ne l'engagent à vous choisir pour sa seule & légitime épouse. Vous savez qu'il est en même tems Roi & Grand-Prêtre: Ah! Madame, dit Péritée, pourquoi ne voulez vous pas être Reine de l'Ile du Soleil?

Que plutot, s'écria Cléorise, ce Divin Soleil adoré de tant de Peuples se retire à jamais de dessus nous!

nous ! Aménophis entendoit toute cette conversation. Il n'avoit pu s'empêcher de tourner la tête toute entiére du côté de Cléorise; & il avoit fait trembler Anaxaras & Péritée. Cléorise toute ocupée de ses ennuis n'avoit pas aperçu le mouvement de tête d'Aménophis. Mais come elle tourna un peu après les yeux de son côté, & qu'en même tems l'idée de l'Inconu, qu'elle avoit considéré avec tant d'atention dans le Temple, se présenta à elle, elle cessa de parler à Péritée.

Elle regarda cette nouvelle Statue de Dioméde; & se tournant du côté de l'Esclave en la lui montrant : Depuis quand, lui dit-elle, cette Place qui étoit vide a-t-elle été remplie ? La jeune Esclave un peu interdite lui répondit que la Statue n'avoit été placée que le jour même. Cléorise par un mouvement, dont elle ne fut pas

la maitresse, s'aprocha pour la considérer de plus près.

L'Amour même auroit de la peine à décrire ce qui se passoit alors dans le cœur d'Aménophis. Il fut si troublé en voyant Cléorise si près de lui, que ne pouvant soutenir le feu de ses regards il se jetta à ses genoux; & par ce transport il lui causa une frayeur, qui lui fit faire de grands cris.

O Dieux! dit-elle en se reculant toute éperdue, où suis-je, & que vois-je? Vous voyez, lui dit Aménophis, l'Home du monde le plus amoureux. Cléorise alarmée de la témérité du déguisement & du discours d'un Inconu au milieu de la nuit dans un Palais, où tout lui étoit suspect, aracha avec violence sa Robe, que tenoit Aménophis, & sans balancer, ni l'écouter davantage, elle courut pour gagner son Apartement, d'où plusieurs Esclaves atirées par ses

cris entroient déja dans la Galerie. Elles ne furent pas moins effrayées que Cléorise de voir Aménophis, qu'elles prenoient pour une Statue, s'animer & marcher.

Elles remplirent le Palais d'alarmes. Le bruit en vint jusqu'au Grand-Prêtre. Il étoit alors dans un entretien, qui lui donoit beaucoup d'inquiétude. Un de ses favoris lui aprenoit qu'il se formoit une conspiration contre lui : qu'on disoit qu'il y avoit dans l'Ile un Fils du feu Roi : que les Peuples amoureux de la nouveauté paroissoient charmez de cette Fable ; & que, depuis le jour de la Fête du Soleil, il s'étoit fait plusieurs assemblées secrettes chez les plus considérables de l'Ile.

Le Grand-Prêtre fut interrompu dans cette conversation par les cris qui venoient du côté de l'Apartement de Cléorise. Il craignit que ce ne fût le comencement

de la trahiſon dont on venoit de lui parler. Il y courut ſuivi de ce qu'il put ramaſſer de ſes gardes. Il trouva Cléoriſe dans ſa Chambre, où elle n'étoit pas encore remiſe de ſon premier trouble. Son ſilence & les reſtes de frayeur, qui paroiſſoient dans ſes yeux, augmentérent celle que le Grand-Prêtre avoit déja.

Les Eſclaves voulurent lui aprendre la cauſe de ce trouble, & elles ne firent que l'embaraſſer, & que l'etoner davantage en lui racontant que l'une des Statues de ſa Galerie s'étoit animée. Il voulut entrer dans cette Galerie, & come il traverſoit un grand Salon, qui en faiſoit la comunication avec l'Apartement de Cléoriſe, il trouva Aménophis, qui marchant d'un pas précipité tâchoit, malgré les priéres d'Anaxaras, de retrouver les portes par où elle avoit paſſé. Il ne pouvoit ſe réſoudre

dre à s'éloigner, sans lui demander pardon de la frayeur qu'il lui avoit causée, & sans tâcher d'avoir avec elle une conversation un peu plus longue. La surprise fut égale entre eux: Aménophis reconnut le Grand Prêtre, & le Grand-Prêtre, qui n'avoit pas ajouté foi au discours des Esclaves, ne laissa pas d'être épouvanté de voir un Inconu aussi bien fait qu'Aménophis dans l'Apartement de Cléorise & couvert de tous les ornemens qui l'avoient fait prendre pour une Statue.

Il se tourna du coté de ses Gardes; & il leur ordonoit de se saisir d'Aménophis, lorsque ce Prince à la vue du grand-Prêtre se sentit enflamé de tous les mouvemens d'indignation de haine & de colére que peuvent inspirer l'Amour contre un Rival, & l'Amitié contre l'Usurpateur du trône d'un ami: & sans considérer qu'il étoit

 seul,

ſeul, il lança la javeline qu'il avoit à la main gauche. Peu s'en falut que le Grand-Prêtre ne fût bleſſé. Aménophis tirant en même tems ſon ſabre, ſe lança lui même au milieu des gardes qui s'avançoient pour le ſaiſir, & pour couvrir le Grand-Prêtre.

A voir les coups terribles qu'Aménophis portoit & à entendre le bruit des armes, qui retentiſſoit dans tout le Palais, on eût cru que c'étoit Dioméde lui même qui combatoit encore une fois contre le Dieu Mars. Déja le ſang des Soldats qu'il avoit abatus, couloit à grands flots, & le Grand-Prêtre effrayé s'étoit retiré, pour faire venir un nouveau renfort contre un ſeul Home.

Il eſpéroit qu'il aloit bientot s'en rendre maître, & que ce redoutable Guerrier contre qui tous les coups qu'on portoit ſembloient inutiles, ſeroit bientot acablé par

ſa propre laſſitude, & par le nombre des ennemis, qui l'avoient environé de tous côtez.

Cependant Anaxaras, qui avoit vu qu'Aménophis, au lieu de ſonger à ſe retirer, ſuivoit Cléoriſe, & qui ne douta pas que cette hardieſſe ne le précipitât dans le plus grand des périls, étoit alé en diligence à la Maiſon de cet Oficier du Temple, qui les avoit introduits. Il apela les Libiens, à qui il avoit fait croire qu'ils devoient entrer dans la Fête, qui ſe donoit. Il leur ordona de ſe ſaiſir de la Maiſon de Créon & des gens qui y étoient. Ce ne fut pas une choſe dificile à exécuter pour eux.

Anaxaras laiſſant ſeulement trois ou quatre Libiens, pour demeurer maitres du paſſage, fit entrer tous les autres Libiens, qui étoient répandus au dehors; & leur ayant dit le danger où il croyoit qu'étoit leur Prince, il les conduiſit

jusques dans le Salon. Aménophis entouré de Corps morts ne pouvoit presque plus soutenir ses armes ; & il aloit tomber entre les mains de son ennemi, sans le secours imprévu qu'Anaxaras amena.

Ce secours n'étoit pas proportioné au nombre prodigieux de Soldats du Grand-Prêtre, qui se pressoient tous autour d'Aménophis. Mais leur frayeur fut si grande à la vue de cette Troupe d'Etrangers, qui venoient fondre sur eux dans un lieu, où ils ne croyoient pas qu'il eût été possible de se faire aucun accès, que, s'imaginant dans cette avanture quelque chose de surnaturel, ils prirent la suite ; & que la plupart se précipitérent par les fenêtres.

Au bruit de ce qui se passoit dans le Palais les Amis de Crisotas s'assemblérent. Ménécrate lui-même, à qui un Libien courut doner

ner avis du péril, où étoit Aménophis, vint avec Crisotas non seulement pour secourir son Ami, mais pour profiter du tumulte déja comencé; & pour faire déclarer le Peuple, pendant que les Troupes du Grand-Prêtre étoient ocupées au dedans.

Ménécrate moins ardent pour regagner son trône, que pour secourir Aménophis, laissa Crisotas agir dans la Ville; & malgré les conseils & les priéres de ce sage & fidelle Sujet, il se jetta avec un nouveau renfort de Libiens dans le même Souterrain, par où déja les autres avoient pénétré. Le Grand-Prêtre pendant quelques momens dans ce dèsordre afreux n'avoit pas laissé d'être encore agité de son Amour, & d'y doner ses premiéres pensées. Il étoit retourné dans la Chambre de Cléorise, & se croyant déja maitre du téméraire Mortel, qui avoit pu

ſurmonter tant de bariéres & d'obſtacles, pour entrer juſques dans les lieux les plus ſecrets du Palais, en raſſurant la belle Cléoriſe, il tâchoit de s'éclaircir, ſi elle n'avoit point quelque part à la témérité de l'Inconu. Mais le nouveau tumulte, qui s'excita à l'arivée de Ménécrate, interrompit bientot cette jalouſe curioſité. Les cris que pouſſoient au dehors les Gens de Criſotas avoient raſſemblé un grand Peuple. Le bruit répandu parmi ce Peuple, que le Fils de leur véritable Roi étoit vivant, qu'il ataquoit les portes du Palais, pour en chaſſer l'Uſurpateur & pour remonter ſur le trône, faiſoit groſſir à tous momens la foule des ennemis du Grand-Prêtre, & il fut obligé lui-même à prendre les armes après avoir conduit Cléoriſe dans un autre Apartement plus éloigné du lieu, où le premier combat s'étoit doné.

Ana-

Anaxaras & Ménécrate que l'Amour ne troubloit point come Aménophis, entendirent le bruit, qui se faisoit au dehors ; & ils ne doutérent pas que Crisotas & ses Amis ne fussent aux mains avec les troupes du Grand-Prêtre. Ils rassemblérent autour d'eux les Libiens, qui les suivoient; & ils obligérent Aménophis, qui vouloit chercher Cléorise, à venir plutot avec eux, pour tâcher de se rendre maitres du Palais, & de s'assurer ainsi non seulement de Cléorise, mais de toutes les Persones qui y étoient. Ce ne fut pas sans doner plusieurs combats qu'ils trouvérent le moyen de descendre dans les Cours de ce Palais. Les Gardes du Grand-Prêtre épars de tous côtez, & s'animant les uns les autres à défendre leur Souverain, disputoient aux Libiens tous les passages & toutes les avenues par où on pouvoit aler dans les

Cours. Mais come à chaque moment le trouble & l'épouvante augmentoient; enfin Aménophis, Ménécrate, Anaxaras & les Libiens arivérent à la porte qu'ataquoit Crisotas avec ses amis, & la plus grande partie du Peuple, qui s'étoit joint à lui. Les Princes & les braves Guerriers qui les secondoient, chargérent avec tant d'impétuosité ceux qui au dedans du Palais défendoient cette Porte, que quoique le Grand-Prêtre y combatît en persone, ils ne purent soutenir le nouvel effort qu'on faisoit contre eux. Ils crurent que le Palais avoit été forcé de tous côtez; & laissant la Porte dont ils avoient longtems défendu l'entrée, ils reculérent pour sauver le Grand-Prêtre, ou du moins pour vendre chérement leur vie. Mais aussitot qu'ils virent cet infortuné Tiran que le dèsespoir obligeoit à se précipiter au milieu des armes de ses enne-

ennemis, tomber mort d'un coup de ſabre qu'Aménophis lui dona, ceux qui un moment auparavant ne reſpiroient que la fureur & la vangeance au péril même de leur vie, ne voulurent plus la diſputer; & ils implorérent la miſéricorde des Vainqueurs.

Criſotas, qui entra en même tems avec ſa Troupe, & qui vit Ménécrate victorieux, s'avança pour le montrer au Peuple, & pour le prier de pardoner à ceux qui ſe rendoient à lui. Généreux Criſotas, lui dit Ménécrate, c'eſt à votre fidélité & à la valeur d'Aménophis que je dois le ſuccès ineſpéré de ce grand jour. Me préſervent les Dieux de le ſouiller par une barbare ſévérité. Je pardone à tous mes Sujets leur aveuglement paſſé. Le Peuple acouroit de toutes parts, pour ſe jetter aux pieds de ſon nouveau Roi; & de toutes parts les Troupes de l'U-

l'Usurpateur mettoient bas les armes, & tâchoient de mériter leur grace par leur promt retour dans l'obéïssance.

Le jour començoit à paroître. Ménécrate avoit ordoné qu'on enlevât le corps du Grand-Prêtre, & que tout indigne que ses crimes l'avoient rendu des honeurs de la sépulture, on ne laissât pas de lui en doner une telle que son ancienne Dignité le méritoit. Ce grand exemple de modération & de clémence acheva de gagner tous les cœurs. Aménophis, après avoir embrassé son Ami, voulut le quiter, pour retourner dans les Apartemens où il croyoit qu'il trouveroit Cléorise. Anaxaras s'aperçut que le sang couloit sur ses armes, & il conut que ce Prince étoit blessé. Il le pria de trouver bon qu'on le désarmât. Mais Aménophis que son Amour soutenoit; non Anaxaras, dit-il, il n'est pas en-

encore tems de ſonger à moi. Songeons à chercher Cléoriſe, à qui nous avons doné une ſi violente frayeur : & en même tems il tourna ſes pas vers un grand Eſcalier, qui s'avançoit au milieu du principal Corps de Logis du Palais. Il montoit avec précipitation, tout afoibli qu'il étoit & par ſes bleſſures, & par la perte de ſon ſang. Anaxaras, qui vouloit lui aider à ſe ſoutenir, avoit peine à marcher auſſi vite que lui. Ils entrérent dans l'Apartement de Cléoriſe. Ils traverſérent tous les autres Apartemens ; ils revinrent dans la Galerie, ils ne virent par tout que du ſang, des morts, des Eſclaves fugitives & tremblantes. Ils ne purent même rencontrer Péritée. Ils s'informérent où elle pouroit être, & ce qu'étoit devenue Cléoriſe. Perſone ne put leur en aprendre des nouvelles. Ils retournérent pluſieurs fois aux mêmes endroits

qu'ils avoient déja visitez : & començant alors à dèsespérer de trouver ce qu'ils cherchoient, Aménophis se sentit afoiblir, les forces lui manquérent, & il s'apuyoit déja à demi évanoui sur Anaxaras, lorsque Ménécrate suivi de Crisotas ariva. Sa douleur fut extrême à la vue d'Aménophis qu'il crut mourant. O Dieux, s'écria-t-il, de quoi me servira la Courone que vous me rendez, si vous me la faites acheter au prix de la vie d'un Prince, pour qui je voudrois sacrifier la mienne !

Anaxaras, quoique troublé de l'état où il voyoit Aménophis, ne laissa pas de dire à Ménécrate, qu'il croyoit qu'aulieu de plaindre ce Prince, il faloit songer à le secourir. On le dèsarma, on visita les blessures qui, quoique grandes, ne parurent pas mortelles. En même tems il poussa de longs soupirs, qui firent conoître qu'il vivoit.

voit. Ménécrate le fit mettre dans un lit magnifique, & qui se trouva être celui même de Cléorise. Les remédes qu'on lui fit lui rendirent toute sa conoissance. Il vit Ménécrate triste & afligé & lui tendant la main; mon cher Prince, lui dit-il, soyez heureux, & que mes malheurs n'empoisonent point vos prospéritez. En disant ces mots il jetta ses regards sur toute la Chambre, il crut que ce devoit être celle de Cléorise. Il apela Anaxaras & il lui ordona de s'en informer.

Anaxaras, qui avoit trouvé une Esclave, à qui il avoit parlé de Péritée, & qui lui avoit déja dit que c'étoit l'Apartement de Cléorise, en assura Aménophis; & en même tems il lui fit espérer qu'on la retrouveroit. La flateuse idée de se voir dans des lieux, & dans la même Chambre, où Cléorise avoit passé tant de jours, ranima un peu Améno-

nophis ; & l'espérance qu'on lui donoit, toute incertaine qu'elle étoit, le fit résoudre à soufrir qu'on le laissât seul, pour prendre un peu de repos. Ménécrate s'aprochant de lui l'assura qu'il aloit doner des ordres si précis & employer tant de diligence à faire chercher Cléorise, qu'il osoit lui répondre qu'on la trouveroit. Ménécrate exécuta sur le champ ce qu'il venoit de promettre. Et aussitot se laissant conduire par les conseils de Crisotas, il se rendit dans le Temple, où tout le Peuple étoit assemblé. Il fit faire des Sacrificès : il monta ensuite à cheval, pour se faire voir à ses nouveaux Sujets, & pour se hâter d'aler lui même porter à Célidonie les premiéres nouvelles du grand événement, qui aloit le placer sur le trône. Il le dit à Crisotas : il voulut bien lui laisser croire que c'étoit la reconoissance des grands services

vices qu'il recevoit de lui, qui l'obligeoit à jetter les yeux sur sa fille, pour partager avec elle sa Courone.

Crisotas comblé de joye, & pénétré de reconoissance l'acompagna à l'Apartement de Célidonie, à qui il aprit les glorieuses pensées que Ménécrate avoit pour elle. Ménécrate n'eut pas le tems de faire paroître dans ses discours le tendre amour que ses actions témoignoient assez. Il étoit environé d'une si grande foule de Sujets avides de le regarder, qu'à peine eut-il la liberté de demander à Célidonie, si l'Amour lui faisoit sentir autant de joye que l'Ambition pouroit lui en doner. Célidonie confuse & embarassée devant tant de témoins, ne répondit que par des regards tendres, & par une rougeur modeste, qui parut à Ménécrate plus éloquente que les paroles les plus vives. Il souhaita que Crisotas
vînt

vînt avec toute ſa famille demeurer dans le Palais. Criſotas ſe diſpoſa à lui obéïr ſur le champ ; & Ménécrate revint avec empreſſement auprès d'Aménophis.

Déja on començoit à voir rétablir un peu de calme dans le Palais. Les Femmes qui avoient été au nombre des Favorites du Grand-Prêtre, s'étoient toutes raſſemblées dans une grande Salle, où elles atendoient la deſtinée qu'il plairoit au Vainqueur de leur doner. Ménécrate voulut qu'on les mît en liberté ; & il ne retint dans le Palais que celles qui étoient Eſclaves, & qu'il deſtinoit au ſervice de la nouvelle Reine qu'il aloit bientot doner à l'Ile du Soleil. Déja tout ce petit Peuple de Miniſtres & d'Oficiers du Temple ou du Grand-Prêtre començoit à ſe raſſurer & à rentrer chacun dans ſon emploi : déja Anaxaras avoit parcouru tous les endroits les plus écar-

écartez du Palais pour chercher Cléorise ou Péritée : déja après s'en être informé à mille Persones diférentes il començoit à dèsespérer d'en aprendre des nouvelles, lorsque Péritée elle-même toute en pleurs & rentrant dans le Palais par une fausse Porte, qui donoit sur le rivage de la Mer, vint se présenter à lui.

Ah vous vivez, lui dit-elle ; & du moins dans cet affreux dèsordre, qui vient d'ariver, les Dieux vous ont conservé, & je ne craindrai plus pour ma vie que je remets entre vos mains. Anaxaras lui promettant non seulement toute la protection qu'elle pouvoit desirer, mais lui faisant même envisager pour elle une fortune considérable dans le grand changement qui venoit d'ariver, lui demanda où étoit Cléorise ; & il l'assura que Cléorise aloit être plus maitresse dans l'Ile du Soleil que Philocoris ne l'avoit jamais été. Péritée

lui répondit qu'elle avoit beaucoup de choses à lui dire sur le sujet de Cléorise; mais que le lieu où elle étoit, ne lui permettoit pas de comencer une conversation qui demandoit plus de tems & plus de secret.

En effet Péritée vit ariver Ménécrate environé de toute la foule, & de toute la pompe qui le faisoit conoître pour le Roi. Anaxaras s'aprocha de lui, & il le pria de doner quelque marque de bonté à Péritée, & de la faire conduire à l'Apartement d'Aménophis. Il en expliqua tout bas les raisons au Roi, qui aprés avoir rassuré la jeune Esclave que sa présence faisoit trembler, lui dit d'aler l'atendre dans un des Cabinets de l'Apartement d'Aménophis, où il pria Crisotas de vouloir bien la conduire lui-même: & ayant encore quelques ordres à doner, il dit à Anaxaras de demeurer auprès de lui

jusqu'à ce qu'ils pussent retourner ensemble auprès du Prince de Libie.

L'espérance qu'on avoit donée à ce Prince & sa foiblesse causée par la perte de son sang ayant suspendu pendant quelque tems la violence de ses agitations, il començoit à s'éveiller après un someil assez tranquile, qui avoit fait beaucoup de bien à ses blessures; lorsqu'il entendit un peu de bruit dans le Cabinet, qui avoit une porte sur la ruelle de son lit, & qui étoit celui où Crisotas avoit conduit Péritée.

Aménophis l'esprit rempli de Cléorise s'imagina que peut-être on venoit lui en aprendre des nouvelles. Il ordona à un des Libiens, qui étoit auprès de lui d'aler savoir ce qui se faisoit dans ce Cabinet. Et Crisotas aprenant que ce Prince étoit éveillé, vint lui-même pour lui rendre compte de

ce qu'il vouloit ſavoir. Il lui dit que Ménécrate avoit trouvé Anaxaras avec une jeune Perſone que Ménécrate avoit voulu qu'on amenât dans cet Apartement.

Aménophis ſentit une grande émotion ; & il ne put s'empêcher de prier Criſotas de faire entrer cette Perſone. Il reconut Péritée auſſitot qu'il la vit. Il lui demanda avec empreſſement des nouvelles de Cléoriſe. Péritée qui començoit à conoître qu'il faloit qu'Aménophis fût d'un rang & d'une naiſſance plus illuſtre qu'elle ne ſe l'étoit imaginé, lorsqu'à la priére d'Anaxaras elle lui avoit procuré les moyens d'entrer dans le Palais, s'aprocha de lui avec reſpect. Seigneur, lui dit-elle, quoique j'ignore encore qui vous êtes, je crois qu'avant que de vous rien dire, je devrois vous demander pardon de vous avoir méconu ſi longtems, & de ne vous avoir

pas

pas rendu tous les respects que je devois. Mais si vous voulez que par mon obéissance j'éface toutes mes fautes, ordonez que je ne sois entendue que de vous. Je pense que ce que j'ai à vous dire mérite d'être tenu secret.

Aménophis pria Crisotas de le laisser avec Péritée & d'ordoner que Persone ne vînt troubler leur conversation. Péritée alors se voyant seule prit la parole de cette sorte.

Je crois, dit-elle, que vous savez, Seigneur, que Cléorise livrée au Grand-Prêtre par des Pirates, qui avoient acoutumé de lui amener souvent de belles & jeunes Persones dont ce Palais étoit tout rempli, y étoit depuis trois ou quatre mois. Le Grand-Prêtre m'avoit atachée à elle, & dans les comencemens j'avois tâché de persuader à Cléorise d'aimer le Grand-Prêtre, qui étoit éperdument

amoureux d'elle: mais il y avoit déja quelque tems que n'ayant pu me défendre de prendre beaucoup d'amitié pour Cléorise, je ne la pressois plus avec la même vivacité que j'avois fait autrefois: je pensois plutot à me faire aimer d'elle, qu'à en faire aimer le Grand-Prêtre. Je puis dire, Seigneur, que j'avois gagné une partie de la confiance de cette belle Etrangére. Elle ne m'avoit point apris le lieu de sa naissance ni le nom de sa famille, mais elle ne me cachoit rien de ce qu'elle pensoit. Elle ne dissimuloit point avec moi l'horreur & l'aversion qu'elle avoit pour le Grand-Prêtre Je croyois que cette horreur étoit peut-être caussée par quelque tendresse secrette qu'elle pouvoit avoir eue dans le Pays d'où les Pirates l'avoient enlevée, mais je n'eus pas longtems cette pensée.

En effet son cœur étoit libre, &

& elle ne haïssoit le Grand-Prêtre, que parceque ses mœurs & sa réputation lui paroissoient indignes du rang qu'il tenoit. Je puis dire, Seigneur, qu'il n'y avoit dans le cœur de Cléorise que de la haine & de la tristesse jusqu'au jour de la Fête du Soleil, où, à la priére d'Anaxaras, je fis ce qui dépendoit de moi, pour vous doner le moyen de voir & de considérer Cléorise en liberté. Dès le soir de ce jour-là même, Seigneur, je la trouvai rêveuse, d'une autre façon qu'elle n'avoit acoutumé de l'être. Ce n'étoit plus cet abatement morne, qui paroissoit dans ses yeux, quand l'ennui & la haine seule l'ocupoient. Il me sembloit y démêler je ne sais qu'elle inquiétude, qui parmi la tristesse laissoit voir un plaisir doux, qu'elle trouvoit dans ses rêveries.

Vous savez ce qu'Anaxaras obtint de moi pour vous; & je pen-

ſe, Seigneur, que vous n'avez pas oublié les diſcours que vous m'avez entendu tenir à Cléoriſe, pendant que vous repréſentiez la Statue de Dioméde. J'avoue que me confirmant à tous momens dans l'opinion que j'avois qu'il ſe paſſoit quelque choſe de nouveau dans ſon cœur, & piquée d'un peu de curioſité, je voulois l'obliger à m'en faire un aveu, & je ne la preſſois de répondre à la paſſion du Souverain Pontiſe, qu'afin qu'elle m'en découvrît une autre que je croyois qui començoit à naitre dans ſon Ame.

Auſſitot qu'elle a conu le péril, où les cris qu'elle avoit faits ſans réflexion vous ont jetté, elle a été prête deux ou trois fois à revenir ſur ſes pas, pour vous ſauver, me diſoit-elle, par la pitié ſeule qu'elle avoit de votre indiſcrétion. Le tumulte & le dèſordre ſont devenus ſi afreux que nous n'avons plus

plus ſu ni elle ni moi quel parti nous devions prendre. Nous avons apris que le Grand-Prêtre avoit été tué, & qu'on avoit proclamé un nouveau Roi de l'Ile. Je me ſouviens, Seigneur, qu'elle m'a dit en rougiſſant que c'étoit peut-être vous, & qu'elle ne ſavoit ſi vous lui pardoneriez le danger où elle vous avoit précipité. Come elle achevoit de me parler de cette ſorte, nous voyons entrer dans la Chambre où nous étions deux ou trois Homes que leurs habillemens nous font conoître pour des Etrangers. Un d'entre eux déja avancé en âge s'aproche d'elle, & auſſitot elle le reconoît pour ſon Pére.

Venez, ma fille, lui dit-il, profitons des momens que la révolution qui arive ici nous done, pour ſortir de cet infame Palais. Les Dieux qui m'ont inſpiré de venir dans cette Ile, où je ne doutois pas

que les Pirates ne vous euſſent amenée; ont eux-mêmes fait naitre cette ocaſion, pour vous rendre votre liberté. J'ai un vaiſſeau tout prêt à partir ſur le rivage, ſuivez moi, il faut nous échaper d'ici, pendant que le dèſordre, qui y regne empêchera qu'on ne s'aperçoive de votre fuite.

Cléoriſe ſe diſpoſe à ſuivre ſon Pére, & elle me prie de l'acompagner ſeulement juſqu'au bord de la Mer. Nous marchons le plus vite que nous pouvons. Son Pére nous précédoit, & les trois ou quatre autres Etrangers nous ſuivoient. Je voyois bien que Cléoriſe, quoiqu'elle eût beaucoup de joye d'avoir retrouvé ſon pére, eût pourtant ſouhaité de ne pas s'éloigner ſi promtement de ces lieux. Elle ſoupira deux ou trois fois. Ma chére Péritée, m'a-t-elle dit tout bas, je ſouhaiterois de tout mon cœur que tu vouluſſes

me

me ſuivre dans ma Patrie, où je partagerois avec toi une fortune aſſez heureuſe que les Dieux m'y ont donée : mais je t'avoue que je n'oſe t'en prier. Je te conjure au contraire de demeurer ici. Je ſerois trop ingrate ſi je quitois ces lieux ſans m'aſſurer un moyen d'être informée de la deſtinée de ce malheureux Etranger que tu m'as dit, qui ne s'étoit expoſé au péril où nous l'avons laiſſé, que pour me voir. Ma chére Péritée, continua-t-elle, fais moi ſavoir le plutot que tu pouras s'il eſt vivant ; & ſi c'eſt lui qui s'eſt fait reconoître Roi de cette Ile. Hélas ! je ne ſais ſi je lui dois ſouhaiter une ſi haute fortune. Je veux croire qu'il la mérite, mais pourtant j'aimerois mieux qu'avec toutes les Vertus dignes du trône, il ne fût point né pour y monter. Peut-être que s'il n'étoit pas Roi, & s'il conoiſſoit qui je ſuis, il ne

me trouveroit pas indigne de son souvenir. Si tu peus le revoir, dis lui que ses périls m'ont fait frémir, & que son bonheur ne me sera jamais indiférent. C'est l'Ile de Créte qui est ma Patrie, où mon Pére me méne. Et c'est-là que je souhaite que tu fasses tout ton possible, pour me doner incessâment de tes nouvelles. Mon Pére s'apelle Arimante & il est un des premiers Homes d'une des Républiques de notre Ile.

Voilà, Seigneur, ce que me disoit Cléorise, lorsque nous nous somes trouvez au bord de la Mer, où Arimante nous donant à peine le tems de nous embrasser a obligé Cléorise de monter sur son Vaisseau que j'ai vu partir aussitot, & que j'ai acompagné de mes regards aussi longtems que j'ai pu en versant beaucoup de larmes.

Ah! Péritée, dit Aménophis, lorsquelle eut cessé de parler, que de

de ſujets de joye & d'afliction vous me donez en même tems ! Grands Dieux, ajouta-t-il, il eſt donc poſſible que Cléoriſe a eu quelque atention ſur moi ? Mais vous me l'enlevez dans le moment même que vous me donez le plaiſir de le ſavoir : & vous me mettez hors d'état de la ſuivre. Aménophis aloit continuer ces tendres plaintes, lorſque le Roi entra dans ſa Chambre & qu'y voyant Péritée, de qui Anaxaras avoit eu le tems de lui parler aſſez au long, il ſe hâta de demander ſi Cléoriſe étoit dans le Palais.

Aménophis ne voyant qu'Anaxaras auprès de lui, dit tout ce que Péritée venoit de lui aprendre. Au nom des Dieux, ajouta-t-il en regardant Ménécrate, daignez, Prince, avoir pitié de mon impatience, & faites partir un Vaiſſeau, pour aler à l'Ile de Créte, en atendant que mes bleſſures me permet-

tent de m'y rendre moi-même. Ma chére Péritée, ajouta-t-il en la regardant, oserai-je vous prier de monter sur le vaisseau, que je suis assuré que le Roi m'acordera, & d'aler vous-même porter à Cléorise les nouvelles qu'elle vous a demandées. Je me flate, continua-t-il, qu'Anaxaras voudra bien vous servir d'escorte, & que le Roi vous fera acompagner par autant de Femmes que vous le souhaiterez; afin que ce voyage vous devienne moins ennuyeux, quand vous aurez avec vous les Persones avec qui vous avez acoutumé de vivre.

Péritée & Anaxaras répondirent presque en même tems qu'ils étoient prêts d'obéir. Ménécrate dona les ordres, qui étoient nécessaires au promt départ du Vaisseau qu'Aménophis demandoit, & en même tems il eut soin d'en faire préparer d'autres, pour porter le Prince de Libie aussitot qu'il seroit en état

de

de soutenir les fatigues d'un voyage. Tous les mouvemens que le départ d'Anaxaras & de Péritée, & les préparatifs qui se faisoient pour celui d'Aménophis, donérent à ce Prince pendant deux ou trois jours, auroient été capables de nuire beaucoup à ses blessures, si son Amour ne lui avoit fait trouver dans ces mouvemens mêmes une joye qui avança plus sa guérison que n'eût fait une tranquilité plus indolente. Anaxaras impatient de rendre au Prince de Libie un service que par la conoissance qu'il avoit des sentimens de ce Prince il regardoit come le plus important qu'il lui pût rendre, dès qu'il eut reçu ses derniers ordres, se hâta de partir avec Péritée; quoique la Mer émue & les Vents contraires fissent craindre au Pilote quelque tempête prochaine. Il espéra que les Dieux favoriseroient son voyage, & que son départ procure-

cureroit du moins à Aménophis un repos qu'il croyoit néceſſaire pour aſſurer les jours du Prince.

Pendant qu'Aménophis étoit encore au lit, Ménécrate voulut être uni à Célidonie, come ſon amour l'en preſſoit, & come il l'avoit promis à Criſotas. Il ſe ſervit du prétexte de l'état, où étoit le Prince de Libie, pour retrancher toutes les cérémonies dont les pompes euſſent retardé ſon bonheur. Il épouſa l'aimable Célidonie, & ſon bonheur augmenta encore ſa paſſion. Le nouveau Roi & la nouvelle Reine auſſi charmez l'un de l'autre qu'on le pouvoit être, paſſoient dans la Chambre d'Aménophis tout le tems qu'ils pouvoient dérober aux afaires & aux devoirs de leur rang.

Aménophis ſe trouva en état de marcher plutot qu'on n'avoit eſpéré, & tout languiſſant qu'il étoit encore, il preſſa le Roi de conſen-

tir

tir à son départ. Ménécrate devenu heureux ne vouloit pas retarder le bonheur d'un Prince, à qui il croyoit devoir sa Courone. Il fit faire tant de diligence, qu'Aménophis, lorsqu'il voulut absolument partir, trouva une flote toute prête pour l'acompagner. Tous les Libiens, qui étoient venus avec lui, se rassemblérent, & la plus grande partie des jeunes gens de la Cour de Ménécrate, se joignirent à eux, pour le suivre à l'Ile de Créte. On ne savoit pas quel étoit le dessein qui le menoit. On croyoit qu'il aloit entreprendre la conquête de cette Ile, & que come il étoit venu ramener Ménécrate dans l'Ile du Soleil & lui rendre son Royaume, il aloit en chercher un autre pour lui même.

Ménécrate l'acompagnant sur le port le jour qui avoit été choisi pour son embarquement, lui témoigna qu'il avoit beaucoup de re-

regret de ne pouvoir pas le ſuivre : mais lui dit-il, vous me promettez, qu'auſſitot que vous aurez obtenu Cléoriſe, que ſans doute Arimante ne vous refuſera pas & que je lui fais demander pour vous par mes Ambaſſadeurs qui vous acompagnent, vous reviendrez ici avec elle partager avec Célidonie & moi le trône que nous vous devons. Vous regnerez ici avec moi juſqu'à ce qu'il plaiſe aux Dieux de vous doner le Royaume de vos Péres, ou de doner à votre valeur une ocaſion d'en conquérir un autre. Tous mes Sujets & moi, ajouta-t-il, nous ſerons toujours prêts de marcher ſous vos ordres, où il vous plaira.

Aménophis répondit à Ménécrate avec tous les témoignages de tendreſſe & de reconoiſſance dignes de deux Princes auſſi vertueux : & il lui promit qu'à moins que la mort ne rompît tous ſes deſſeins, il re-

reviendroit ou possesseur de Cléorise jouir auprès de lui de son bonheur pendant quelque tems, ou mourir dèsespéré entre les bras de son plus cher ami.

Il partit; & il prit la route de l'Ile de Créte. La mer paroissoit assez calme, & durant plusieurs jours il eut les Vents aussi favorables qu'il pouvoit le souhaiter. Mais lorsqu'on l'assuroit qu'on aloit bientot découvrir l'Ile de Créte, la Mer s'enfla tout d'un coup; le Ciel se couvrit d'une épaisse nuit; le tonerre gronda avec des bruits terribles, & il s'éleva une des plus furieuses tempêtes que les Pilotes eussent jamais veues sur cette mer. Les vaisseaux du Prince de Libie se choquérent, & s'écartérent plusieurs fois les uns des autres. L'art des Matelots fut inutile. La tempête dura pendant deux jours, & on n'espéroit plus de pouvoir se sauver, lorsque vers

le soir le vaisseau du Prince de Libic fut jetté contre un écueil, où la mer le laissa renversé sur un banc de sable. Cet écueil inconnu à tous les Matelots étoit come une espéce d'Ile élevée sur un Rocher & inhabitée, quoiqu'on y vît quelques arbres assez verds. Autour de ce Rocher il s'étoit formé un petit rivage de sable que la Mer y avoit jetté.

Aménophis & les Libiens, qui étoient avec lui, descendirent sur ce sable, & après avoir relevé leur vaisseau, qu'ils amarérent le mieux qu'il leur fut possible, ils prirent la résolution de camper sur le gravier, où ils étoient descendus, & d'y faire des signaux, pour rassembler les autres vaisseaux de leur flote, s'ils n'avoient pas été engloutis dans les flots. Une nuit tranquile succéda à la tempête des deux jours précédens. Le Ciel fut clair & serein, & la Lune brillan-

lante, qui éclairoit la Mer & l'Ecueil, dona envie à Aménophis de chercher quelque chemin, qui pût le conduire au somet de cet écueil, pour aler dans un lieu plus solitaire passer dans les douces rêveries que son Amour lui inspiroit, le tems que les Libiens fatiguez emploÿoient à dormir. Il trouva un sentier étroit & escarpé qui le mena à une petite Plaine qui faisoit come une Plate-forme sur le Rocher. Il la traversa toute entiére; & il vit au bas de l'autre côté de l'Ecueil un Vaisseau, qui aparemment avoit couru la même Fortune que le sien. Il ne put pas démêler si c'étoit un de ceux de sa flote: & il chercha inutilement quelque sentier pour descendre de ce côté-là jusqu'à la Mer.

Come il retournoit sur ses pas, il aperçut entre cinq ou six gros Arbres une lumiére qui sembloit sortir de la terre. Il y ala, & en apro-

aprochant des Arbres, il vit quelques Homes étendus ſur l'herbe & acablez de ſomeil & de fatigue. Il ne voulut pas troubler leur repos. Il s'avança juſqu'à une pointe de Rocher, qui s'élevoit au milieu des Arbres, & d'où par une maniére d'embouchure aſſez étroite & baſſe ſortoit la clarté qui l'avoit atiré juſques-là. Il avança la tête dans l'ouverture de cette Grote, & auſſitôt il eut envie d'y entrer. Il y avoit vers une des extrêmitez de la Grote une lampe placée à terre. Elle étoit faite avec tant d'art, que par le moyen de quelques plaques d'argent qui ſe baiſſoient & qui s'élevoient, quand on vouloit, elle jettoit beaucoup de lumiére dans une partie de l'endroit où elle étoit; & l'autre partie n'étoit point éclairée: enſorte que, lorsqu'on étoit derriére la lampe, on voyoit parfaitement ce qui ſe paſſoit au delà, & on n'étoit point vu. Amé-

Aménophis en marchant doucement vers cette Lampe, ne laissa pas d'apercevoir qu'il y avoit deux Persones, qui étoient couchées dans l'endroit obscur sur des tapis, dont il y avoit aparence qu'on leur avoit fait come une espéce de lit. Il tâchoit de regarder & de démêler qui pouvoient être ces Persones sans les éveiller, lorsqu'il entendit que l'une d'elles apelant l'autre d'une voix basse & tremblante & néanmoins fort distincte, dit; O Dieux, ma chére Fridice, éveille toi. Aménophis à ces mots s'arêta dans l'endroit obscur de la Grote sans faire aucun mouvement & sans être aperçu davantage. Hélas! continua la même Persone, je crois que l'ombre de ce malheureux Etranger dont je t'ai parlé vient de se présenter à moi. Je me flatois vainement que ce pouvoit être lui qui s'étoit fait Roi de l'Ile du Soleil par la grande

révolution que je t'ai racontée. Il me sembloit qu'il n'y avoit rien de si grand ni de si élevé à quoi il ne pût prétendre. J'ignore encore qui il étoit, & je ne lui ai jamais parlé qu'un seul instant dans ce jour malheureux, qui sans doute a été le dernier de sa vie.

Cette Eridice, à qui Aménophis entendoit adresser des paroles, où il lui paroissoit qu'il avoit beaucoup de part, ne répondit rien. Elle étoit si troublée de la prétendue aparition, que sans écouter, elle se couvroit la tête d'un de ses bras, & de l'autre elle tiroit le tapis, qui étoit étendu sur elle, pour se garentir contre le Fantôme. Hélas! reprit l'autre Persone, je sentois pour cet Inconu des mouvemens dans mon cœur, que je ne crains plus de t'avouer & de m'avouer à moi-même. C'est moi, Eridice, qui suis cause de son malheur. Je n'en puis douter. O Dieux! qu'il

qu'il me parut d'amour dans ſes regards, lors que vétu en Diomède, il ſe jeta à mes piez.

Aménophis trouvoit tant de plaiſir dans les diſcours que la fauſſe idée de ſa mort faiſoit tenir à cette Perſone, que, quoiqu'il ne lui fût plus poſſible de ne pas reconoître Cléoriſe, & quoiqu'il eût une extrême impatience de la raſſurer en la tirant d'erreur, il trouvoit quelque choſe de ſi flateur pour lui à entendre dire par elle-même qu'il en étoit aimé, qu'il avoit peine à interrompre des plaintes qui l'aſſuroient de ſon bonheur.

Mais enfin les larmes que répandoit Cléoriſe le firent ſortir de cette eſpéce de raviſſement; & tout tranſporté d'amour & de joye il fit quelques pas & ſe jetant à genoux auprès d'elle: Je ne ſuis point mort, dit-il, belle Cléoriſe, je m'étois embarqué ſur la Mer pour vous aler trouver dans l'Ile de Créte, où on ma-

voit dit que votre Pére vous conduisoit. La même tempête, qui vous a jetée ici, m'y a amené. Ce sont les Dieux, qui veulent favoriser le plus tendre & le plus respectueux Amant du monde. Divine Cléorise, continua-t-il, en conoissant qu'elle étoit plus effrayée de le voir lui même, qu'elle ne l'avoit parue lorsqu'elle avoit cru ne voir que son ombre, ne diriez vous rien à cet Amant vivant à qui vous venez de faire entendre des choses si glorieuses pour lui, quand vous avez cru qu'il ne vivoit plus. Cléorise étonée, confuse, & se reprochant come des crimes tout ce qu'elle venoit de faire conoître si inocemment, n'avoit pas la force de regarder Aménophis, qui avoit tourné la Lampe sur elle, afin d'avoir le plaisir de la considérer. Elle détournoit les yeux, elle soupiroit, elle versoit des larmes, & son silence acabloit Aménophis de crain-

crainte & de tristesse. Cruelle, lui dit-il, pourquoi refusez vous même de me regarder? Craignez-vous que par ma naissance je ne sois indigne de vous? Je ne suis point Roi de l'Ile du Soleil; mais je suis Fils du Roi de Libie, & c'est l'amour que vous m'avez inspiré qui m'a doné ocasion en punissant votre ravisseur de faire remonter le Prince Ménécrate sur le trône de son Pére. Que Ménécrate est heureux! il aime & il est aimé. Pour moi je renonce à la vie, puisqu'elle me fait perdre cette tendresse que l'opinion de ma mort vous avoit inspirée; & je vais vous sacrifier le reste de mes jours que votre indiférence rendroit trop infortunez.

Il se leva, & Cléorise alarmée de son dèsespoir l'arêta avec une vivacité, qui ne permit pas à ce Prince de douter de l'intérêt qu'elle prenoit à sa vie. Ah! Prince, lui dit-elle, n'êtes vous pas satis-

ſait de la honte que vous m'inſpirez, quand je ſonge à tout ce que la douleur que j'avois de votre perte vous a fait entendre malgré moi? Voulez vous en un même moment me faire mourir de confuſion & de dèſeſpoir? Vivez, ſi vous m'aimez; & oubliez ce que je vous ai dit, ſi vous m'eſtimez. Du moins ne me demandez jamais de le redire.

Eridice, qui tantot effrayée, quand elle avoit cru voir une Ombre, & tantot agitée d'inquiétude & de crainte, quand elle conoiſſoit que cette Ombre étoit un Home vivant, & que cet Home étoit un Prince amoureux de Cléoriſe, comença à reprendre ſes eſprits; & elle voulut aider Cléoriſe dans l'embaras où elle la voyoit.

Eridice avoit élevé Cléoriſe. Cléoriſe n'avoit jamais vu ſa Mére, & elle avoit pour cette Femme la même afection qu'elle eût eue

pour

pour une véritable Mére. Ma fille, lui dit Eridice, vous ne pouvez plus retracter ce que vous avez dit. Il n'eſt plus poſſible que ce Prince, qui l'a entendu, l'ignore. Songez ſeulement au lieu où vous êtes; & ſongez qu'il eſt à craindre qu'Aimrante votre Pére, s'il entroit ici pendant qu'un Etranger eſt auprès de vous, ne ſoupçonât votre vertu. Ah, dit alors Aménophis, je n'ai point pour Cléoriſe des ſentimens que je doive craindre de faire conoître à un Pére. Il n'importe, répondit Cléoriſe: au nom des Dieux, Prince, retirez vous; &, s'il eſt vrai que vous ayez pour moi des penſées que vous n'apréhendiez pas que mon Pére dèſaprouve, atendez un autre tems, pour les lui faire conoître, & gardez en le ſecret juſqu'à ce qu'Arimante ſoit retourné dans l'Ile de Créte & que vous y ſoyez auſſi, puiſque vous dites que votre deſ-

ſein étoit de vous y rendre. Si vous m'aimez, ma gloire doit vous être chére, & que penſeroit-on d'une entrevue telle que celle-ci, ſi elle étoit conue?

Aménophis voulut lui répondre: mais elle le conjura avec tant d'inſtance & d'autorité de ſe retirer qu'il falut obéir: elle lui ordona même de ne chercher à la revoir que dans l'Ile de Créte, dont elle lui dit que ſon Pére devoit reprendre la route le lendemain, les vents, qui les en avoient éloignez, n'étant plus contraires. Aménophis ſe contentant de l'aſſurer qu'il y ſeroit auſſitot qu'elle, ſortit de la Grote avec le moins de bruit qu'il lui fut poſſible, & il ne fut pas plus aperçu en ſortant qu'il l'avoit été en entrant. Le Prince de Libie plus amoureux qu'il n'avoit jamais été, & plus heureux qu'il n'eût oſé l'eſpérer, ariva au bord de la Mer, où ſes

Gens lui avoient préparé une maniére de Tente qu'ils avoient faite avec une partie des voiles de leur Vaisseau. Il y entra & se coucha sur un lit qu'on lui avoit dressé. Mais l'image de ce qui venoit de se passer, la joye & l'amour agitérent son someil de tant de pensées diférentes, qu'il ne put pas être long, & qu'il acheva la nuit en s'entretenant des plus douces idées qu'une passion violente & satisfaite puisse doner aux ames, qui en seront véritablement ocupées.

Aussitot que le jour parut, ce Prince vint sur le bord de la Mer, où, come si le Ciel se fût intéressé à favoriser ses desirs, il vit sa flote, que les signaux qu'il avoit fait faire pendant la nuit, avoient déja toute rassemblée autour du Rocher, où son Vaisseau avoit échoué. La plupart des Oficiers, qui reconurent le Vaisseau du Prince, & qui aprirent qu'il étoit lui même

le Rocher, descendirent dans des Esquifs, pour recevoir ses ordres. Dans un de ces Esquifs il vit son fidelle Anaxaras qui lui aprit que le Vaisseau, où Péritée & lui s'étoient embarquez s'étoit ouvert au milieu de la Mer dans le fort de la tempête; que l'infortunée Péritée & tous ceux qui étoient dans le même Vaisseau, avoient été submergez; que lui seul s'étant abandoné aux Flots avoit été reçu dans un des autres Vaisseaux de la Flote que la tempête avoit batus & dispersez. Je ne sais, ajouta Anaxaras, quel présage il faut tirer des obstacles qu'il m'a semblé que les Dieux mettoient à mon arivée dans l'Ile de Créte. Mais je la voyois & j'étois prêt à entrer dans un des Ports de cette Ile, lorsque des Vents furieux, qui m'en ont chassé, m'ont porté dans des Mers inconues, d'où lorsque les Pilotes tâchoient de reprendre la route de

l'Ile de Créte, je me ſuis vu ataqué par une ſeconde tempête, qui eſt la même dont vous avez été batu. J'ai vu périr l'aimable Péritée, & je vous avoue, Seigneur, que ſa perte m'a empêché de gouter le plaiſir d'être ſauvé moi-même.

Aménophis embraſſa Anaxaras. Il dona quelques larmes au ſouvenir de Péritée; & en même tems voulant aprendre à Anaxaras l'avanture ineſpérée, qui lui avoit fait revoir Cléoriſe: il n'eſt pas juſte, lui dit-il, que les Dieux nous donent un bonheur ſans aucun mêlange d'adverſité. La perte de Péritée eſt un malheur, qui m'aflige ſenſiblement. Mais, Anaxaras, quand vous ſaurez les faveurs, que j'ai reçues ici du Ciel, vous avourez que je lui dois plus d'actions de graces que de plaintes.

Alors Aménophis, s'éloignant du reſte de la troupe avec Anaxa-

ras, pour n'être entendu que de lui, lui raconta ce qui lui étoit arivé la nuit ſur le haut du Rocher; & auſſitot il lui ordona de faire apareiller ſes vaiſſeaux le mieux qu'il lui ſeroit poſſible, afin de reprendre promtement la route de l'Ile deCréte. Pendant que chacun travailloit avec beaucoup de diligence à réparer ce que la tempête avoit gâté; Aménophis tournant toujours ſes yeux du côté de l'endroit fortuné, où il avoit vu Cléoriſe, ſe laiſſa inſenſiblement conduire par ſa rêverie dans le ſentier qui menoit au haut du Rocher. Il y remonta, il jeta les yeux ſur cette toufe d'Arbres & ſur la Grote, où Cléoriſe avoit paſſé la nuit. Il n'oſoit en aprocher de peur de lui déplaire. Ce ne fut, que lorſqu'il crut apercevoir qu'il n'y avoit plus Perſone dans la Grote, qu'il y entra. Il ſembloyt y chercher encore Cléoriſe. Delà il voulut revoir l'autre

extrêmité de la petite Plaine, & il aperçut un Vaisseau, qui voguoit déja en pleine Mer. Il ne douta pas que ce ne fût celui d'Arimante, & il revint promtement à sa flote, pour en presser le départ.

Au bout de quelques jours il ariva à l'Ile de Créte. Il y prit port avec les Ambassadeurs de Ménécrate. Il est aisé de penser que la premiére chose qu'il fit, ce fut de demander des nouvelles d'Arimante. On lui répondit qu'il y avoit déja quelques mois qu'il étoit parti, pour aler à l'Ile du Soleil chercher sa Fille, que des Pirates avoient enlevée: & on lui dit qu'on ne doutoit pas qu'il ne dût bientot revenir avec elle; parcequ'on avoit su qu'il l'avoit retrouvée dans l'Ile du Soleil; & que la révolution que y étoit arivée, l'avoit mis en état d'en partir sans aucune oposition.

Quelque espérance qu'on donât

au Prince de Libie du promt retour d'Aimrante, & quoiqu'il se dît à lui-même qu'il n'y avoit pas lieu de douter qu'il ne revînt bientot dans sa Patrie; ce Prince ne laissoit pas d'être inquiet, & de s'abandoner à une tristesse qu'Anaxaras ne pouvoit s'empêcher de condaner. Anaxaras étoit de quelques anées plus âgé qu'Aménophis, & il aimoit la gloire d'Aménophis, come il seroit à souhaiter que tous les Favoris aimassent celle des Princes, qui les honorent de leur confidence. De quoi vous afligezvous, lui dit-il un jour? Et qu'atendezvous de cette passion, qui vous a déja fait courir de si grands dangers depuis peu de tems que vous êtes sorti de Libie? Je prétens, mon cher Anaxaras, ajouta le Prince, me faire conoître à Arimante par les Ambassadeurs de Ménécrate, qui m'acompagnent; & j'espére qu'Arimante ne

ne me refusera pas Cléorise, avec qui je veux qu'un lien sacré m'unisse pour le reste de ma vie. Je vois, poursuivit-il, que cette résolution t'étone; mais ne t'y oposе point, tu le ferois inutilement. Anaxaras n'osant contredire trop ouvertement le dessein du Prince de Libie, & voulant néanmoins le ramener à des sentimens plus dignes de lui, feignit d'aplaudir à sa résolution. Le lendemain de cette conversation Anaxaras ala passer presque tout le jour à Gortine l'une des principales Villes de l'Ile de Créte. La passion n'avoit jamais été si tendre & si violente, qu'elle l'étoit alors dans le cœur d'Aménophis. Il se promenoit seul sur le bord de la Mer, où s'abandonant aux transports de son Amour, son cœur en fut si pressé, qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes: mais ces larmes n'étoient pas de celles que la douleur seule fait

répandre. Elles étoient mêlées de douceur & de ce charme, qui ne ſe trouve que dans l'Amour. Anaxaras qui arivoit de Gortine, interrompit ſa rêverie. Seigneur, dit-il à ce Prince en l'abordant, come je crois que votre Amour n'a pas éteint en vous la noble impatience que vous avez toujours eue d'aquérir de la gloire, je viens vous rendre compte de ce que j'ai apris, & vous montrer l'ocaſion la plus favorable, qui puiſſe jamais s'ofrir à vous, pour faire voler d'ici juſqu'en Libie le bruit de vos exploits. Je penſe que ſi Cléoriſe elle-même étoit en Créte, elle vous doneroit les mêmes conſeils que je prens la liberté de vous doner. Je ſuis même perſuadé qu'elle ſeroit fachée de vous trouver ici & de voir que vous auriez mépriſé des lauriers, qui ſemblent ſe préſenter à vous.

Aménophis atentif & ſentant re-

naitre

naitre en lui des mouvemens de son courage, regardoit Anaxaras sans l'interrompre ; & Anaxaras devenu plus hardi reprit ainsi son discours. Seigneur, il est arivé des Ambassadeurs du Roi de Chipre, pour implorer pour leur maitre la pitié & la générosité des Cretois. L'infortuné Roi de Chipre est prêt à être détrôné par un Prince son Sujet, qui s'est révolté, & qui a engagé dans son crime la plus grande partie des Chipriots. Le Roi de Chipre s'étoit marié dans un âge fort avancé, quoique d'un autre mariage il eût déja un fils. La Princesse qu'il épousa lui dona une Fille un an après leur mariage. Il eut l'indiscrette curiosité de consulter un célébre Astrologue sur la destinée de cette Fille deux ou trois jours après qu'elle fut venue au monde. L'Astrologue lui dit qu'elle feroit passer le
Royau-

Royaume dans une Famille Etrangére. Le Roi quoiqu'il aimât tendrement la Reine sa Femme, ne put néanmoins s'empêcher de se souvenir qu'il avoit un Fils, qu'il avoit élevé, pour être son Successeur. Il fit mourir l'infortunée Fille dont il étoit pére, & qui n'avoit encore vécu que huit jours. On dit à la Reine que sa Fille étoit morte d'un de ces accidens, qui arivent assez ordinairement aux Enfans qui sont les plus chers à leur Pére. La Reine en fut si saisie de douleur, qu'elle ne releva pas de ses couches. Come le Roi devint veuf encore une fois, il pensa mourir d'afliction; & il ne songea plus qu'à conserver le seul Héritier qu'il avoit, & qui lui étoit devenu encore plus cher par les deux pertes que l'envie de le faire regner lui avoit causées.

Les Dieux l'ont puni de l'afection trop barbare qu'il avoit témoignée

gnée pour ſon Fils en ſacrifiant ſa Fille. Il y a quelques mois que ce Fils eſt mort d'une fiévre violente, que ſes Peuples ont regardée come un juſte châtiment des Dieux ſur le Pére. Auſſitot qu'il s'eſt trouvé ſans héritier, un Prince ſon Sujet s'eſt élevé contre lui, & a voulu ſe faire reconoître légitime Succeſſeur de la Courone, prétendant y avoir droit come étant deſcendu de la Race Royale. Le Roi, pour prévenir les ſuites d'une prétention chimérique, a dit que ſa Fille étoit vivante ; mais come il n'a pu la faire paroître, & come tout le monde s'eſt ſouvenu de l'avoir vue morte, les déclarations du Roi n'ont fait qu'irriter ſes ennemis, & qu'en augmenter le nombre. Le Roi a voulu faire arêter priſonier le Prince rébelle, & cette entrepriſe a achevé de le perdre. Le Prince a pris les armes. Il a

trouvé plus de faveur dans l'esprit des Sujets que le Roi même. On dit que le Roi a été obligé de se renfermer dans Macarie, d'où il a envoyé ici, pour y demander du secours. La République lui en a acordé; mais il n'y a pas d'aparence que ce secours puisse être prêt assez tot.

Qu'il seroit glorieux pour vous, Seigneur, si vous pouviez vous résoudre à partir dès aujourdui, pour aler vous rendre l'arbitre de la Courone de Chipre? Et pourquoi, ajouta Anaxaras, ne vous y résoudriez vous pas? En peu de jours vous aurez fini cette expédition, & vous reviendrez ici mettre aux piez de Cléorise les Lauriers, dont vous vous serez chargé. Elle arivera pendant que vous serez en Chipre. Vous pouvez laisser les Ambassadeurs de Ménécrate pour atendre cet heureux objet de votre tendresse, & pour la préparer à

vous

vous recevoir après votre victoire.

Aménophis rêva longtems avant que de répondre à Anaxaras. Anaxaras espéroit de trouver dans la guerre de Chipre de quoi ocuper Aménophis, & le guérir d'une passion qu'Anaxaras apréhendoit qui ne fit tort à sa gloire. Ce vertueux Favori, à qui on ne pouvoit reprocher qu'un peu trop de sévérité dans l'amour de la gloire, & qu'une espéce de dureté noble, qui ne lui permettoit jamais de dissimuler la vérité, étoit inquiet du trop long silence d'Aménophis; lorsque ce Prince l'embrassa, & come s'il se fût éveillé d'un profond someil: Oui, mon cher Anaxaras, lui dit-il, je suivrai la Gloire, come vous le voulez; quoique je ne puisse renoncer à l'Amour. Je me souviens que Ménécrate m'a dit que le Roi de Chipre lui avoit doné une flote, pour le réta-

blir dans ſon Royaume. J'entre dans les obligations de Ménécrate, & je veux avec la flote qu'il m'a confiée voler au ſecours du généreux Prince qui avoit été touché des malheurs de mon ami, & à qui il n'a pas tenu que Ménécrate ne remontât plutot ſur le trône. Partons dès cette nuit, mon cher Anaxaras, s'il eſt poſſible. Je vous charge de tous les ſoins du glorieux deſſein que vous m'avez propoſé; pendant que je vais doner mes inſtructions aux Ambaſſadeurs que je laiſſerai ici avec une lettre pour Cléoriſe.

Anaxaras fit tant de diligence, & le Ciel fut ſi favorable à ſes bones intentions qu'à l'entrée de la nuit toute la Flote d'Aménophis fut en état de partir. Aménophis, come s'il eût repris de nouvelles forces & une nouvelle ardeur en écrivant à Cléoriſe, monta ſur un Vaiſſeau avec un feu dans les yeux & avec une joye qui ſembloit promettre

mettre la victoire à ses Troupes. Les Ambassadeurs de Chipre partirent avec lui, & au bout de trois ou quatre jours ils lui firent prendre terre à une rade de leur Ile, où il fit paisiblement sa descente, sans que les révoltez en eussent aucune conoissance. Ils furent épouvantez au bruit de la marche de son Armée. Il vinrent en grand nombre, pour lui livrer bataille, & ils se campérent devant lui dans un poste très avantageux. Cependant les Ambassadeurs du Roi de Chipre trouvérent moyen de retourner auprès de leur Maitre dans Macarie Ville Capitale qui avoit autrefois doné son nom à l'Ile. Ils lui aprirent le promt & grand secours que le Prince de Libie lui amenoit. Ils lui dirent l'état où ils l'avoient laissé, & le prodigieux effort que les Révoltez faisoient pour empêcher ce Prince de pénétrer plus avant dans le Royaume. Le vieux

Roi sentit ranimer son courage & ses espérances, & malgré les opositions de ses plus fidelles Serviteurs il exécuta la généreuse résolution qu'il prit de marcher avec le peu de Troupes qu'il put ramasser, pour se joindre à Aménophis. Il ariva précisément, quand les deux Armées étoient déja aux mains. Les Révoltez étoient en si grand nombre, que toute la prudence d'Anaxaras & la valeur d'Aménophis avoient beaucoup de peine à empêcher que leurs Troupes, quoique mieux aguerriés que les autres, ne fussent néanmoins envelopées. Elles l'eussent été, si l'armée du Roi, quoiqu'à peine conduisît-il avec lui deux ou trois mille Homes, n'eût fait faire aux Révoltez un mouvement dont Aménophis profita. Le combat devint sanglant de toutes parts. Les Révoltez ayant conu que le Roi étoit en persone à la tête de ses Trou-

Troupes, tournérent leurs plus grands éforts contre lui. Ils étoient persuadez que s'ils pourvoient le faire périr, il n'y auroit plus Persone dans le Royaume, qui osât s'oposer à eux. Ce Prince avec un courage de jeune Home à l'âge de plus de quatre vingts ans s'étoit engagé au milieu de la Troupe, où le Chef des Révoltez combatoit. Ils s'atachérent l'un à l'autre, & le vieux Roi dont les forces començoient à s'épuiser, aloit tomber vivant entre les mains de son ennemi. Déja même il étoit sans armes, lorsqu'Aménophis ariva, & qu'il oposa au Prince révolté une valeur à qui rien n'étoit capable de résister. Il écarta tous ceux qui s'étoient avancez pour saisir le Roi. Il se mit au devant de lui. Il ordona à Anaxaras d'en avoir soin, & ne songeant plus qu'à vaincre ou mourir, il jeta tant de terreur parmi le Révoltez, qu'au-

qu'aucun n'osoit plus tenir devant lui. Le Prince qui étoit à leur tête évita longtems le combat contre un si redoutable ennemi; mais il ne lui fut pas possible de fuir sa destinée. Aménophis le poursuivit; il l'obligea de tourner tête contre lui, & après lui avoir porté plusieurs coups, il le fit tomber demi-mort à ses piez. Quelques Libiens qui avoient toujours suivi Aménophis, voyant le Général des ennemis abatu, se jetérent sur lui, & come il mourut entre leurs bras, il lui coupérent la tête, pour la faire voir à ses Soldats, & pour les obliger à se rendre. Ce spectacle fit l'effet qu'ils avoient atendu; toute l'Armée rébelle se dissipa & jeta les armes aux piez du Vainqueur. Aménophis revint fort tard dans son Camp où Anaxaras avoit conduit le Roi de Chipre. Ce Roi délivré & rafermi sur son trône d'une façon si mi-

miracleuſe, fut ſur le point d'embraſſer les genoux d'Aménophis, lorſqu'il le vit. Je vous dois, lui dit-il, la vie & la Courone. Je ne vous ofre point les reſtes de cette vie, que peut-être les Dieux finiront demain. Mais recevez dès aujourd'ui cette Courone que je ne dois pas eſpérer de conſerver encore longtems dans l'âge où je ſuis. Prenez la place de ce Fils infortuné, que les Dieux m'ont ôté; & ſoufrez que dès demain je vous conduiſe à Macarie, pour vous faire reconoître par vos nouveaux Sujets. Je veux moi-même en être le premier, & dèſormais abandonant tous les ſoins de la Royauté, je ne ſongerai plus qu'à atendre tranquilement la mort. Quelque réſiſtance que pût faire Aménophis à des ofres ſi généreuſes, il ne détourna point le Roi de Chipre de ſon deſſein. Plus Aménophis témoignoit de modeſtie & de dèſintéreſ-

ſement, plus le Roi ſe confirma dans ſa réſolution. Pendant qu'Aménophis, ſe laiſſant perſuader & ſe promettant qu'au moins Anaxaras ne condaneroit point l'envie qu'il avoit de partager avec Cléoriſe une Courone qu'il ne tenoit que des Dieux & de ſa valeur, marchoit avec le Roi de Chipre, & qu'il étoit déja à la vue de Macarie, ce Roi reçut un Courier, qni lui aporta des nouvelles, dont il ne fit part à Perſone: mais on vit ſur ſon viſage une joye nouvelle & extraordinaire. Il preſſa davantage ſa marche, & il ariva dans ſon Palais de Macarie plutot qu'on ne l'atendoit. Peu de momens après qu'il eut laiſſé Aménophis dans l'Apartement Royal qu'il voulut bien qu'il ocupât, il revint le trouver; & il le pria de venir avec lui dans les Jardins ſuivi du ſeul Anaxaras. Le Roi les ayant conduits tous deux dans une alée, où
il

il ne pouvoit être entendu de Perſone, il s'arêta, & regardant Aménophis; Prince; lui dit-il, je n'ai point encore voulu vous dire à quelle condition je vous done ma Courone. Je craignois que cette condition ne vous parût dificile à exécuter. Je ſuis délivré de cette crainte à préſent, & je vais m'expliquer librement avec vous. Vous ne pouvez être mon Fils, ſoyez mon Gendre. Ma fille n'étoit point morte. Je l'avois confiée à un ami fidelle. Il vient de me la ramener. J'ai voulu la voir, avant que de vous l'ofrir. J'oſe croire, Prince, que vous ne la trouverez pas indigne de vous. Venez que je vous la préſente, afin que je vous préſente enſuite l'un & l'autre à mes Peuples. Aménophis à ces mots demeura immobile. Il pâlit, il voulut répondre au Roi, & il ne trouva point de paroles. Enfin ſe reprochant pourtant à lui-même un ſi-
 len-

lence qui lui faisoit honte, & qui jetoit le Roi dans un étonement, qu'il étoit aisé de remarquer: Seigneur, lui dit-il, les Dieux ne m'ont point fait pour regner. Choisissez pour la Princesse votre Fille un Prince digne de vous & digne d'elle; & soufrez que dès demain je remonte sur ma Flote, pour retourner en des lieux où je vois bien que le Ciel veut que je passe ma vie sans ambition. Le bonheur que j'ai eu de vous rendre quelque service me comblera pour toujours d'une gloire que j'estime plus qu'une Courone. Ah! Prince, reprit le Roi, quel Mortel déplaisir me donez vous? Voyez du moins ma Fille, avant que de vous determiner. Je sais par Anaxaras, continua-t-il, que le Roi & la Reine de Libie n'ont point d'engagement, qui s'opose au desir que j'ai de vous faire épouser ma Fille. Et le Royaume de Chipre, ajouta-t-il, s'il est trop

peu

peu considérable pour votre valeur est peut-être assez grand pour une ambition, qui ne seroit point déméſurée. Anaxaras pria le Roi de lui permettre d'entretenir Aménophis, & de vouloir bien le laisser en liberté avec lui. Je vois ce que tu penses, dit Aménophis à Anaxaras aussitot qu'ils furent seuls, mais n'espére pas que je me rende à tes raisons. J'ai aquis assez de gloire, j'ai assez sacrifié à l'Honeur, il est tems que j'acorde quelque chose à l'Amour. Tu n'as plus rien à me reprocher. Anaxaras représenta à Aménophis tout ce que sa prudence & son afection lui purent faire imaginer de plus fort, pour le détourner d'une passion, qui lui fesoit mépriser un Royaume ofert si généreusement. C'est regner, lui disoit Aménophis, que de refuser ainsi de monter sur un Trône que la Victoire semble avoir élevé pour moi. Après tout,

je ſuis jeune encore, & pourquoi, quand je me ſerai aſſuré la poſſeſſion de Cléoriſe, ne pourai-je pas aler chercher d'autres Royaumes & une nouvelle gloire avec d'autant plus d'ardeur, que je ſaurai que je partagerai avec Cléoriſe tout ce que la Fortune me donera? En parlant ainſi il marchoit à grands pas, & il ſe trouva au bout d'une alée, qu'il le conduiſit à un ſuperbe Bâtiment, qui étoit au milieu des Jardins du Palais, & qu'on apeloit les Bains de Venus. En effet la Fontaine, où on diſoit que Venus s'étoit baignée, étoit au milieu d'un grand Salon, où aboutiſſoient les Apartemens de ce petit Palais, joints d'un autre côté par un ſuperbe Périſtile. Aménophis & Anaxaras ocupez de ce qu'ils ſe diſoient l'un à l'autre arivérent juſqu'au Périſtile, ſans avoir remarqué le Bâtiment; & ſans avoir aucune curioſité de le conſidérer: ils

ils étoient prêts à retourner ſur leurs pas, lorsqu'Aménophis aperçut deux Perſones qui traverſoient le Périſtile. L'une magnifiquement vétue s'apuyoit ſur l'autre, qui paroiſſoit déja un peu avancée en âge. Aménophis jeta les yeux ſur elle, & n'écoutant plus Anaxaras, il fit un grand cri, & il courut au devant de ces Perſones qu'Anaxaras n'avoit qu'à peine aperçues, Ah, dit Aménophis en les abordant, quel nouvel enchantement, Divine Cléoriſe, vous a amenée en ces lieux, quand je ſuis prêt à en partir, & quand je viens de refuſer la Courone & la fille du Roi pour me conſerver à vous? Cléoriſe à ce diſcours regarda tendrement Aménophis; & elle lui demanda s'il conoiſſoit cette Princeſſe qu'il refuſoit. Je ne la verrai pas même, répondit Aménophis: mais, pourſuivit-il, aimable Cléoriſe, ne m'eſt-il pas permis de voir

Arimante? Où le trouverai-je? Et ne me permettez vous pas d'aler me jeter à ses piez, pour vous obtenir de lui? Seigneur, répondit Cléorise, Arimante n'est plus mon Pére, & c'est le Roi qui m'a doné la vie, & de qui vous devez m'obtenir. Qu'entens-je, s'écria Anaxaras? Heureux Prince! trop charmante Princesse! soufrez que je sois le premier qui aille porter au Roi la plus heureuse nouvelle qu'il puisse recevoir. Il dit, & il partit sans atendre leur réponse. Aménophis étoit si transporté de joye & d'Amour, qu'il ne pouvoit faire aucun discours suivi. Cléorise ayant apelé Arimante, lui dit d'aprendre au Prince de Libie par quelle surprenante avanture elle se trouvoit Fille d'un Roi, de qui même elle n'avoit jamais entendu parler jusqu'alors. Aménophis dit à Arimante, qu'il avoit oui dire que le Roi avoit fait mourir sa Fille, parcequ'on

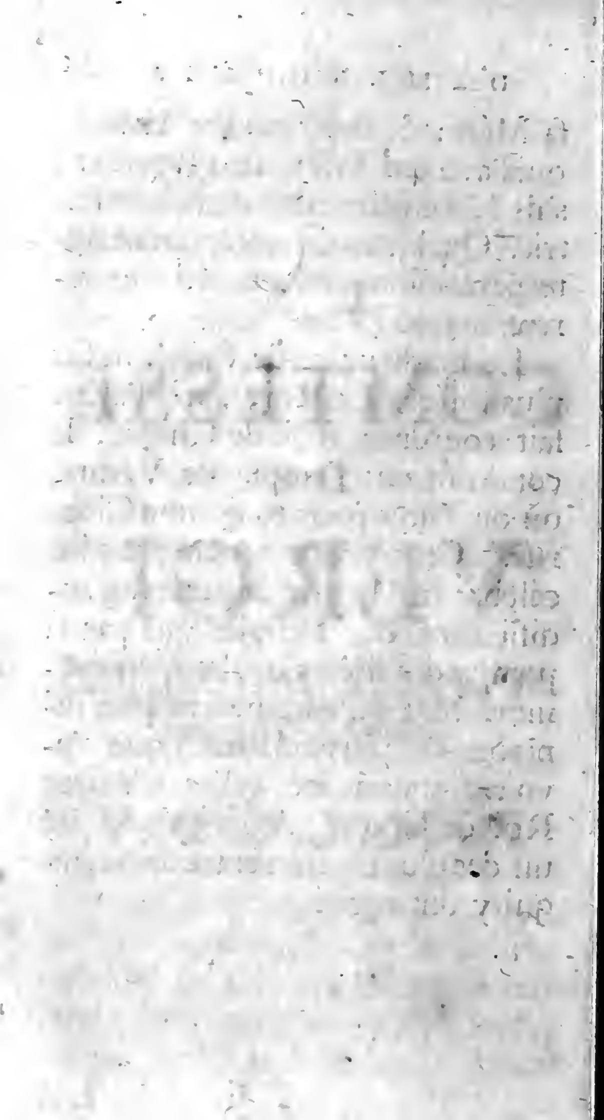
lui avoit prédit qu'elle feroit regner un Etranger. Seigneur, dit Arimante, le Roi n'eut pas la cruauté de faire périr son propre sang. Il fit courir le bruit de la mort de sa Fille. Les cérémonies funébres qu'il fit faire, persuadérent que cette mort étoit véritable. Le Roi en me confiant ce précieux dépôt, me pria de l'adopter. C'est, Seigneur, cette admirable Cléorise que vous voyez. Jusqu'aujourd'hui elle s'est crue ma Fille. Les Pirates de l'Ile du Soleil l'avoient enlevée. Vous savez aussi bien que moi par quel miracle elle est revenue entre mes mains. Votre valeur y a beaucoup contribué sans le savoir. Le Roi ayant perdu son Fils, & étant réduit aux cruelles extrêmitez où vous l'avez trouvé, m'avoit mandé de ramener secrettement ici la Princesse sa Fille. Je l'ai fait, Seigneur, avec un secours continuel des Dieux. J'ai traver-

ſé tout le Pays des Révoltez, & il n'y a que deux jours que j'arivai ici, d'où j'envoyai en doner avis au Roi. Come Arimante achevoit ce petit diſcours, le Roi lui-même ariva avec Anaxaras. Il embraſſa Cléoriſe & Aménophis. Il leur dit que ſon grand âge ne lui permettoit pas d'atendre, pour les rendre heureux, le conſentement du Roi & de la Reine de Libie, & qu'il aloit tout ordoner pour cet auguſte mariage, qui combleroit ſa vieilleſſe d'une ſatisfaction parfaite.

Pendant les préparatifs qui ſe feſoient, Aménophis impatient de faire ſavoir à Ménécrate tout ce qui lui étoit arivé, lui renvoya ſa Flote avec des Ambaſſadeurs, pour l'aſſurer qu'il ne manquoit à ſa félicité que la préſence d'un ami, qui lui étoit infiniment cher. Il envoya d'autres Ambaſſadeurs en Libie au Roi ſon Pére & à la Reine

ſa Mére; & il permit aux Libiens qui l'avoient ſuivi, de retourner, s'ils le ſouhaitoient, dans leur Patrie. Quelques-uns acceptérent cette permiſſion, les autres demeurérent auprès de lui.

Le bonheur ce de Prince ne fut plus diféré. Le Roi, après l'avoir fait couroner Roi de Chipre, le conduiſit au Temple de Vénus, où on l'unit pour toujours à Cléoriſe. Ce mariage fut encore plus célébre par la joye & par les aplaudiſſemens des Peuples que par la pompe des Fêtes & des Cérémonies, bien qu'elles fuſſent plus ſuperbes & plus éclatantes que n'avoient jamais été celles d'aucun Roi de Chipre. Aménophis a été un des plus illuſtres entre tous ceux qui y ont regné.



LA COMTESSE DE VERGI,

NOUVELLE HISTORIQUE, Galante & Tragique.

Par Mr. L. C. D. V.

A MADAME
LA DUCHESSE
DE NOAILLES.

MADAME,

Vous ne vous seriez sans doute jamais atendu à recevoir de ma façon un homage public ; tant de raisons vous répondoient de mon respect & de mon atachement, que vous ne pouviez sans injustice douter de mes sentimens : mais, Madame, ce n'est point assez pour mon zéle, de se voir renfermé dans les bornes ordinaires, il a falu pour le satisfaire lui doner

un

un effort plus étendu ; j'en ai cherché inutilement plusieurs moyens, MADAME, mais la conoissance que j'ai des lumiéres de votre esprit & de la délicatesse de votre gout, m'a fait imaginer de devenir Auteur tout exprès pour avoir le plaisir de vous ofrir les prémices de ma plume, & la gloire de pouvoir mettre votre illustre Nom à la tête de mon Ouvrage : c'est assurément ce qui en plaira le plus ; mais j'en tirerai au moins l'avantage de vous faire conoître publiquement le respect & la vénération avec lesquels je suis,

MADAME,

Votre très humble & très obéïssant Serviteur

L. C. D. V.

AVERTISSEMENT.

JE n'ai point pensé au Public quand je me suis avisé d'écrire l'Histoire que je lui done aujourdui ; l'envie de tirer partie d'une ennuyeuse Campagne où j'ai passé six semaines, m'a fait chercher le moyen de m'y amuser : une Bibliotéque assez complette qui s'est par hazard rencontrée dans le lieu où j'étois, m'a mis dans le gout de la lecture : en parcourant plusieurs Livres, j'ai trouvé une avanture assez cu-

rieu-

rieuſe pour la mettre au jour & y ajouter les ornemens dont elle pouroit être ſuſceptible. J'y ai donc travaillé d'abord avec ardeur ; mais bientot mon humeur pareſſeuſe a pris le deſſus, & j'aurois laiſſé mon ouvrage imparfait, ſi les Perſones avec leſquelles j'étois, ne m'euſſent forcé de l'achever. J'ai eu beau leur opoſer mon peu de gout pour la peine, & combien ma profeſſion eſt éloignée de celle d'Auteur, ils ont trouvé

vé

vé plaiſant deme le faire devenir malgré moi : j'ai donc raſſemblé à la hâte quelques traits hiſtoriques que j'ai couſûs à mon texte pour m'en débaraſſer; je les ai tirez de Mezerai & des Hiſtoriens de Bourgogne. Il eſt vrai que le premier ne dit point qu'aucun Duc de ce nom ſe ſoit trouvé à la Bataille de Bouvines ; mais S. Julien aſſure qu'Eudes III. s'y eſt diſtingué glorieuſement. Je n'ai point voulu me rompre la tête dans une exacte obſervation de

la

la Cronologie ; j'ai de gayeté de cœur renversé l'ordre des tems quoique je sache fort bien que ce fut Hugues I. qui tua sa Femme, qui mourut à Clugni en 1078. & par conséquent près de 200. ans avant cet Eudes dont je parle dans mon Histoire: la seule raison qui m'a engagé à me servir de l'un plutot que de l'autre, est l'envie d'employer Laure de Loraine dont le nom pouvoit prévenir avantageusement, & qui vivoit dans ce tems. Tout le mon-

monde ſait ou doit ſavoir les fréquentes aliances que la Maiſon de Vergi a eu l'honeur de faire avec celle de Bourgogne; d'ailleurs je me ſuis fait un plaiſir de nomer une partie des noms de cette Province dont l'antiquité eſt aſſez conue, pour remonter jusqu'au Règne de Filipe-Auguſte. Voilà, mon cher Lecteur, tous les éclairciſſemens que j'ai cru néceſſaires de vous doner : come je n'ai penſé qu'à moi en compoſant ce petit Ouvrage, je ne

ſerai

ſerai guére ſurpris ſi vous n'en êtes pas content ; & quoique le Miſantrope nous aſſure que dans les piéces d'eſprit le tems ne fait rien à l'afaire, avec ſa permiſſion, je ſuis d'un avis diférent, car je ſuis perſuadé qu'avec un peu plus de réflexion mon Livre eût été moins mauvais : ce qu'il y a de certain, c'eſt que voilà la premiére fois que je me mêle d'écrire, & je prie Dieu de tout mon cœur de m'ôter à jamais l'envie de recomencer.



LA COMTESSE DE VERGI,

NOUVELLE HISTORIQUE, Galante & Tragique.

par Adrien la Vieuville d'Orville comte de Vignacourt)

PREMIERE PARTIE.

JAMAIS la France n'avoit été menacée d'une plus prochaine ruine que sous le Regne de Filipe-Auguste : les plus redoutables Puissances de l'Europe sembloient par une conspiration générale avoir for-

formé le dessein de détrôner ce Prince & de démembrer la Monarchie Françoise.

Jean-sans-Terre Roi d'Angleterre implacable ennemi de cette Courone en avoit éprouvé tant de fois la puissance, que se trouvant trop foible pour la détruire, il employa avec succès son adresse & ses soins pour atirer dans son parti des forces capables de soutenir & d'exécuter ses projets ambitieux.

L'Empereur Oton à qui Filipe-Auguste avoit doné des sujets de plaintes considérables, saisit avec empressement l'ocasion que l'Anglois lui ofroit de s'en vanger.

Ce Prince étoit fils d'une des sœurs du Roi d'Angleterre & d'Henri-le-Lion Duc de Saxe. Il avoit eu pour compétiteur à l'Empire Filipe frére de l'Empereur Henri : leurs prétentions avoient divisé les Electeurs ; les uns avoient sui-

suivi son parti, & les autres s'étoient jetez dans les intérêts contraires que Filipe-Auguste avoit apuyez de ses forces & de son argent.

Oton avoit renfermé dans son cœur le ressentiment qu'il avoit conçu de cette injure; il ne songea à s'en vanger qu'après que son concurrent à l'Empire eût été lâchement assassiné.

L'ocasion lui parut d'autant plus favorable, que la France avoit dans son sein des ennemis capables de la déchirer & de lui ouvrir un facile passage jusqu'au Trône du Roi.

Ferrand Comte de Flandre, & Renaud Comte de Boulogne s'étoient ouvertement révoltez contre leur Souverain, & lui oposoient déja des forces considérables que l'Empereur joignit aux nombreuses troupes Alemandes qu'il menoit avec lui.

Les Ducs de Louvain, de Brabant & le Comte de Namur grossirent encore cette formidable armée par les forces de leurs Etats : une puissance si redoutable se prometoit avec aparence d'envahir la France en peu de tems ; les Confédérez en avoient d'avance fait le partage entr'eux Le Roi d'Angleterre, qui par une puissante diversion, ocupoit en Guyenne le Prince Louïs fils ainé du Roi, en devoit avoir la plus grande partie.

La nombreuse armée des Alliez s'étoit assemblée à Valencienne ; on y comptoit plus de cent cinquante mille Homes de pié, sans y comprendre la cavalerie : Filipe-Auguste dont le courage étoit inébranlable, ne fut point abatu à l'aspect d'un danger aussi évident ; il comptoit sur la Noblesse de son Royaume, qui de tout tems en a fait la force & la défense. Il ne se

trom-

trompa pas dans une si juste atente, elle se rendit en foule à Tournai, où il avoit marqué le rendez-vous. Les hauts Barons de l'Etat y conduisirent avec empressement leurs vassaux: les plus considérable d'entr'eux étoit Eudes Duc de Bourgogne: ce Prince avoit doné des marques d'une valeur éclatante dans les guerres qu'il avoit été chercher en Espagne contre les Maures; il y avoit aquis une expérience consomée dans les armes; aussi le Roi qui le distinguoit, déféroit à ses sages avis, & le choisit pour comander l'ariére-garde de son armée: les plus illustres après lui étoient Tibaud Duc de Loraine, Henri Comte de Bar, Robert Comte de Dreux, Jean Comte de Pontieu, & un grand nombre d'autres. Toutes ces troupes réunies fesoient à peine la quatriéme partie de celles qu'elles devoient combatre; mais elles avoient tant d'ar-

deur pour la gloire, & tant de fidélité pour leur Roi, que leur courage réparoit le dèſavantage du nombre. Auguſte qui ne vouloit point les laiſſer ralentir, décampa de Tournai pour choiſir un lieu avantageux à ſa Gendarmerie.

Les ennemis qui atribuérent à la crainte ce mouvement des troupes du Roi, les ſuivirent promtement dans leur marche, & les joignirent enfin dans la plaine de Bouvines: ce fut là où Filipe-Auguſte ſe couvrit d'une gloire immortelle. Eudes Duc de Bourgogne fut un de ceux qui ſe ſignala le plus dans cette importante journée: l'armée, dont l'avant-garde avoit déja paſſé le pont de Bouvines laiſſa quelque tems ce Prince expoſé aux forces des Alliez; il en ſoutint l'effort avec une conduite & un courage dignes de ſa réputation; mais le Comte de Boulogne ſe ſervit ſi à propos de ſon avantage,

qu'en-

qu'enfin il enfonça les troupes qu'il avoit en tête.

Le Duc de Bourgogne environé d'ennemis, demeuré ſeul avec Guillaume de Vaudrai l'un des plus braves Chevaliers de ſa Cour, auroit ſans doute perdu la vie ſans la réſiſtance héroïque de ce fidéle Sujet, qui en ſacrifiant la ſienne dona le tems à ſon Prince de ſe dégager.

Le Duc tira une promte vangeance du malheur qui l'avoit menacé, & de la perte du Seigneur de Vaudrai.

Le Roi ayant répaſſé le pont fit une ſi furieuſe charge ſur les ennemis, qu'il dona le tems au Duc de Bourgogne de ralier ſes troupes, avec leſquelles il renverſa à ſon tour Renaud Comte de Boulogne juſques ſur le bataillon de l'Empereur.

Après cette action d'éclat la Victoire ſe déclara entiérement

pour le Roi. Oton fut obligé de fuir honteusement, les Comtes de Flandre & de Boulogne demeurérent au pouvoir des vainqueurs, & la plus grande partie de l'armée des ennemis périt sur le Champ de Bataille.

Cette Journée si compléte & si glorieuse termina tout d'un coup une guerre qui paroissoit si dangereuse: le Roi combla de louanges & de graces tous les Seigneurs qui l'avoient si utilement servi dans cette mémorable ocasion: mais le Duc de Bourgogne fut traité avec la distinction qu'il avoit méritée; le Roi convint publiquement qu'il devoit à sa valeur & à sa bone conduite une partie de son triomfe.

Ce Prince suivit le Roi jusqu'à Paris & eut grande part à la réception magnifique que les Peuples firent à leur victorieux Monarque; & il reçut par la volonté du Roi, des honeurs qui étoient dus également

ment à sa naissance & à ses services.

Son crédit étoit devenu si grand auprès de Filipe-Auguste, que la Comtesse de Flandre y eut recours pour obtenir la vie de son époux: le Duc employa efficacement ses priéres auprès du Roi, & à sa considération il changea la peine que méritoit le malheureux Ferrand en une prison perpétuelle.

Ce Comte infortuné avoit été exposé à la plus grossiére raillerie des Peuples, ce qui justifioit en particulier la prédiction qui avoit été faite à Mahaut sa mére: on l'avoit assuré que dans la guerre que son fils entreprenoit contre le Roi, ce Monarque en une bataille seroit abatu & foulé aux piez des chevaux, & que Ferrand entreroit en triomfe dans Paris, ce qui s'exécuta, mais d'une maniére bien diférente de ce que cette Dame s'étoit imaginé.

Le Duc de Bourgogne après avoir avoir reçu du Roi toutes les marques d'amitié & de reconoissance qu'il en devoit atendre, reprit le chemin de sa Capitale. De retour dans ses Etats, il ne songea plus qu'à gouter les plaisirs qui suivent ordinairement la Victoire & la Paix. Son premier soin fut de récompenser ceux dont le courage avoit le plus contribué à sa gloire : Charles & Raoul de Vaudrai qui étoient déja bien avant dans l'honeur de ses bones graces, ressentirent les premiers les effets de la reconoissance qu'avoit si justement méritée le brave Seigneur de Vaudrai leur pére. Le Duc atacha à sa persone, par des Emplois considérables, le jeune Charles, & honora son frére de plusieurs bienfaits. Ces jeunes Chevaliers firent bientot conoître par leur mérite, qu'ils étoient dignes des faveurs de leur Prince ; Vaudrai sur-

ſurtout par ſes qualitez brillantes s'atiroit une eſtime générale: ce jeune Seigneur à l'âge de vingt ſix ans avoit doné des preuves d'une valeur éclatante en diférentes ocaſions où il s'étoit trouvé, & même à la Bataille de Bouvines où il laiſſa de ſanglantes marques de vangeance pour la mort de ſon pére. Il avoit le cœur grand & généreux, l'eſprit facile & élevé; & l'excellente éducation qu'il avoit reçue avoit encore ajouté de nouveaux ornemens à la bonté de ſon naturel; d'ailleurs ſa perſone étoit aimable, il avoit l'air noble, & tant de grace dans ſes moindres actions, qu'on ne pouvoit s'empêcher de ſentir de l'inclination pour lui en le voyant: il excelloit dans tous les exercices du corps qui étoient pourlors en uſage parmi la Nobleſſe Françoiſe. Perſone n'étoit plus ferme à cheval, & dès l'âge de ſeize ans il avoit fait voir ſon adreſſe & ſa for-

ce, ſoit à la lance ou à l'épée.

Il n'étoit pas le ſeul qui ſe diſtinguât avantageuſement à la Cour du Duc ; on y voyoit un nombre de Seigneurs qui ſoutenoient par leur mérite la grandeur de leur naiſſance. Les plus diſtinguez d'entr'eux étoient André de Bourgogne Comte d'Albon frére du Duc, Hugues de Vergi, le Sire de Camplit, Jean de Beaufremont Comte de Charnu, Gérard Sire de Vienne, Tibaud Sire de Neuchâtel, Jean de Chalons, les Seigneurs de Mailli de Ragni, de Choiſeuil, de Mailli, & pluſieurs autres.

Mais quoique ces Seigneurs compoſaſſent une illuſtre Cour, les Dames qu'on y voyoit briller en feſoient ſans contredit le principal ornement. Le Duc ayant perdu Mahaut de Portugal ſa premiére Femme dont il n'avoit point eu d'Enfans, venoit d'épouſer Alix

de

de Vergi : cette Princeſſe étoit belle, mais fiére & emportée dans ſes paſſions ; l'artifice & la diſſimulation étoient les qualitez favorites de ſon eſprit ; ſon cœur étoit tendre, & le penchant qu'elle avoit à l'amour, fit qu'elle ſe livra ſans réſiſtance à la paſſion qui la perdit. Laure de Loraine Comteſſe de Vergi, niéce du Duc, veuve depuis quelques anées, étoit une beauté parfaite ; ſa perſone ſembloit être formée par les Graces, & l'on ne vit jamais dans un même ſujet un ſi rare aſſemblage des plus brillantes qualitez : ſes vertus étoient ſolides ſans être auſtéres, ſon eſprit quoiqu'élevé étoit doux & flateur ; enfin la Cour de Filipe-Auguſte, n'avoit rien qui lui pût être comparé. Depuis la perte de ſon époux cette belle Comteſſe s'étoit retirée dans une de ſes terres à deux lieues de Dijon ; elle y auroit entrainé toute la Cour ſi l'on

n'avoit craint de troubler une retraite pour laquelle elle témoignoit tant d'inclination; cependant le Duc & la Ducheſſe aloient quelquefois la contraindre d'en ſortir lorſqu'il étoit queſtion de faire briller ce que la Bourgogne avoit de plus acompli; mais cette belle Solitaire retournoit le plutot qu'il lui étoit poſſible dans l'heureux ſéjour qui bornoit tous ſes deſirs. Après cette charmante Comteſſe, les Dames les plus conſidérables par leur rang & par leur beauté, étoient Meſdames de Châteauneuf, de Seau, de Mailli de Ragni, & Meſdemoiſelles de la Beaume, du Tille, de Beaufremont, & un très grand nombre d'autres: enfin quoique cette Cour ne fût pas une des plus nombreuſes de l'Europe, elle l'emportoit aſſurément ſur les plus belles par les charmes & la galanterie des Perſones qui la compoſoient.

Il

Il y avoit déja du tems que le Duc n'étoit plus dans sa premiére jeunesse, mais il étoit si nouvellement remarié, que sa magnificence & son atention à plaire à la Duchesse, étoient l'exemple de ses Courtisans; sa passion pour Alix fesoit naitre des plaisirs en foule; l'Amour étoit de toutes les parties, & jamais il n'avoit établi le siége de son empire dans un aussi aimable séjour: tout aimoit; & la raison par une importune sévérité n'empêchoit pas les Amans de concevoir de flateuses espérances. Le seul Charles de Vaudrai par une singularité blamable paroissoit indiférent parmi tant de Persones enflamées; il étoit exposé par là au ressentiment de toutes les Belles, qui avoient des prétentions sur son cœur, & à la raillerie de ceux qui ne l'imitoient pas dans une froideur si peu convenable à son âge & à sa figure: mais le soin de plaire à son

Prince paroissoit faire son unique ocupation, & sa sensibilité sembloit se borner aux moyens de lui prouver son atachement & son zéle. Ce sentiment si peu comun dans une Cour si galante, fesoit autant l'admiration de tout le monde, que sa sagesse & son mérite.

La Duchesse de Bourgogne dont l'ame étoit susceptible d'impression amoureuse, & dont le discernement étoit délicat & fin, ne put voir sans émotion les aimables qualitez de Vaudrai; ses Emplois le mettoient sans cesse à portée de faire briller auprès d'elle sa bone mine & son esprit: elle ne s'aperçut pas d'abord de l'impression que sa présence produisoit dans son cœur, & confondit l'estime qu'il méritoit si justement, avec des sentimens qui partoient d'une cause diférente; mais elle sortit bientot d'une erreur si nécessaire à son repos. Avec quelle douleur ne remarqua-t-elle

point

point la nature des mouvemens qui l'intéressoient à la destinée de Vaudrai? Son cœur plein de fierté gémit de sa défaite. Que de larmes ne dona-t-elle point à la nécessité d'aimer & de soupirer la premiére? Car enfin les façons respectueuses de Vaudrai ne respiroient que le zéle dont il étoit rempli pour la Femme de son Prince & de son bienfaiteur. Plus elle fesoit d'âtention à ses démarches, & moins elle y remarquoit cet air embarassé que l'amour inspire. Sa vertu combatit longtems contre le tiranique amour qui déchiroit son cœur; mais ce fut en vain qu'elle voulut en triomfer, & se livrant au penchant qui l'entrainoit, elle lui sacrifia bientot ce qu'elle devoit à un époux qui l'adoroit, & ce qu'elle se devoit à elle-même. Ses yeux furent longtems les seuls interprétes de sa passion; son orgueil plutot que son de-

devoir, retint une déclaration que ſon cœur la preſſoit de faire. L'amour propre perſuada facilement à cette impérieuſe Princeſſe, qu'à la fin Vaudrai touché de ſa beauté, lui feroit remarquer par ſes actions ce que ſon reſpect l'empêcheroit de déclarer. Elle paſſa quelque tems dans une prévention ſi favorable à ſa tendreſſe qui la porta malgré ſa fierté naturelle, à des avances ſi particuliéres, que Vaudrai n'auroit pas manqué de reconoître la ſource qui les produiſoit, ſi ſa profonde vénération pour la Ducheſſe lui avoit laiſſé d'autres penſées que celles de ſon ſervice. Mais ſon peu d'empreſſement à la chercher hors les heures marquées par ſon devoir, & ſon peu d'atention à profiter de ſes diſtinctions obligeantes, firent naitre dans le cœur de cette Princeſſe un dépit qu'elle crut aſſez fort pour lui faire ſurmonter une paſſion qu'elle ju-
gcoit

geoit indigne d'elle. Mais elle ne jouit pas longtems d'une penſée qui flatoit également ſon devoir & ſa fierté. L'amour lui fit bientot comprendre que des mouvemens qui paroiſſent lui être opolez ſont des efſets de ſa puiſſance ; & par une ſuite de ſon pouvoir, il la contraignit à des démarches auſquelles elle n'auroit jamais cru pouvoir s'abaiſſer.

Un jour cette Princeſſe ſe promenant dans les jardins du Palais, n'eut pas la force de réſiſter à la préſence de Vaudrai qui avoit l'honeur de lui doner la main. Il y a longtems, lui dit-elle, que je cherche à vous entretenir : l'indiférence dont vous faites profeſſion ofenſe trop les Dames de cette Cour pour ne point exciter ma curioſité ſur une conduite qui cache ſans doute un miſtére : vous aimez, Vaudrai, j'ai ſu démêler des ſentimens que vous déguiſez avec tant

de

de ſoin; mais je ne veux point devoir à ma pénétration la conoiſſance d'un ſecret qui eſt dû à mes bontez pour vous.

Un diſcours ſi peu atendu jeta Vaudrai dans un embaras dont il ne fut pas le maitre, & qui ſe découvrit par la rougeure de ſon viſage: la tendre Ducheſſe qui le remarqua en tira un augure favorable à ſon amour. Parlez, lui dit-elle, voyant qu'il s'obſtinoit au ſilence, ceſſez de vous contraindre, mon amitié vous diſpenſe d'un reſpect contraire à mes deſirs. Je me rens aſſez de juſtice, Madame, répondit reſpectueuſement Vaudrai, & je ſais trop ce que je dois à ma Souveraine pour oſer l'entretenir de ce qui ſe paſſe dans mon cœur: d'ailleurs tous mes ſecrets ſe bornent à chercher les moyens de faire conoître à mes Maitres le reſpect & le zéle ardent que j'ai pour tout ce qui les regarde.

La Duchesse peu satisfaite de cette réponse en auroit sans doute exigé une plus positive, si le Duc qui l'aperçut ne fût venu la joindre avec cet air empressé que lui causoit toujours la présence de cette Princesse. Vaudrai s'éloigna par respect, & ne fut pas fâché de voir intérompre une conversation dont il començoit à sentir toute la conséquence. Ses yeux s'ouvrirent tout d'un coup; il démêla dans les atentions dont la Duchesse l'avoit prévenu une partie des sentimens qu'il avoit fait naitre. Il vit avec douleur que si l'idée qui le frapoit étoit véritable, rien ne pouroit le garentir du plus afreux malheur, dans la résolution constante où il s'étoit afermi depuis longtems de ne jamais rien faire contre son honneur & sa Patrie. Pour soutenir ce caractére, il évita avec un soin extrême les ocasions de renouer ce dangereux entretien, & n'ala plus

chez

chez la Ducheſſe, que lorſque ſon devoir, ou que quelque ordre particulier du Duc l'obligeoient de s'y rendre.

Cette Princeſſe étoit trop clairvoyante, & ce changement intéreſſoit trop ſon cœur pour la laiſſer douter des cruels motifs de cette conduite : elle crut d'abord qu'elle renfermoit un mépris ofençant ; mais bientot l'amour qui dans les cœurs qu'il a ſoumis fait naitre à ſon gré l'eſpérance ou la crainte, après avoir agité celui de cette Princeſſe par de fâcheuſes inquiétudes, préſenta à ſon eſprit des idées plus douces & plus agréables Elle ſe flata que le ſoin que Vaudrai prenoit à l'éviter n'étoit que les impuiſſans efforts d'une vertu chancelante ; que ce Chevalier, charmé du bonheur qu'elle lui avoit laiſſé entrevoir, n'en avoit pourtant point été aſſez ébloui pour franchir ſans de violens combats,

bats, les limites d'un devoir qu'il avoit si dignement rempli jusqu'alors.

Madame de Lantage sa Dame d'honeur instruite de son amour dans le moment même qu'elle l'avoit ressenti, après avoir mis tout en usage pour le détruire, fut enfin contrainte de le flater: cette adroite confidente fortifia ses espérances en lui remettant devant les yeux l'avantage & la gloire que le trop heureux Vaudrai devoit trouver dans l'amour d'une Princesse come elle; elle insista sur la nécessité de lui persuader un bonheur qu'il n'osoit sans doute envisager. La Duchesse qui s'étoit d'elle-même résolue à prendre le parti que Madame de Lantage lui conseilloit, chercha avec empressement à l'exécuter: enfin malgré la précaution de Vaudrai elle trouva peu de jours après le moyen de s'expliquer de façon (même devant toute la Cour)

à

à ne plus lui laiſſer aucun doute.

Au retour d'une promenade une grande partie des Dames avoient ſuivi la Ducheſſe dans ſon apartement: Vaudrai s'étoit trouvé obligé d'y acompagner le Duc; la converſation y devint générale, on y parla longtems des préparatifs d'une chaſſe où les Dames devoient ſe trouver en habit d'Amazones: les nouvelles de la Cour de Filipe-Auguſte ocupérent à leur tour un moment cette aimable aſſemblée: mais la Ducheſſe qui ne perdoit point de vue ſon principal deſſein, ramena adroitement la converſation ſur le chapitre de l'amour, & propoſa une queſtion Galante. Je voudrois ſavoir, dit-elle, en s'adreſſant au Duc, qui doit être le plus flaté, de celui qui fait la fortune de l'objet qu'il aime, ou de celui qui étant redevable de la ſienne à la Perſone dont il eſt aimé, reçoit par là

là une preuve infaillible de l'amour qu'il inſpire.

Pour moi, répondit le Duc, je ne trouve point de dificulté à décider cette queſtion ; il eſt ſi naturel d'aimer à faire des graces, ſur tout à ce qu'on aime ; que l'avantage eſt, ce me ſemble, du côté de celui qui oblige ; il aquert par là un double droit ſur le cœur qu'il veut toucher, la reconoiſſance ne pouvant manquer de faire valoir le motif qui a produit le bienfait.

Ce ſentiment eſt digne d'un Prince tel que vous, répondit Madame d'Albon ; mais, Seigneur, permettez moi de vous dire que la naiſſance & la fortune vous ont mis hors d'état de gouter la douceur de la propoſition contraire : je conviendrai facilement que rien ne flate plus une ame grande & élevée que la libéralité qui lui eſt naturelle ; mais je ſoutiens en même tems

que

que celui qui reçoit, doit être plus certain de la force des sentimens qu'il inspire; d'autant mieux que plus l'amour produit en notre faveur des choses dificiles au comun des Homes, plus notre amour propre doit se trouver flaté de cet effort.

Madame d'Albon qui crut que Vaudrai par la situation de sa fortune apuyeroit son avis, lui demanda ce qu'il pensoit de ces diférentes opinions: Madame, lui dit-il, quoique je trouve un plaisir infini à devoir tout à mon Prince, je pense diféremment sur le chapitre d'une Maitresse; & come par ma situation je ne pourois lui ofrir qu'une vive tendresse, ma fierté m'en feroit choisir une qui n'auroit aussi que son cœur à me doner.

La Duchesse qui comprit par cette réponse que Vaudrai répondoit mieux à l'intention qui l'avoit

fait

fait parler, qu'à la queſtion même, reprit la parole avec une extrême vivacité. Je n'aurois garde, dit-elle, de décider la queſtion que j'ai moi-même propoſée, ſi l'exemple des Dieux nous laiſſoit en ſuſpens ſur ceſque nous en devons penſer. Venus & Diane ont fait leur félicité ſuprême de celle d'Adonis & d'Endimion, malgré la prodigieuſe diſtance qui les ſéparoit: il eſt vrai qu'Atis qui penſoit aparemment come Vaudrai, fut juſtement puni d'avoir refuſé une fortune qui auroit fait ſon bonheur: pour moi, continua-t-elle, qui ſuis touchée du plaiſir d'en faire, je trouve que le reſſentiment de Cibelle devoit avec raiſon tomber ſur un ingrat qui lui ôtoit le moyen de mettre en uſage un ſentiment ſi noble & ſi tendre. En achevant ces mots la Ducheſſe fit comprendre à Vaudrai par un regard irrité, qu'il devoit s'atendre au ſort du malheureux

Atis, s'il vouloit ſuivre ſon exemple. Come il étoit déja tard, on laiſſa prendre à cette Princeſſe le repos dont elle avoit beſoin : elle ne fut pas plutot en liberté, que s'adreſſant à Madame de Lantage; n'avez vous pas remarqué, dit-elle, avec quel ſoin Vaudrai éloigne l'idée de ce que je lui veus faire entendre? C'en eſt fait je ne puis plus reſter dans cette cruelle incertitude; je veus lui déveloper ſi clairement ce que je ſens pour lui, qu'il ne puiſſe éluder le ſens de mes diſcours : s'il répond à ma tendreſſe, quelle félicité pour moi! S'il eſt ingrat, quelle amertume pour le reſte de ma vie! Mais j'aurai au moins la foible conſolation de l'entrainer dans le précipice où ſon inſenſibilité m'aura jetée. Je veus lui parler dès demain, s'écria-t-elle : ayez ſoin de lui faire ordoner de ma part de ſe rendre ici pour recevoir mes ordres.

C'eſt

C'eſt ainſi que la Ducheſſe ſe laiſſa entrainer à la paſſion violente qui déchiroit ſon cœur; elle ne ſe fit plus de ſcrupule de trahir un époux dont la tendreſſe & la complaiſance méritoient un autre traitement. Le Duc l'aimoit avec une ardeur infinie, & le bonheur de ce Prince eût été parfait s'il avoit pu avoir des Enfans; mais ſon âge un peu trop avancé lui ôtoit preſque l'eſpérance d'un bien auquel il auroit été ſi ſenſible. Après la Ducheſſe, Vaudrai avoit toute ſa confiance: il lui trouvoit avec raiſon un mérite ſi diſtingué, & un atachement ſi peu comun pour ſes intérêts, qu'il le conſultoit ſans réſerve ſur ſes afaires les plus importantes & les plus ſecrétes; auſſi Vaudrai auroit ſacrifié mille fois ſa vie pour prouver à ſon Maitre ſon extrême reconoiſſance: mais le tiranique amour de la Ducheſſe troubla bientot cette heureuſe tran-

quilité. Elle fit venir Vaudrai dans ſon apartement, come elle l'avoit réſolu; & ſon ordre fut ſi exprès que malgré la répugnance qu'il avoit à obéir, il ne put s'en défendre. Ce fut là que ſans chercher de détour, oubliant la retenue ſi naturelle à ſon ſexe, & ſi convenable à ſon rang, elle lui déclara ſon amour, ſes progrès & ſa violence: je ſais, continua-t-elle, qu'un aveu de cette nature eſt trop fort dans la bouche d'une Perſone come moi; mais plus il eſt extrême, & plus votre cœur doit être touché des ſentimens qui m'y contraignent; d'ailleurs ajouta-t-elle, avec un air plus fier, come il ſeroit cruel pour moi, il ſeroit dangereux pour vous, d'avoir connu ma tendreſſe ſans y répondre. Vaudrai étoné de l'emportement de la Ducheſſe, tint quelque tems les yeux baiſſez come un Home irréſolu ſur ce qu'il devoit reponedre,

dre; mais la franchiſe dont il feſoit profeſſion ne lui permit pas de garder un long ſilence. Madame, lui dit-il enfin, je conois tous le prix du bonheur que vous m'ofrez, il combleroit de gloire le plus grand Prince; mais moi qui ne ſuis né que pour vous reſpecter, je ſuis contraint de regarder come le plus grand des malheurs, ce qui feroit la ſouveraine félicité de tout autre: ce ſentiment eſt ſi profondément gravé dans mon cœur, que quelqu'effet qu'en puiſſe produire l'aveu, rien n'eſt capable de l'ébranler. La Ducheſſe fut outrée de la noble liberté de cette réponſe, & loin de profiter d'un ſi rare exemple de vertu pour rentrer en elle-même, elle s'abandona à tout ce que le dépit & la rage lui ſuggérérent de plus cruel. Tu conois ma foibleſſe, lui dit-elle, mais n'eſpére pas jouir impunément de la honte où me jéte ton injuſte refus: je

te ferai ſentir les effets de ma haine, puiſque tu t'es rendu indigne des marques de mon amour. En achevant ces mots elle entra dans ſon cabinet dont elle ferma la porte avec fureur, & laiſſa Vaudrai dans un étonement inexprimable. Enfin come il ſe retiroit chez lui acablé d'inquiétude, pour les fâcheuſes ſuites qu'il enviſageoit; il rencontra le Duc qui aloit propoſer une partie de promenade à la Ducheſſe. Ce Prince voulut le faire rentrer avec lui, mais il s'en excuſa ſur le prétexte de quelques afaires. Il auroit ſans doute mieux fait d'être témoin d'une converſation qui aloit rouler ſur lui, ſa préſence auroit empêché la Ducheſſe de jeter des ſoupçons dans l'ame de ſon crédule époux. En effet le Duc ne fut pas plutot entré dans ſon cabinet que cette dangereuſe ennemie ſe plaignit aigrement de Vaudrai, & chercha à lui faire com-

comprendre que les preuves de respect qu'il venoit de lui expliquer avoient quelque chose de plus tendre que les assurances d'un zéle ordinaire. Seigneur, lui dit-elle, j'aurois voulu pouvoir vous cacher le trouble qui m'agite, & l'insolence de votre Favori : mais je vous avoue que j'ai été si surprise de ce qu'il a voulu me faire entendre, que je n'ai pu renfermer dans mon cœur la juste colére que sa témérité me cause ; vous devez même avoir lu sur son visage l'agitation de son ame ; & quoiqu'il n'ait pas poussé la hardiesse jusqu'à me déclarer la violence de sa passion, il m'en a dit assez pour ne me plus laisser ignorer ce qu'il pense.

Le Duc dont l'esprit étoit défiant fut frapé de ce discours artificieux ; il fit réflexion à l'embaras qu'il venoit de remarquer sur le visage de Vaudrai, & ne balança point à le croire coupable de la

plus indigne des trahiſons. Il ne ſut d'abord à quoi ſe déterminer; tout le portoit à la plus afreuſe vangeance: ſon honeur ataqué par un endroit auſſi ſenſible, ſa confiance abuſée, & ſon amitié trahie, ſembloient avoir efacé de ſon cœur ſa modération ordinaire & ſes bontez paſſées. Madame, lui dit-il en ſe retirant, vous ſerez vangée d'un afront qui nous ofenſe également l'un & l'autre.

Il ne fut pas plutot ſeul dans ſon apartement, que l'ingratitude de Vaudrai ſe préſentant à ſon imagination dans toute ſon étendue, lui inſpiroit des mouvemens de fureur dont il avoit peine à ſe rendre le maitre; mais auſſi la parfaite conoiſſance qu'il avoit du caractére & de la probité de ſon favori, le jetoit dans une irréſolution plus facile à s'imaginer qu'à décrire: d'ailleurs ayant eu le tems de faire réflexion que l'acuſation de la Ducheſſe

cheſſe n'étoit encore fondée que ſur un ſimple ſoupçon qui malgré ſon aparence pouvoit lui paroître encore douteux, il ſe réſolut avant que de ſe livrer aux mouvemens de ſa colére, de s'éclaircir d'une choſe auſſi intéreſſante pour lui. Après en avoir cherché pluſieurs moyens, il crut que le ſeul dont il pouvoit ſe ſervir avec ſuccès, étoit de faire ſemblant d'exiler Vaudrai : il ne douta pas que, ſi ce malheureux Chevalier ſe ſentoit coupable, il ne ſubît ſans aucun murmure l'arêt qu'on aloit lui ſignifier de ſa part ; puiſque la conoiſſance de ſon crime méritoit encore un traitement plus ſévére : mais auſſi que s'il ſe trouvoit inocent, il ne cherchât par toutes ſortes de moyens à ſe juſtifier de l'horreur de ſon acuſation. C'eſt pourquoi le Duc ordona ſur le champ au Seigneur de Choiſeuil d'aler lui ſignifier ſa volonté & ſon exil.

Vaudrai ne fut point ſurpris d'un ordre qui l'afligeoit mortellement ; il ſe détermina ſans balancer à mourir plutot, qu'à ſubir une loi qui laiſſeroit toujours ſon inocence incertaine. Il obtint par ſes inſtantes priéres, du Seigneur de Choiſeuil qu'il intercéderoit auprès du Duc pour avoir la liberté d'aler à ſes piez ſe juſtifier, ou expirer du regret de lui avoir déplu. Choiſeuil qui étoit ſon ami particulier peignit au Duc ſi naturellement & avec tant d'ardeur la réſolution & le dèſeſpoir de Vaudrai, qu'enfin ce Prince qui n'avoit cherché qu'à ſe voir preſſé ſur ce ſujet, permit qu'il vînt devant lui défendre, s'il étoit poſſible, ſon inocence ; mais pour l'intimider il ſe prépara avec un viſage ſévére, à lui reprocher un crime dont il ne pouvoit s'empêcher de douter encore. Pendant cet intervale, Vaudrai qui ne douta

point que la Duchesse n'eût porté l'esprit du Duc aux plus violens excès de colére, étoit dans le plus grand des embaras : il voyoit avec dèsespoir que sa justification seroit impossible s'il ne rejetoit sur la Duchesse même, la malignité de son acusation. Mais aussi porter le poignard dans le cœur de son Prince, se vanger par une voye aussi lâche, exciter le trouble & le divorce dans un lieu où la reconoissance & le devoir l'engageoient pas des neuds si sacrez : Toutes ces réflexions si naturelles à un Home d'honeur, l'obligérent à taire une vérité odieuse, & à laisser à sa seule inocence le soin de le justifier.

Il parut devant le Duc dans ce généreux dessein, & ne le démentit point : ce Prince eut beau par les reproches les plus sanglans, exciter son ressentiment, rien ne fut capable d'ébranler sa glorieuse

résolution. Il se jeta à ses piez, où fondant en larmes; je suis coupable, Seigneur, lui dit-il, non de l'horrible crime dont on m'acuse, mais de n'avoir pas été assez heureux pour trouver les ocasions de vous prouver la grandeur & la sincérité de mon zéle: si mon atachement vous eût été conu dans toute son étendue, vous m'auriez sans doute défendu vous même contre les soupçons les plus vraisemblables. Hé-bien, Seigneur, poursuivit-il avec véhémence, punissez moi du trouble que mon malheur excite dans votre ame; c'est par là que je suis véritablement coupable; mais cessez de grace de m'acuser d'une chose dont l'image me fait horreur. Je n'ai jamais levé les yeux sur la Duchesse, qu'avec la plus profonde vénération, & si mon malheur m'avoit fait concevoir pour elle des desirs trop audacieux, ma mort eût étoufé ma honte & ma foiblesse.

Le

Le Duc ne put ſe contenter de raiſons qui lui parurent ſi vagues : vous abuſez encore de ma bonté, lui dit-il, en voulant me ſéduire par une aparence de vertu ; mais je ſuis trop ofenſé pour me ſatisfaire d'un diſcours qui pouroit également ſervir à l'inocent come au coupable : il me faut des preuves plus convaincantes, ou préparez vous aux effets de ma juſte indignation.

Oui, Seigneur, je veus vous ſatisfaire, répondit Vaudrai, & puiſque vous mettez ma diſcrétion à une ſi rude épreuve, j'avourai naturellement que j'aime le plus parfait ouvrage de la nature depuis pluſieurs anées, un miſtére charmant cache aux yeux de toute la terre la plus fidéle & la plus tendre de toutes les paſſions. Eſt-il poſſible, s'écria le Duc, que vous puiſſiez être amoureux ſans l'être de la Ducheſſe ? Que ne donerois-

je point pour être persuadé de votre inocence ? Expliquez moi donc un mistére qui en vous justifiant vous rendra toute mon amitié. Ah ! Seigneur, intérompit Vaudrai, que me proposez vous ? N'exigez point l'aveu d'un secret où tout le bonheur de ma vie est ataché, & qui me rendroit coupable de la plus lâche indiscrétion : contentez vous, s'il vous plait, de savoir que je suis lié à celle que j'adore par des nœuds si charmans, que la mort seul peut les rompre. Mais qui me répondra, intérompit encore le Duc, de la vérité de vos paroles ? Mon honeur & ma foi, répondit sans balancer Vaudrai ; fiez vous y, Seigneur, & ne me forcez point pour me laver d'un crime imaginaire, d'en cometre un qui blesseroit tous les devoirs ensemble.

Quoique le Duc fût ébranlé, il auroit sans doute voulu satisfaire

en-

entiérement ſa curioſité, ſi dans le moment même l'on ne fût venu l'avertir avec beaucoup d'empreſſement, que le Sire de la Viéville venoit d'ariver de la part du Comte de Flandre, pour une afaire de la derniére importance. Vaudrai, lui dit le Duc, retirez vous; alez vous préparer à l'éclairciſſement qu'il me faut, rien ne peut vous en diſpenſer; c'eſt à ce prix que j'atache la liberté que je vous laiſſe: vous pouvez cependant reſter à la Cour, j'engagerai la Ducheſſe à vous y ſoufrir.

Ce généreux Chevalier, que trop de fortune rendoit malheureux, ſe retira chez lui plein de reconoiſſance pour les bontez de ſon Maitre, mais acablé de douleur: il prévoyoit que la Ducheſſe ne s'en tiendroit pas à cette premiére tentative: il ne douta pas qu'il ne ſucombât à la fin ſous les efforts redoublez de cette dangereuſe ennemie. Cette

fâ-

fâcheuſe idée le mettoit dans une agitation qui ne lui laiſſoit aucun repos. Il flotoit entre mille penſées diférentes ſans pouvoir ſe fixer ſur aucune. Il paſſa la nuit dans cette cruelle incertitude, & le lendemain l'heure étant venue de ſe rendre au Palais; il y porta le même trouble ſans pouvoir découvrir ſur le viſage de ſon Maitre, s'il étoit revenu de ſes fâcheuſes préventions. Enfin après avoir rempli les devoirs de ſa charge, il ſe retiroit chez lui, lorſqu'un inconu lui rendit une lettre avec beaucoup de précaution & s'éloigna ſi promtement qu'il ne put s'informer de qui elle pouvoit être.

Il ſe preſſa d'ariver pour éclaircir ce nouveau miſtére: Il ne fut pas plutot dans ſa chambre, qu'ayant ouvert ce billet il y trouva ces mots.

BILLET.

Vous êtes sorti triomfant, mais n'espérez pas toujours vaincre; la fureur & le dépit vous préparent encore de nouveaux combats: vous y sucomberez sans doute si vous ne mettez l'amour dans vos intérêts: songez à ce que vous méritez, pour penser à ce que vous devez craindre: l'on vous ofre la guerre ou la paix; choisissez.

Vaudrai comprit aisément que ce Billet venoit de la Duchesse; mais l'alternative qu'on lui proposoit ne put le faire balancer sur le juste parti qu'il avoit pris; cependant cette Princesse avoit paru s'apaiser quand le Duc lui avoit rendu compte de sa conversation, avec celui qu'elle vouloit perdre: elle avoit eu le tems de faire réflexion sur la promtitude avec laquelle

le elle avoit acusé un Home qu'elle aimoit, & sur le peu d'aparence de toucher son cœur par une voye aussi cruelle : elle se sut bon gré de n'avoir pas poussé son acusation aussi loin que son dépit l'avoit d'abord voulu contraindre. Elle ne fit donc aucune dificulté de convenir que peut-être avoit-elle doné une fausse interprétation aux paroles de Vaudrai qui ne partoient aparemment que d'un excès de zéle & de respect. L'esprit du Duc qui ne cherchoit qu'à se calmer, fut charmé de la laisser dans un état plus tranquile ; mais l'aveu que Vaudrai avoit fait d'un amour caché auroit tout de nouveau ralumé la colére de la Duchesse, si son cœur ne lui eût fait imaginer qu'il s'étoit servi de cette adresse pour se tirer avec esprit d'une trop pressante curiosité : elle ne pouvoit même s'empêcher d'être touchée de la discrétion qu'il avoit

avoit fait paroître pour une personne dont le procédé en méritoit si peu. Son cœur étoit atendri de cet effort généreux, & sentit dans cet instant de la pitié & de la reconoissance; mais elle ne conserva pas longtems ces équitables sentimens: elle s'étoit flatée que Vaudrai profiteroit des ocasions qu'elle lui fournissoit de l'entretenir; mais au contraire, ayant remarqué le peu d'effet que son Billet avoit produit dans son cœur; & le soin qu'il prenoit de l'éviter, elle sentit réveiller sa fureur d'autant plus violemment qu'il s'y étoit joint une étincelle de jalousie, & revenant bientot à ses premiers desseins de vangeance, elle employa pour y réussir les plus indignes artifices. Celui qui s'ofrit d'abord à son imagination, lui parut infaillible; elle ne douta point que feignant une grossesse, le Duc charmé n'acordât tout à l'impétuosité de ses desirs,

&

& que par ce moyen elle ne portât d'inévitables coups à l'ingrat qui la méprisoit.

Il est aisé de s'imaginer les transports de joye du Duc, quand cette artificieuse Princesse eût fait briller à ses yeux une espérance si flateuse ; son amour en augmenta, son cœur sensible à un bonheur si peu atendu, redoubla sa complaisance, & lui fit chercher dans les fêtes les plus galantes à lui rendre une partie du plaisir qu'elle lui fesoit ressentir. Ce ne fut pendant quelque tems que fêtes & que jeux : chacun s'efforçoit avec empressement à faire conoître au Duc la part sensible que tous ses Sujets prenoient à sa félicité. Le seul Vaudrai étoit contraint par bienséance de se joindre à la voix publique : il s'imagina facilement que le but de cette grossesse feinte ou véritable étoit de le perdre : le caractére du Duc lui étoit conu, & la mali-

malignité de la Duchesse lui fesoit tout craindre. Il n'éprouva que trop la vérité de ces conjectures : cette dangereuse Princesse profita avec succès du redoublement de passion qu'elle avoit su s'atirer.

Un jour que le Duc lui protestoit que rien ne manqueroit plus à son bonheur, puisqu'il aloit avoir un gage de son amour : Je ne puis me persuader, lui dit-elle en le regardant tendrement, que vous ayez autant de passion que vous cherchez à me le faire croire ; le Successeur que vous espérez est tout ce qui vous plait en moi : je ne m'en suis que trop aperçu par le peu de cas que vous fites il y a quelques jours, de mes plaintes contre Vaudrai ; cet insolent favori l'a emporté sur moi, sa faveur m'a contrainte de soufrir un afront, & d'en paroître satisfaite pour vous plaire : car enfin je n'ai plus

lieu de douter de ſa téméraire hardieſſe ; ſes yeux ne m'ont que trop confirmé ce que ſa bouche vouloit me dire ; mais vous vous êtes laiſſé ſéduire par un diſcours trompeur, & vous avez pris pour une excuſe ſufiſante le ridicule amour qu'il vous a ſupoſé. Pourquoi vous auroit-il caché, Seigneur, dans une ocaſion auſſi preſſante l'objet de cette paſſion ſecrette, ſi ſon audace ne la lui avoit inſpirée pour moi ? Eſt-il naturel qu'il ait pu dérober aux yeux de toute une Cour atentive à ſes démarches, ſes aſſiduitez pour une Perſone qui auroit véritablement touché ſon cœur ? Ceſſez donc, continua-t-elle, de vous laiſſer ſurprendre par un piége auſſi groſſier ; examinez par vous-même un miſtére où votre honeur eſt intéreſſé ; forcez votre favori à nomer celle qu'il aime ; s'il y conſent il ſera facile de démêler la vérité du menſon-

ſonge, & s'il s'obſtine au ſilence, demeurez perſuadé que je ſuis l'objet de ſon téméraire amour.

Pendant ce diſcours le Duc qui en examinoit la vraiſemblance, en demeura ſi perſuadé, qu'il s'acuſa en ſecret de foibleſſe de s'être rendu à une ſi légére aparence : cette réflexion le ſaiſiſſant tout d'un coup : vous avez raiſon, s'écria-t-il, Madame, mon aveugle bonté m'a ſéduit ; mais grace au Ciel vos conſeils vont m'aider à réparer ma faute : j'aurois même déja pénétré un ſecret qui me devient ſi important, ſi vous ne m'aviez paru revenue de vos premiers ſoupçons. Je contraindrai Vaudrai à s'expliquer clairement : s'il héſite à me doner cette ſatisfaction, il doit s'atendre aux plus violens effets de ma colére.

Après cette converſation le Duc ſortit pour ſe rendre à une chaſſe de ſanglier qu'il avoit ordonée : les

Dames

Dames y étoient en habit d'Amazones dans un équipage galand qui relevoit encore leur beauté naturelle: tous les Seigneurs de la Cour y étaloient à l'envie leur bone mine & leur magnificence: enfin la beauté de cette cavalcade auroit été parfaite si la charmante Comtesse de Vergi avoit pu s'y trouver: mais une légére indisposition dont elle prit le prétexte avec plaisir, la retint dans ses terres.

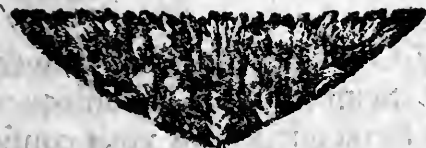
Chacun se dispersa dans les routes de la forêt, mais le Duc oubliant pour ce jour-là son ardeur pour la chasse, se fit suivre par Vaudrai jusqu'au bord d'une fontaine où il s'assit, & lui ordona d'en faire autant. Son air étoit sombre, ses yeux paroissoient irritez & son malheureux favori n'eut pas de peine à conoître qu'il aloit essuyer quelque nouvel orage. En effet ce Prince rompant brus-

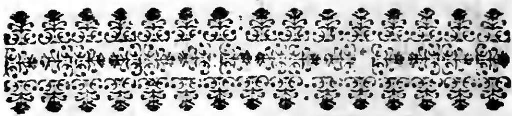
brusquement le silence ; il n'est pas juste, lui dit-il, que vous troubliez plus longtems le bonheur de ma vie ; l'espérance où je suis de me voir bientot un successeur mettroit le comble à ma félicité, si vous seul n'empoisoniez cette douceur : il faut choisir, poursuivit-il avec un ton de voix plus élevé, de perdre mon amitié, ma confiance, & peut-être la vie, ou de me déclarer sans hésiter le nom de celle que vous aimez, & tout le secret de votre amour : mon honeur exige cette obéissance, les soupçons ne peuvent s'effacer de l'ame d'un Prince, que par le sang ou par la sincérité : parlez donc, & rendez vous digne de mon amitié ou de ma haine.

Seigneur, répondit respectueusement Vaudrai, je consentirois à perdre la vie plutot qu'à découvrir mon secret, si par ma mort je pouvois vous convaincre de mon

inocence : vos bontez ébranlent plus ma constance que l'horreur des plus cruels suplices. Je vois avec dèsespoir que ma destinée me rend l'instrument fatal qui s'opose à votre tranquilité : je vous dois tout, & cependant une apa-rence trompeuse me fait paroître ingrat. Hé-bien, Seigneur, pour vous prouver ma sincérité & ma reconoissance, je vais vous décla-rer la seule chose qui fait le bon-heur de ma vie : mais s'il m'étoit permis d'exiger un serment de mon Prince de ne jamais révéler ce qu'il veut que je lui confie, je regarderois cette grace come la plus considé-rable de toutes celles dont il m'a comblé. Ne craignez rien, répon-dit impatiemment le Duc, je jure par tout ce qui m'est de plus sa-cré, de garder inviolablement le silence sur tout ce que vous pou-rez me dire. Puisque vous avez la bonté de me rassurer, repartit Vau-

Vaudrai, je vais, Seigneur, par un aveu ſincére remettre le calme dans votre eſprit. A ces mots ayant gardé un moment le ſilence pour ſe rapeler les particularitez de ſon diſcours, il le comença en ces termes.





HISTOIRE DE VAUDRAI, ET DE MADAME DE VERGI.

VOus alez ſans doute convenir, Seigneur, par la conſéquence du ſecret que je vais vous confier, combien je vous ſuis véritablement ataché; puiſque j'oublie mes promeſſes les plus inviolables, & que je trahis ce qu'il-y a de plus parfait dans l'univers, pour contribuer à votre repos. Vous ſerez d'autant plus perſuadé de cette vérité, quand vous ſaurez que malgré l'amitié tendre qui me joint à mon

mon frére, il ignore un mistére si précieux. Préparez vous, s'il vous plait, à m'entendre répéter souvent des faits publics qui vous sont parfaitement conus; mais leurs circonstances ont une liaison si nécessaire avec mes avantures particuliéres, que je n'en puis obmettre aucune.

Je vous avourai donc, Seigneur, que j'ai conu l'amour presqu'aussitot que je me suis conu moi-même: la belle Madame de Vergi votre niéce m'a fait sentir presqu'en naissant cette tendre inclination, qui dans la suite a produit la passion la plus forte & la plus constante.

A ces mots le Duc laissa voir beaucoup de surprise sur son visage; mais ne voulant point intérompre Vaudrai, il lui fit signe de poursuivre.

Pardonez ma témérité, Seigneur, reprit-il, elle m'a fait con-

cevoir des penſées trop élevées; mais les mouvemens impétueux de l'amour laiſſent peu l'uſage des réflexions : d'ailleurs j'étois ſi jeune lorſque je començai d'aimer, que cette ſeule raiſon fait mon excuſe. Vous ſavez, Seigneur, que la charmante Laure de Loraine a été élevée dans cette Cour avec les Princeſſes filles du Comte d'Albon, & que dès ſa plus tendre jeuneſſe elle donoit de grandes eſpérances pour les perfections du corps & les agrémens de l'eſprit. Les bontez dont vous honoriez mon pére, nous donoient un accès facile dans le Palais, & j'avois ſouvent l'honeur d'être admis aux amuſemens des Princeſſes : ce fut par cette fréquentation que mon âge autoriſoit, que comença dans mon cœur cette paſſion qui ne finira qu'avec ma vie; la jeune Laure m'inſpiroit des ſentimens dont j'ignorois la cauſe; je n'étois

n'étois ſenſible qu'au plaiſir de la voir, & je ne conoiſſois d'inquiétude que par ſon abſence. Je ne vous redirai point, Seigneur, les petites particularitez de notre enfance, qui toutes charmantes qu'elles ſont encore à mon ſouvenir, vous ennuiroient ſans doute; & je ne m'arêterai qu'aux choſes qui pouront le plus vous faire conoître l'excès de mon amour. Les petits ſoins que j'avois rendus avec empreſſement à ma jeune Princeſſe avoient paru la toucher: avec quels tranſports n'avois-je pas remarqué qu'elle n'étoit pas inſenſible à mon atention à lui plaire? Nous paſſâmes quelques anées dans cette heureuſe tranquilité: il eſt vrai que nous n'avions pas aſſez d'expérience pour démêler ce qui rendoit nos ſentimens ſi doux; mais auſſi nous goutions ſans trouble & ſans contrainte le plaiſir de nous aimer & de nous

voir ſans ceſſe. Cette paiſible ſituation ne dura pas longtems, je m'aperçus bientot que des ſentimens plus vifs s'emparoient de mon ame.

Ce fut à l'ocaſion d'un Tournois que vous fites publier, Seigneur, que l'amour me fit ſentir par la diférence de ſes mouvemens, que j'alois chérement payer la tranquilité de mes premiéres anées. J'avois à peine ſeize ans, & l'on me flatoit déja de réuſſir avec ſuccès dans les exercices où je m'apliquois avec ardeur, autant pour plaire à la belle Laure, que par l'émulation qui regnoit entre pluſieurs jeunes Seigneurs, avec leſquels j'étois élevé : vous aviez ordoné, Seigneur, que tous les Chevaliers du Tournois ſoutiendroient la beauté de leurs maitreſſes, chacun ſe préparoit à cette ſuperbe fête pour doner à l'envie des marques d'adreſſe & de magnificen-

cence: mon pére qui s'y diſpoſoit come les autres, plutot par honeur que par aucun autre motif, tomba malade, & quoique ſon mal ne fût ni conſidérable ni dangereux, il lui ôta pourtant l'idée de s'y trouver: vous le choiſites pour être un des Juges du Camp. Je n'avois par malheur aucune part à un divertiſſement qui auroit ſi fort flaté mon inclination, lorſque quelque tems avant qu'il començât, m'étant rendu dans l'apartement où les Princeſſes prenoient ordinairement leurs plaiſirs, je fus extrêmement ſurpris de n'y point trouver Laure & d'aprendre que contre ſon ordinaire elle n'avoit point voulu ſortir de ſa chambre; j'y courus avec cette liberté qui m'étoit encore permiſe, je la trouvai dans un abatement qui me ſurprit & m'inquiéta. Qu'avez-vous, charmante Princeſſe, lui dis-je, qui peut cauſer la triſteſſe où je

vous vois? Ne m'en faites point un mistére, car vous n'ignorez pas que je sacrifirois mille fois ma vie pour vous prouver à quel point je vous aime. A ce discours la jeune Laure sortit de sa rêverie, & me regardant avec douceur, je sais, me dit-elle, que je n'ai point de meilleur ami que vous; mais je sais en même tems que vous ne pouvez rien pour dissiper la mauvaise humeur où je suis: la raison pouroit le faire, mais j'avoue, poursuivit-elle avec un petit emportement aimable, que je suis encore trop jeune pour suivre ces leçons. Que je serois heureux, aimable Laure, intérompis-je précipitament, si vous rejetiez toujours les conseils qu'elle poura vous doner au préjudice de ma passion. La Princesse étoit trop ocupée de son dépit, pour faire atention à la tendresse de mon discours. Je craindrois, continua-t-elle,

t-elle, de découvrir à tout le monde le ſujet de mon chagrin ; mais je compte ſi fort ſur votre amitié, que je vous avourai ſans craindre une raillerie que je mérite, que je ſuis véritablement piquée de voir que mon âge l'empêche qu'aucun Home de cette Cour ne veuille entreprendre de ſoutenir ma beauté. Hé-bien, aimable Princeſſe, il faut vous conſoler, lui dis-je ; mon amour me fera trouver les moyens de vous ſatisfaire ; je ſoutiendrai contre toute la terre que vous ſeule méritez le prix que l'on a la témérité de vous diſputer : faites moi l'honeur de me recevoir pour votre Chevalier, confiez moi cette glorieuſe entrepriſe, & vous verrez que, malgré ma jeuneſſe, la force de ma paſſion me fera ſoutenir la gloire d'un ſi beau choix. Quoique la Princeſſe parût touchée d'une ofre qui la flatoit, elle s'en défendit avec une bonté &

un esprit au dessus de son âge, & j'eus liéu d'être content de conoître que la dificulté qu'elle fesoit, ne rouloit que sur le péril où je voulois m'engager Enfin vaincue par mes pressantes importunitez, elle consentit à recevoir cette preuve de mon amour, & voulut bien m'en doner une si touchante de sa confiance: mais elle me fit promettre que quelque succès que pût avoir mon entreprise, je tairois à toute la terre le motif qui m'y avoit engagé. Cette permission me causa un transport de joye qui sembloit m'anoncer la victoire; je ne songeois plus qu'à me préparer secrétement à cette illustre fête : j'en trouvai bientot le moyen: les armes que mon pére avoit fait faire pour lui, lui devenant inutiles, servirent très à propos à mon dessein: j'étois assez grand pour mon âge, & par-là elles me devinrent convenables. Je ne vous dirai point,
Sei-

Seigneur, les particularitez d'une fête qui ne tiroit ſon luſtre & ſes agrémens que de vos ordres & de votre préſence : je laiſſai donc comencer le tournois, ne voulant m'atacher qu'au vainqueur, & quand j'eus remarqué que rien ne pouvoit plus réſiſter à la bone fortune de Gérard de Vienne, j'eus la témérité de m'avancer dans la lice, & de le défier la lance à la main. J'avois eu le tems de faire graver ſur mon bouclier la *D*éeſſe de la jeuneſſe environée d'amours, & celle de Citére qui paroiſſoit dèſeſpérée de cette préférence : j'avois fait écrire autour en gros caractéres : HEBE' L'EMPORTE SUR VENUS.

De Vienne me reçut avec cette force & cette adreſſe qui lui ſont ſi naturelles ; mais mon bonheur voulut que dans les trois courſes preſcrites, il ne put remporter aucun avantage ſur moi : nous en

vinmes donc au combat de l'épée qui par la loi du tournois devoit se terminer aussi à trois coups; mais de Vienne trouvant une résistance à laquelle il n'étoit point acoutumé, sortit des bornes ordinaires, & combatit avec une animosité qui nous fut également funeste. Je fus assez heureux pour lui percer la cuisse, mais trouvant le défaut de mes armes, il me passa son épée au travers du corps. Je tombai de ce furieux coup entre les bras de mon pére qui étoit acouru avec les autres Juges du Camp pour nous séparer.

Jugez, s'il vous plait, quelle fut sa surprise quand, après avoir délacé les couroyes de mon casque, il m'eut reconu. Son extrême douleur parvint jusqu'à vous, Seigneur, & vous eutes la bonté de vous y intéresser. L'on m'emporta, & l'on fut assez longtems sans aucune espérance pour ma

vie

vie; enfin la bonté des remédes me fit ouvrir les yeux, & quelques instans après je repris l'entier usage de mes sens. Alors on voulut s'informer du motif de ma folle entreprise, mais les Chirurgiens défendirent de me faire parler avant qu'ils eussent levé le premier apareil.

Cependant m'en croirez vous, Seigneur, si j'ose vous assurer que la fâcheuse situation où je me trouvai, me fesoit sentir une certaine douceur qui l'emportoit infiniment sur ce que je soufrois, & sur le péril dont j'étois menacé. J'avois doné une preuve éclatante de mon courage, & fait conoître en même tems à ma chére Princesse à quel point je l'aimois: mon unique inquiétude étoit de savoir quel effet cette action auroit produit dans son cœur: je ne fus pas longtems sans en être informé.

Après que les Chirurgiens eurent

rent unanimement jugé que ma blessure, quoique dangereuse, n'étoit pas mortelle, vous me fites vous-même, Seigneur, l'honeur de venir vous informer de mon état, & vous réjouir de l'heureuse nouvelle que l'on me dona pour ma vie. Il me souvient toujours qu'après avoir blamé ma fole témérité, vous louâtes ma généreuse audace dont la gloire seule vous parut le motif. Toute la Cour suivit votre exemple & vos sentimens : la devise galante dont j'avois orné mon Ecu fit cependant balancer quelques Persones sur ce qu'on en devoit croire, mais je soutins si hardiment & avec tant de naïveté, que cette Hébé dont j'avois parlé étoit une allusion à ma propre jeunesse, qu'enfin je persuadai les plus incrédules. Quelques jours après les jeunes Princesses élevées dans le Palais me firent l'honeur de me visiter, condui-

duites par Madame d'Albon ; la charmante Laure étoit de leur nombre : après les premiers diſcours, mon pére ayant eu ſoin d'entretenir la Comteſſe, Laure s'aprocha de mon lit, & pendant que cette badine Jeuneſſe s'amuſoit à regarder la deviſe de mon Bouclier, elle eut le tems de me dire qu'elle étoit ſenſible à ce que j'avois fait pour ſa gloire ; vous avez riſqué votre vie, ajouta-t-elle, mais ſoyez perſuadé que ma reconoiſſance égale la grandeur de l'action que vous avez entrepriſe pour me plaire.

Divine Laure, lui répondis-je, cette reconoiſſance que vous m'ofrez eſt ſans doute bien flateuſe ; mais j'ai moins travaillé pour l'obtenir, que pour toucher votre cœur d'un ſentiment plus tendre. Je vois bien, m'intérompit la Princeſſe en ſouriant, qu'il eſt auſſi dificile de modérer votre ardeur dans les combats, que votre empreſ-

preſſement auprès des Dames : mais enfin, Vaudrai, ſongez à rétablir une ſanté à laquelle je m'intéreſſe; vous avez trouvé le moyen de me la rendre chére, ne m'en faites pas dire davantage, une plus longue converſation nuiroit également à votre guériſon, & à ce que je me dois à moi-même. A ces mots elle rejoignit les Princeſſes ſes couſines qui s'ocupérent encore quelque tems de mes Armes & ſe retirérent enſuite,

Cependant la bonté de mon tempérament joint à la ſatisfaction de mon cœur, produiſirent bientot un heureux changement; la fiévre me quita, les forces me revinrent, & je me vis peu de jours après en état de ſortir du lit, & bientot de la chambre. Mon premier ſoin, Seigneur, fut d'aler vous remercier des graces dont vous m'aviez honoré : après quoi je volai à l'apartement de ma Prin-

ceſſe

ceſſe. Charmante Laure, lui dis-je en me jetant à ſes piez, je viens vous ofrir cette vie que vos bontez m'ont conſervée : vous l'avez rendu ſi glorieuſe en l'employant pour votre ſervice, qu'il y auroit de l'inhumanité à détruire votre ouvrage.

Il ſeroit heureux pour moi, repartit Laure, en me feſant relever avec une douceur qui me charma, que j'euſſe en effet contribué au rétabliſſement de votre ſanté ; j'avois trop imprudemment expoſé votre vie pour ne pas vous avouer que je vous revois avec plaſir : mais je vous dirai plus ; le danger où je vous avois jeté a failli à m'être auſſi funeſte qu'à vous, puiſque je n'aurois pu me conſoler de vous avoir précipité moi-même dans un péril auſſi évident : mon imprudente jeuneſſe m'avoit caché la conſéquence du deſſein auquel j'avois conſenti ; vous ne devez pas m'en ſa-

voir mauvais gré, puisqu'elle vous a fourni l'ocasion de faire éclater votre valeur.

Ingrate Princesse, lui répondis-je, c'est au Public à louer mon courage si j'ai eu le bonheur d'en faire paroître; mais permettez-moi de vous dire que ce n'est point à vous à me faire envisager d'autres biens que ceux que l'Amour peut prétendre: lui seul m'a guidé, & j'aurois lieu de m'en plaindre s'il vous laissoit prendre le change sur ce qu'il m'a fait faire pour vous. Ces distinctions sont délicates, intérompit Laure en souriant, mais enfin je vous dois trop pour vous laisser en doute sur ce que pense: sachez donc que je ne suis point ingrate; mais, Vaudrai, l'action que vous venez de faire porte avec elle un caractére si passioné qu'en me fesant conoître tout ce qu'elle peut prétendre, elle m'ouvre les yeux sur des sentimens dont mon en-

enfance m'a empêché jusqu'à présent de sentir la conséquence : je dépens d'un Prince jaloux de son rang, qui sans doute joindra ma destinée à quelqu'un de très élevé, je lui obéïrai quoique mon inclination s'y puisse oposer. Que pouvez-vous donc atendre d'un inutile amour ? Je suis née Princesse, & j'en dois soutenir le caractére aux dépens de ma propre vie. Préparez vous donc, mon cher Vaudrai, à me voir étoufer une inclination que je veux bien vous avouer que toute ma gloire aura bien de la peine à détruire.

Come je me préparois à répondre à un discours si obligeant & en même tems si cruel à mon amour, une des femmes de la Princesse vint l'avertir que vous la demandiez, Seigneur, dans votre apartement : je sortis du sien, aussi rempli de douleur que d'admiration pour cette charmante Personne

ſone ; ſes nobles ſentimens augmentérent ma tendreſſe : quoique directement opoſez à mon bonheur, je les trouvai ſi conformes à ce qu'ils devoient être, que je ſoupirai autant de ne les pouvoir condaner, que du mal qu'ils devoient me faire.

Cependant, Seigneur, depuis ce jour la Princeſſe comença de m'éviter, elle me retrancha inſenſiblement les libertez que la grande jeuneſſe m'avoit permiſes, je m'aperçus, ſans pouvoir la blâmer, qu'il faloit dorénavant ſoupirer ſans le dire.

Deux anées s'écoulérent dans cette fâcheuſe contrainte, mes yeux étoient les ſeuls interprétes de mon cœur, & je liſois quelquefois dans ceux de ma Princeſſe qu'elle partageoit la peine qu'un trop cruel devoir nous impoſoit : mais hélas quelle foible conſolation pour un cœur auſſi enflamé qu'étoit le mien!

Dans

Dans ce tems-là pour surcroit de dèsespoir, mon pére sans consulter mon inclination résolut de me marier avec Blanche de Beaufremont qui auroit pu passer avec justice pour la plus belle Persone de la Cour, si la charmante Laure n'en eût fait le seul ornement. L'on vous en parla, Seigneur; vous y donâtes votre consentement, & je ne sus qu'après ce moment le joug auquel on vouloit m'assujétir; mon pére m'en parla come d'une chose entiérement résolue & qui devoit se conclure dans peu de jours. Jugez quelle fut sa surprise quand il me vit obstiné à refuser les avantages qu'il me promettoit avec une aussi belle Persone que Mademoiselle de Beaufremont: il eut beau me faire valoir la grandeur de cette aliance, & le juste ressentiment qu'une maison illustre auroit de mon refus, je demeurai ferme dans ma premiére résolu-

ſolution malgré l'autorité dont il voulut ſe ſervir. Il vous engagea même, Seigneur, à me dire la part que vous daigniez y prendre; vous le fites avec bonté: la Princeſſe eut auſſi la cruauté de m'en preſſer; mais je crus remarquer que dans cette ocaſion ſes paroles trahiſſoient les ſentimens de ſon cœur. A ces preſſantes ſolicitations j'aléguai avec tant de vivacité ma grande jeuneſſe & le peu de gout que je me ſentois pour le mariage, que non ſeulement j'eus à ſoutenir l'indignation de mon pére, mais encore l'aigre reſſentiment des Seigneurs de Beaufremont: je négligai ces vains malheurs comptant d'avoir doné une nouvelle preuve de mon amour à ma Princeſſe.

Je m'aperçus bientot de l'heureux effet que ma réſiſtance avoit produit dans le cœur de Laure. Un jour je la rencontrai qui ſortoit de l'apartement de la feue Duchesse:

cheſſe : Vaudrai, me dit-elle en paſſant bruſquement, je conois tout le prix de ce que vous faites pour moi ; mais que pouront-vous ſervir des ſacrifices dont vous ne pouvez jamais atendre qu'une inutile pitié ? Vous refuſez une fortune brillante pour une Perſone qui ne peut partager que vos malheurs. En achevant ces mots elle s'échapa ſi promtement que je ne pus rien lui répondre. Je demeurai enchanté de ce qu'il y avoit d'obligeant dans ces paroles, & je bénis cent fois l'heureuſe fermeté qui me les avoit atirées : mais bientot de triſtes réflexions me firent conoître que ma Princeſſe, quelque tendre qu'elle fût, ne pouvoit come moi s'opoſer à des ordres abſolus, & que quelque fortuné rival m'enlevroit dans peu la foible eſpérance qni prolongeoit ma vie. En effet ce tems cruel ariva, & je ſentis toutes les peines que je

n'avois que trop bien prévues. La beauté de Laure qui començoit d'atraper ce point de perfection où elle eſt parvenue, m'atira de redoutables rivaux; le Comte de Vergi, par l'honeur qu'il avoit de vous apartenir, déclara ſon amour, & le fit remarquer par ſes empreſſemens à plaire à la Princeſſe, & par les fêtes magnifiques qu'il lui dona.

Je fus épouvanté d'une concurence ſi dangereuſe, elle me réduiſit au dèſeſpoir: malgré le peu d'eſpérance que je devois naturellement avoir, l'idée de voir ce que j'aimois entre les bras d'un autre, venoit à bout de toute ma conſtance: mais, grand Dieu! que mon inquiétude redoubla, lorſque le bruit courut que le Comte de Vergi avoit été aſſez heureux pour obtenir de vous, Seigneur, la charmante Perſone qui le feſoit ſoupirer! Pour lors ma fureur fut ſans bor-

bornes, mille pensées funestes s'emparérent de mon esprit, je formai cent résolutions contre la vie du Comte: mais la raison, & même l'amour me firent bientot comprendre que par cet inutile éclat, non seulement je perdrois l'objet de ma tendresse, mais encore que je n'en serois pas plus heureux, puisqu'un autre pouroit profiter de mon dèsespoir.

La Princesse qui s'aperçut de mon trouble, voulut bien par des regards favorables, & quelques paroles obligeantes remettre quelque tranquilité dans mon ame: la pensée de la voir s'intéresser à mes peines, ralentit l'impétuosité de mes premiers mouvemens, & l'arivée des Comtes de Bar & de Bresse, servit encore à modérer mes transports.

Ces Princes parurent à la Cour avec une magnificence digne de leur rang & du dessein qu'ils a-

voient de remporter le prix des Courses que la passion du Comte de Vergi avoit fait publier. Ils étoient suivis d'un grand nombre de Seigneurs de leurs Etats. Le Comte de Bar avoit à sa suite les Sires de Lénoncour, Rachecourt, Gustine, Somieure, Saint-Blain: & celui de Bresse avoit avec lui les Seigneurs de la Baume-Monrevel, De Salle, Dalbigni, de Copet & plusieurs autres.

Vous vous souvenez sans doute Seigneur, combien le Comte de Bar quoique bien fait avoit l'air cruel & farouche, & que la fisionomie de celui de Bresse étoit fourbe & artificieuse, & qu'il ne la démentoit point par sa conduite: enfin tels qu'ils étoient, ils devinrent tous deux en même-tems amoureux de Laure; ils lui en donérent des preuves éclatantes. Cettell puissante diversion me causa un plaisir qu'on ne sent point ordinai-

re-

rement à la conoiſſance de ſes rivaux : je ne doutai point qu'ils ne balançaſſent la fortune de Vergi. En effet ces deux Princes cherchérent par toutes ſortes de ſoins & d'empreſſemens à mériter la préférence. Les fêtes, les bals, les tournois devinrent des plaiſirs journaliers, & ces trois rivaux amoureux & magnifiques s'efforcérent à l'envie d'obtenir le prix de leur amour : enfin tout reſpiroit la galanterie ; moi ſeul plongé dans les plus afreux chagrins, je gémiſſois en ſecret de trainer une vie ſi infortunée, car je ne doutai pas qu'à la fin un des trois ne fût choiſi. Je fus ſi fort tourmenté de cette nouvelle idée, que ne pouvant réſiſter à l'inquiétude qu'elle me donoit, je me réſolus d'écrire à ma Princeſſe, & je m'en tins à ces mots.

BILLET.

Je meurs, divine Princeſſe ; tout m'abandone, hors mon amour qui me conduira dans le tombeau. L'eſpérance qui ſoutient ſeule les amans malheureux, s'eſt éloignée pour jamais de mon cœur : comandez moi donc de terminer une vie ſi cruelle, ou permettez que j'aille à vos piedz recevoir l'ordre de vivre.

Je mis ce Billet ſur moi dans le deſſein de le doner à la Princeſſe ; l'ocaſion s'en préſenta dès le ſoir même : un bal magnifique qu'il y avoit au Palais, & la liberté qu'on avoit d'entrer maſqué, me dona auſſi celle d'aprocher de la belle Laure : je fus aſſez heureux pour en être reconu, & pour lui faire recevoir mon billet ; elle le prit ſi adroitement que Perſone ne put s'en apercevoir, & ſur le prétexte de

lire

lire des vers que le Comte de Bar avoit faits pour elle, je remarquai qu'elle lisoit ce que mon amour avoit dicté : elle voulut bien par des regards pleins de langueur me faire voir qu'elle étoit touchée de mes peines.

Je me retirai cependant dans l'incertitude de la réponse que j'espérois, j'atendis le lendemain avec une impatience extrême ; mais ce jour qui devoit, selon moi, me procurer quelque consolation, faillit à me couter la vie : je m'étois atendu que chez le Comte de Vergi qui donoit à son tour une superbe fête, je recevrois par la même voye les ordres de ma Princesse, je m'y rendis le plus simplement masqué qu'il me fut possible afin de n'être reconu que d'elle.

Mais elle fut toujours tellement environée d'une foule importune, qu'il me fut impossible de m'en faire remarquer. Après avoir per-

du l'espérance de pouvoir l'aborder dans cette tumultueuse assemblée, je pris le parti de me retirer dans un endroit assez obscur qui conduisoit à son apartement, dans l'espérance qu'en se retirant elle pouroit m'instruire de sa volonté.

J'y avois à peine rêvé un moment à ma cruelle destinée qui me forçoit à chercher le silence & l'obscurité, pendant que mes rivaux jouissoient de la liberté de faire éclater des sentimens qui n'étoient ni si vifs ni si tendres que les miens; lorsque deux masques, qui ne m'aperçurent point, vinrent dans l'endroit où j'étois pour s'y entretenir plus comodément: come je les reconus facilement pour les Comtes de Bar & de Bresse, & qu'il est naturel à un amant jaloux de vouloir pénétrer dans le secret de ses rivaux, je fus charmé de n'en être point vu: aussi le Comte de Bar prenant la parole

avec emportement, nos destinées sont sans doute égales, Seigneur, dit-il à celui de Bresse, & le Duc de Bourgogne vous aura fait sentir come à moi la préférence qu'il done à Vergi: je ne sais quel effet son indigne refus a produit dans votre ame, pour moi j'en suis transporté de la plus violente colére, j'en aurois sur le champ doné des marques sanglantes, si je n'avois espéré des sentimens plus favorables de celle que nous aimons tous deux: mais je viens d'être éclairci que son ingratitude pour nous surpasse l'injustice du Duc, j'ai entendu cette foible Princesse doner à Vergi un rendez-vous, & lui ordoner de se trouver demain à huit heures du soir dans la grote neuve des jardins du Palais.

Ah, Seigneur, que m'aprenez vous, interompit le Comte de Bresse? Vous ne confirmez que trop par ce cruel discours, le juste soup-

çon où j'étois par un billet que je viens de voir ſortir de la poche de Laure pendant qu'elle danſoit avec Vergi...

Tenez, continua-t-il, en lui préſentant ce fatal papier, liſez la confirmation de notre malheur. Le Comte de Bar le prit, & s'étant aproché de la ſeule lumiére qui étoit dans cet endroit, il lut à demi haut ces paroles que j'entendis diſtinctement & qui me ſont reſtées dans la mémoire.

BILLET.

Mon cœur voudroit calmer vos agitations; mais que peut-il pour votre ſoulagement? Modérez cependant vos inquiétudes; vos rivaux ſont plus à plaindre que vous, & pour achever de vous ſatisfaire autant que je le puis, ſoyez certain que je partage vos peines, & que je vais, pour l'amour de vous, faire une démarche

qui

qui doit pour jamais vous convaincre de mes bontez.

Je ne puis vous exprimer, Seigneur, ce que je devins à cette fatale nouvelle.

Les deux Comtes ne me parurent pas plus tranquiles. Ils auroient continué leur conversation qui m'auroit sans doute instruit de leur pernicieux dessein, si dans le moment ils ne se fussent aperçus que je les observois. Le Comte de Bar s'avança fiérement vers moi; mais come je ne voulois pas être reconu, je rentrai dans la Sale où il m'eut bientot perdu de vue.

Je me retirai chez moi dans la plus cruelle situation où je me sois trouvé de ma vie, persuadé que je venois de découvrir la plus noire des trahisons.

Je me résolus sans balancer de me trouver au rendez-vous de mon heureux rival, je passai les heures

qui précédérent ce fatal moment, dans une impatience extrême; enfin quand je crus qu'il étoit tems de me rendre dans l'endroit où je devois être le témoin de mon malheur, je m'y rendis par des alées détournées, & je fus contraint de me cacher dans une toufe de chévrefeuille: je compris avec chagrin par la distance du lieu, que je perdrois une partie des discours de mon infidelle; mais je n'avois pas la liberté de choisir, le buisson où je m'étois mis étant le plus proche de la Grote: Jugez, s'il vous plait, Seigneur, quelles devoient être mes réflexions pendant que j'y atendois ma perfide Princesse: on ne meurt point de douleur, puisque je n'y sucombai pas en cette ocasion. La seule chose qui fut capable de me soutenir, étoit la ferme résolution que j'avois prise de percer le cœur de mon heureux rival, & de la même é-

pée

pée qui l'auroit ſacrifié à ma juſte fureur, terminer en même tems mes malheurs & ma vie.

J'étois plongé dans cette noire idée, lorſque jetant les yeux ſur le Palais, je vis venir d'un pas précipité mon infidelle.

Cette impatience à ſe rendre la premiére au rendez-vous redoubla ma rage, & je ne puis comprendre coment j'eus aſſez de force ſur moi-même pour réſiſter à l'envie que j'avois d'aler l'acabler des reproches les plus ſanglans.

Mais le deſir extrême que j'avois d'entendre ce qu'elle pouroit dire à Vergi, me retint. La Princeſſe entra dans la Grote, & n'y trouvant Perſone, elle s'aſſit ſur un banc de gazon où elle s'abandona à une profonde rêverie: j'obſervois ſes moindres mouvemens autant que la clarté de la Lune pouvoit me le permettre: ma jalouſie me perſuada que le peu d'empreſ-

ſement de mon rival cauſoit l'état où la voyois, mais je n'eus pas le tems d'y faire une longue atention. Je vis entrer le Comte de Vergi qui ſe jeta d'abord aux piez de ma Princeſſe : elle le fit relever avec une douceur qui faillit à m'ôter l'uſage de la raiſon, & pour comble de dèſeſpoir je ne pouvois entendre leurs diſcours come je l'avois bien prévu : je tirois donc de leurs moindres geſtes des conſéquences qui me paroiſſoient certaines, & la préocupation de mon ame étoit ſi grande qu'elle me feſoit croire que Vergi feſoit mille remercimens à Laure : mais enfin la paticnce m'abandona abſolument, quand je vis cet heureux amant atacher ſa bouche téméraire ſur une de ſes belles mains.

Je vous avoue, Seigneur, qu'à cette vue je ne doutai plus de mon malheur, & lorſque je me préparois à exécuter mon funeſte deſſein,

ſein, je vis entrer dans la Grote où ſe paſſoient des choſes ſi contraires à mon amour, deux Homes l'épée à la main, que je reconus pour les Comtes de Breſſe & de Bar; ils ſe jetérent inopinément ſur le Comte de Vergi, & le bleſſérent dangereuſement avant qu'il eût eu le tems de ſe mettre en défenſe: cependant come c'étoit un des plus braves Homes du monde il ſe mit bientot en état de réſiſter à ſes lâches aſſaſſins: pour moi je ne balançai pas un moment, & quoique j'euſſe le tems de penſer que je pouvois ſans y paroître me défaire de ces trois rivaux pour jamais, je n'héſitai pas un moment à ſuivre les mouvemens de l'honeur; je me jetai avec ſuccès auprès du Comte de Vergi, & j'eus le bonheur de le ſeconder aſſez bien pour mettre en fuite ces indignes Princes. Le Comte n'ayant plus d'ennemi, ſe tourna vers moi

pour

pour me témoigner ſa reconoiſſance.

Vaudrai, me dit-il, je profite bien heureuſement du ſoin que vous prenez de ſuivre en tous lieux la Princeſſe; cependant ſans en examiner le motif, ma ſenſibilité... Il vouloit ſans doute continuer ſon diſcours, mais ſa laſſitude & la grande quantité de ſang qu'il avoit perdu l'ayant afoibli tout d'un coup, il tomba ſans ſentiment aux piez de Laure; qui de ſon côté avoit été tellement ſaiſie d'étonement & de frayeur, qu'elle n'avoit pas eu la force de fuir. Je m'aprochai d'elle en tremblant: Princeſſe, lui dis-je, que dois-je faire pour ne pas vous cometre, & pour ſauver la vie au plus heureux de tous les Homes? Ne perdons pas un tems ſi précieux, & conoiſſez par l'effort que je fais ſur moi-même, que j'étois digne d'une meilleure deſtinée.

Come Laure aloit me répondre, nous vimes venir un grand nombre de Persones que le bruit des épées avoit atirées : fuyez, lui disje, je dois être le seul témoin du bonheur de Vergi.

La Princesse éperdue se préparoit à suivre mon conseil ; mais vous entrâtes, Seigneur, suivi d'une partie de la Cour ; vous avez avoué depuis, que jamais étonement ne fut pareil au votre : trouver le Comte de Vergi noyé dans son sang, voir la Princesse presque évanouie dans un lieu & à une heure aussi extraordinaires, m'y rencontrer en même tems l'épée à la main ; toutes ces choses vous parurent presqu'incroyables : mais la colére succédant bientot à la surprise, vous ne doutâtes point que ce ne fût moi qui eût mis le Comte en l'état où vous le voyiez, & peut-être soupçonâtes vous la belle Laure d'un comerce criminel

avec

avec moi : enfin, Seigneur, vous la fites retirer avec une sévérité qui me toucha jusqu'au fond du cœur, quoique je la crusse infidelle.

Je me jetai à vos piez pour vous rendre un compte exact de tout ce qui s'étoit passé ; mais la cruelle aparence qui s'oposoit à notre justification, vous empêcha de m'entendre.

L'on me traina par votre ordre en prison, tandis que je l'on porta Vergi au Palais ; je vis avec douleur que mon salut dépendoit du sien, que lui seul pouroit rendre témoignage de mon inocence. Avourai-je naturellement, Seigneur, ce que je pensois dans cette fâcheuse conjoncture ? Le plaisir de me voir justifié du crime qu'on m'imputoit avec tant d'aparence de vérité, ne me paroissoit rien au prix du mortel chagrin de le devoir à mon rival. Je sentis d'ail-

d'ailleurs tout le malheur de cette triste avanture, & que la Princesse en se disculpant de l'intelligence dont on pouroit la soupçoner avec moi, seroit forcée d'avouer ce qu'elle avoit fait pour mon rival.

Ah sans doute, m'écriai-je, le Duc qui a déja aprouvé son amour, sera charmé de conoître que la Princesse y réponde, il unira ces deux Amans, & je ne paroîtrai inocent que pour être témoin d'une union si fatale à mon repos.

Je passai la nuit dans ces cruelles réflexions, mais, helas! tout ce que j'avois prévu me fut confirmé dès le lendemain: mon frére qui m'aimoit avec une extrême tendresse vint le premier par votre ordre me retirer de prison; j'apris de lui que quelques heures après que l'on eut couché Vergi, la parole lui étant revenue, il vous

avoit conté, Seigneur, tout ce qui s'étoit passé dans la Grote; que non seulement il nous avoit justifiez la Princesse & moi, mais qu'il vous avoit parlé du secours que je lui avois doné, dans des termes qui blessoient ma modestie.

Il me dit encore que les indignes Comtes étoient partis précipitament de la Cour, & que celui de Bar dans le trouble où il étoit, avoit laissé sur la table de son cabinet, un billet que Somieure y avoit trouvé; que ce Seigneur qui n'avoit pas voulu suivre son lâche Prince, l'avoit pris, le soupçonant être de Laure, reconoissant son écriture par des vers qu'il avoit vu écrits de sa main, & le croyant cause de tout le dèsordre.

Mais, Seigneur, admirez ma bone fortune; mon frére se trouva heureusement ami intime de Somieure qui le chargea du Billet pour le rendre a la Princesse, ayant moins

moins d'accès que lui auprès d'elle : je priai mon frére de me le faire voir, & je le reconus par la lecture que j'en fis, pour être le même qui m'avoit doné tant d'inquiétude.

Il ne fit nulle dificulté de me laisser le soin de le rendre moi-même à la charmante Laure, après quoi il me conduisit suivant votre intention à l'apartement de Vergi, où vous étiez. Vous vous souvenez sans doute, Seigneur, qu'il me remercia dans les termes les plus obligeans, du service que je lui avois rendu ; il me demanda pardon de la triste récompense que j'en avois reçu ; vous voulutes bien aussi me témoigner que vous êtiez fâché de la petite injustice qu'on m'avoit faite, & doner à mon action plus de louanges qu'elle ne méritoit.

Je me retirai charmé de la reconoissance du Comte. Il parut

vrai-

vraiſemblable à tout le monde que me promenant dans les Jardins j'uſſe été atiré par le bruit des épées.

Cependant, Seigneur, vous ſutes les bruits qui ſe répandoient au dèſavantage de la Princeſſe, & pour les faire ceſſer, vous réſolutes de l'unir pour jamais au Comte de Vergi, auſſitot que ſa ſanté ſeroit rétablie, ce qu'on eſpéroit dans peu de tems, la perte du ſang ayant fait ſon plus grand mal, & cauſé ſa grande foibleſſe.

Je faillis à mourir de douleur quand j'apris cette triſte nouvelle; mais come je m'y étois atendu, & que le coup étoit ſans reméde, je m'armai de toute ma conſtance; je feignis pluſieurs jours de ſuite d'être malade pour pouvoir préparer & fortifier ma raiſon contre un malheur inévitable: mais, helas! que mes ſoins furent inutiles! J'avois beau me repréſenter que mon

mon extrême douleur n'étoit ni juſte ni raiſonable, je ne pouvois m'en rendre le maitre, & l'image de l'infidélité de Laure que j'opoſois ſans ceſſe à l'impétuoſité de mon amour, fut trop foible pour en triomfer.

Enfin ne pouvant plus réſiſter à l'afreuſe inquiétude dont j'étois agité, & ne voulant point en laiſſer échaper quelques marques, je réſolus de quiter la Bourgogne, & d'aler finir ma vie dans les premiers endroits où la guerre m'en fourniroit une glorieuſe ocaſion.

Ce deſſein étant formé je me préparai à l'exécuter. J'avois mis un ordre ſecret à mes afaires, & je m'étois muni de tout l'argent néceſſaire pour un long voyage; lorſque le matin qui devoit précéder celui de mon départ, je crus qu'il étoit à propos pour mieux couvrir mon deſſein, d'aler au Palais:

lais: mais ce n'étoit qu'un vain prétexte dont je voulois ſatisfaire ma raiſon, j'y étois entrainé par le ſecret plaiſir de revoir encore mon infidelle.

Je m'y rendis donc, & j'apris de tous côtez la confirmation du funeſte mariage qui feſoit mon ſuplice. Après y avoir été quelque tems, je me retirois n'ayant pas même eu la foible conſolation d'y voir la Princeſſe, lorqu'en paſſant devant ſon apartement, je l'en vis ſortir.

Elle étoit ſeule, & le dêſeſpoir qui étoit peint dans mes yeux ayant frapé les ſiens, elle m'arêta. Vaudrai, me dit-elle à demi bas, vous me fuyez; une aparence trompeuſe vous ſéduit, quand je ſuis la plus malheureuſe Princeſſe de la terre. Trop ingrate Laure, lui dis-je, en la regardant fixement, je ne puis douter de mon malheur, j'ai été moi-même le témoin

moin de mon infortune, mais je vais vous délivrer pour jamais d'un objet dont la préſence vous reprocheroit ſans ceſſe votre infidélité.

Je ne pus qu'à peine achever ces derniéres paroles, tant j'étois ſufoqué par les ſoupirs & les ſanglots; je m'aperçus avec une légére ſatisfaction, que Laure étoit auſſi touchée que moi, par les larmes dont ſon viſage étoit couvert

Vaudrai, me dit-elle, j'avois réſolu d'éviter un ſecret entretien avec vous, come une des plus dangereuſes épreuves de ma vie: mais ma gloire eſt intéreſſée à vous détromper d'un ſoupçon qui m'ofenſe, je vous convaincrai aiſément de mon inocence: plût-à-Dieu qu'il me fût auſſi facile de vous cacher toute ma foibleſſe! Trouvez vous donc ce ſoir dans mon apartement, j'aurai ſoin que

Persone ne puisse nous y intérompre ; mais songez que ce sera le dernier entretien que mon devoir me permettra d'acorder à votre amour.

A ces mots la Princesse s'éloigna & me laissa voir dans ses yeux tant de tendresse & de sincérité, que mes craintes se dissipérent en un instant.

Je sentis renaitre dans mon ame quelques mouvemens de ce plaisir qui en étoit bani depuis si longtems : enfin je retournai chez mon pére si diférent de ce que j'étois auparavant, que j'avois peine à me conoître moi-même.

Il n'est pas besoin de vous dire, Seigneur, avec quelle impatience j'atendis le moment de me rendre chez la Princesse ; quand on a senti de l'amour, on en conoit aisément les diférens effets.

Jamais journée ne m'avoit parue

rue si longue : enfin cette nuit tant desirée ariva ; je me rendis au lieu de mon heureuse assignation.

Laure qui pour se débarasser d'une foule importune, s'étoit plainte d'une violente migraine, s'étoit jetée sur un lit de repos pour mieux la persuader.

Elle me reçut dans cet état ; sa coeffure étoit négligée, & quoique le reste de son habillement répondît à cette simplicité, jamais elle ne parut si belle à mes yeux. Plusieurs de ses femmes s'amusoient dans son apartement à travailler à des ouvrages de broderie: Venez, me dit-elle, Vaudrai, en me voyant entrer, je veus vous consulter sur une afaire qui m'intéresse. A ces mots elle me comanda de m'assoir auprès d'elle, & remarquant que ses femmes ne pouvoient nous entendre ;

Il n'est plus tems de se flater,

me dit Laure, je ne puis plus me dispenser d'épouser Monsieur de Vergi, & malgré les sentimens que j'ai pour vous, il faut nous séparer pour jamais ; une loi cruelle m'arache à mon inclination : mais, helas! telle est la fatale destinée des Persones de mon rang, leur cœur n'est jamais consulté, ils doivent subir en victimes le joug qu'on leur impose.

Le Duc m'acorde à Vergi, & je dois renoncer pour toujours à votre amour & à votre vue.

Préparez vous y donc avec fermeté, & songez à tout ce que la gloire exige de moi ; je conois l'excès de votre tendresse, je sais vos soupçons, & c'est pour contenter l'un & l'autre que j'ai risqué de vous faire entrer ici malgré les termes où j'en suis avec Monsieur de Vergi.

Vous devez en être satisfait; mais je me dois encore à moi-même l'é-

l'éclairciſſement de l'avanture de la Grote : ſachez donc, pourſuivit-elle, ſans me doner le loiſir de l'intérompre, que le jour du bal où tant de choſes extraordinaires ſe ſuccédérent les unes aux autres, les Comtes de Bar & de Breſſe furent ſéparément me demander en mariage au Duc.

Ces propoſitions ne pouvant que lui déplaire, tant par leurs mauvaiſes qualitez que par la parole qu'il avoit donée à Monſieur de Vergi, il les remercia tous deux, & leur dit pour s'en débaraſſer qu'il ne pouvoit ſe dégager de la promeſſe qu'il avoit faite, que je lui étois promiſe depuis longtems, & que cette aliance aloit ſe conclure.

Ces deux indignes concurens furent outrez de ce refus, qui fut aparament le prétexte de leur lâche action.

Le Duc peu de tems après paſ-

ſa dans mon apartement, ou m'ayant raconté ce qui s'étoit paſſé entr'eux; il me dit que pour éviter dorénavant de pareils refus qui pouroient cauſer du trouble dans ſes Etats, il vouloit que je me préparaſſe à doner dans deux jours la main à Monſieur de Vergi, & qu'il étoit fatigué de la lenteur de mon obéiſſance.

A ces mots il ſortit de ma chambre, où il me laiſſa acablée de douleur; ce terme me parut ſi court, pourſuivit la Princeſſe, que je ne ſus d'abord à quoi me déterminer: le billet que vous m'aviez écrit me touchoit vivement, j'y voyois la peinture de vos tourmens ſans pouvoir y remédier: je me réſolus donc enfin de parler à Monſieur de Vergi, & d'obtenir de lui qu'il conſentît à diférer notre mariage de quelque tems.

Je ne doutai pas qu'il ne répondît de bone grace à ce que j'en eſpé-

pérois : & cependant pour calmer vos agitations, j'eus l'imprudence de mettre sur moi la réponse que vous atendiez à votre billet, & je fus assez malheureuse de la perdre dans le bal.

Depuis ce tems je suis dans l'afreuse inquiétude de ne savoir entre les mains de qui ma lettre est tombée.

Ne craignez rien, ma Princesse, intérompis-je avec précipitation, la fortune qui m'a doné tant de part aux incidens de cette cruelle nuit, a voulu pour réparer le mal qu'elle m'a fait soufrir, faire tomber entre mes mains ce gage précieux de vos bontez : le voilà, continuai-je, ce fatal billet qui m'a doné autant de peine, qu'il me cause à présent de plaisir. Grand Dieu ! pouvois-je m'imaginer que je fusse l'objet d'une atention si charmante, le voyant au pouvoir du Comte de Bar, & le croyant

deſtiné à l'heureux Vergi!

A ces mots j'achevai de lui raconter coment j'avois entendu la converſation des Comtes, & la ſuite de ce qu'elle ignoroit.

Vous jugez bien, Seigneur, que je n'oubliai pas de lui faire une peinture touchante de ce que j'avois ſoufert: elle m'en parut atendrie: nous admirames enſemble le caprice de la fortune qui dans le tems même qu'elle ſembloit m'acabler, me réſervoit la gloire du dénoument de tant d'avantures extraordinaires.

Après cet éclairciſſement, la Princeſſe reprit la parole: bien loin de tirer aucun avantage, me dit-elle, du rendez-vous que j'avois doné à Monſieur de Vergi, le cruel accident qu'il lui a atiré, redouble encore l'empreſſement du Duc pour l'acompliſſement de mon mariage; il n'atend que ſon entiére guériſon pour le conclure, je

ne puis plus même le condaner, l'éclat de cette afaire pouroit m'atirer un injuſte blâme que mon mariage ſeul peut détruire.

Mais ce qui redouble mon dèſeſpoir, ajouta Laure, c'eſt que Vergi, que l'amour rend clairvoyant, a été étoné du hazard qui vous a conduit ſi à propos à ſon ſecours.

Vous vous reſſouvenez même que dans la Grote il laiſſa échaper quelques mots de ſon inquiétude: Mais, Vaudrai, pourſuivit-elle en ſoupirant, j'eſpére que vous m'aiderez à éteindre pour jamais dans ſon cœur cette éteincelle de jalouſie, & que vous fuirez les ocaſions de me voir.

Comencez donc à le faire; ſéparons nous, mon cher Vaudrai, vous conoiſſez ma tendreſſe, vous voyez mon devoir: adieu ſouvenez vous de moi malgré la loi ſé-

vére qui nous ſépare, je ne vous oublirai jamais.

Les larmes étouférent ſa voix, & me préſentant ſa belle main j'y colai ma bouche avec un tranſport ſi vif, que je crus expirer dans ce moment. Je lui dis tout ce que l'amour le plus tendre put me ſuggérer; mais enfin, Seigneur, je fus obligé de me retirer pénétré de la plus vive douleur; je paſſai la nuit en déſeſpére, & j'apris tout à propos le lendemain, que vous aviez deſſein d'envoyer faire part au Roi du mariage de Monſieur de Vergi & de la Princeſſe votre niéce. Cette ocaſion me parut favorable au deſſein que j'avois de m'éloigner.

Je preſſai avec tant d'ardeur mon Copére d'obtenir de vous cette Commiſſion, qu'il conſentit à ma priére, la trouvant conforme à ſes deſirs par l'honeur qu'elle lui procuroit.

Vous eutes la bonté de lui acorder ſa demande, je me préparai à le ſuivre, bien moins par la curioſité de voir la plus auguſte Cour de l'Europe, que pour n'être point témoin du bonheur de mon Rival, dont peu de jours après mon départ, les vœux furent comblez par ſon mariage.

Come Vaudrai aloit continuer ſon Hiſtoire, & que le Duc paroiſſoit prendre plaiſir au récit d'un ſecret ſi intéreſſant, le bruit de la Chaſſe ſe fit entendre, & bientot après le Sanglier paſſa près d'eux; le Duc animé par cette vue ſauta ſur ſon cheval, & ſuivi de Vaudrai, il courut après le monſtrueux animal.

Il eut la gloire de le tuer lui-même. Toutes les Dames acompagnées de leurs Chevaliers arivérent en ce lieu, & félicitérent le Duc ſur ſon adreſſe & ſur ſa force.

Ce bon Prince répondit galament à leurs louanges, & come le récit de Vaudrai, & la mort du Sanglier avoient dissipé sa mauvaise humeur, il retourna à Dijon avec un enjoument qui en comuniqua à toute sa Cour.

Il témoigna en particulier à Vaudrai l'extrême plaisir que son discours lui avoit fait, & l'impatience où il étoit d'en entendre la suite.

Fin de la premiére Partie.



LA COMTESSE DE VERGI,

NOUVELLE HISTORIQUE, Galante & Tragique.

SECONDE PARTIE.



Ependant la Duchesse de Bourgogne qui s'étoit livrée sans réserve à la plus afreuse jalousie, recomença bientot ses artifiec-

& ses importunitez auprès du Duc.

Elle s'étoit flatée de lui avoir comuniqué une partie de sa noire malignité dans la derniére conversation qu'ils avoient eue ensemble sur le chapitre de Vaudrai; elle ne doutoit pas qu'il n'en ressentît dans peu les funestes effets.

Mais elle se trouva cruellement déçue, quand au prémier discours qu'elle voulut tenir au Duc sur ce sujet;

Madame, lui dit-il, cessez de vous tourmenter, Vaudrai n'est point criminel; il aime à la vérité, mais je conois l'objet de sa tendresse.

La Duchesse faillit à expirer de rage à ces cruelles paroles, & malgré la dissimulation qui lui étoit naturelle, elle auroit sans doute découvert ce qui lui étoit si important de tenir caché, si ce bon Prince avoit eu le moindre soup-

çon de la perfidie de ſon indigne femme.

Cependant s'étant remiſe aſſez promtement : j'en dois être encore plus piquée contre Vaudrai, s'écria-t-elle, puiſqu'ayant une paſſion dans le cœur il eſt aſſez inſolent pour me choiſir pour l'objet de ſes railleries ; mais c'eſt bien plutot la continuation de la fable dont il vous a déja abuſé.

Permettez moi donc, Seigneur, d'en douter, ou ſoufrez que je vous aide à pénétrer un miſtére où je ne comprens rien. A ces mots l'ingénieuſe Ducheſſe ſe mit à nomer les plus belles Dames de la Cour pour tirer adroitement, ſans y paroître trop intéreſſée, le ſecret du Duc.

Mais ce Prince ennuyé d'une recherche qu'il ne vouloit point éclaircir, rompit cette converſation, & ſe retira dans ſon apartement.

La Ducheſſe en liberté de s'abandoner à ſa colére, fit apeler Madame de Lantage, & lui conta ce qu'elle venoit d'aprendre. Je conoiſſois, lui dit-elle, le juſte dépit qu'inſpire le mépris d'un amant aimé; mais je n'avois que foiblement éprouvé les tourmens d'une véritable jalouſie: Vaudrai aime, il n'en faut plus douter, il rit ſans doute avec mon indigne rivale de ma foibleſſe & de mon impuiſſant couroux: avec quel plaiſir ne doit-elle pas recevoir le ſacrifice de mon amour & de mes empreſſemens, pendant que livrée aux plus cruelles inquiétudes je me conſume en regrets inutiles? Non, non, pourſuivit-elle avec emportement, ils ne triomferont pas impunément de la Ducheſſe de Bourgogne, je me vangerai par leur mort de leur mépris & de leur témérité.

Il faut pour comencer ma vangeance, dit-elle à Madame de Lanta-

tage, que vous cherchiez avec moi sur qui j'en dois faire tomber les effets. Leurs soupçons se seroient sans doute fixez sur Madame de Vergi : mais il y avoit si peu d'aparence par l'extrême retraite qu'elle observoit, qu'elles ne purent s'y arêter un moment : elles parcoururent ensuite les Persones avec lesquelles Vaudrai avoit le plus de comerce, mais il marquoit si peu d'atachement particulier, qu'elles ne purent assoir aucun jugement certain : elles conclurent enfin que Madame de Lantage feroit observer de si près ses démarches, qu'il seroit dificile qu'il lui en pût échaper aucune.

Ce n'étoit plus le tendre amour qui conduisoit les desseins de la Duchesse ; la rage & la fureur la guidoient.

Elle fut quelque tems sans rien découvrir qui pût satisfaire son injuste ressentiment ; mais enfin elle crut

crut avoir rencontré l'objet de sa haine dans une odieuse rivale.

Un jour Madame de Lantage lui aporta une boête de portrait qu'elle venoit de trouver dans les apartemens du Palais : la beauté des diamans dont elle étoit enrichie, fesoit assez conoître qu'elle apartenoit à quelqu'un de considérable. D'abord la Duchesse qui raportoit tout à sa passion, ne douta point qu'elle ne fût à Vaudrai. Elle l'ouvrit avec précipitation, & y reconut le visage de Mademoiselle de Montbar.

Cette jeune Persone étoit des plus aimables, d'une grande naissance, & fort riche ; son pére en mourant l'avoit recomandée à Madame de Rabutin sa plus proche parente chez laquelle cette belle fille avoit été élevée.

Vaudrai la voyoit quelquefois, étant fort ami de sa famille ; il n'en falut pas davantage pour faire passer

ſer dans l'eſprit de la jalouſe Duchesſe, un léger ſoupçon pour une vérité inconteſtable.

Elle s'acuſa d'aveuglement d'avoir été ſi longtems la dupe de cette intelligence & ſe réſolut d'immoler à ſa vangeance ces deux inocentes victimes.

Elle voulut ſur le champ être inſtruite par Madame de Lantage de ce qui regardoit Mademoiſelle de Montbar. Elle aprit d'elle que depuis qu'elle étoit à ſa Cour pluſieurs Perſones conſidérables s'étoient inutilement atachées à elle, & que depuis trois mois elle étoit aimée éperdument du Sire de Damas, un des Homes de la Cour le plus plein de courage & de belles qualitez, mais dont l'humeur étoit ſi emportée qu'il étoit incapable de raiſon dans ſes premiers mouvemens de colére ; & que l'on croyoit que cette raiſon avoit empêché juſqu'à préſent Mademoiſelle de

Mont-

Montbar de ſe déclarer en ſa faveur.

C'eſt bien plutot l'amour de Vaudrai, s'écria la Ducheſſe ; bientot elle s'apercevra de la fureur qu'elle m'inſpire : je veus ſacrifier ſon amant en l'expoſant à l'emportement de Damas. Il n'importe à ma fureur que l'inocent périſſe, pourvû qu'il entraine le coupable avec lui.

Tenez, dit-elle à ſa confidente, faites gliſſer adroitement ce portrait dans les poches de Vaudrai, & laiſſez à mon adreſſe le ſoin d'en tirer le fruit qu'en atend ma colére. Après cet ordre qui devoit vraiſemblablement cauſer le mal qu'elle en eſpéroit, elle paſſa dans l'apartement du Duc ; elle y déguiſa ſi bien ſon trouble, que Perſone ne put s'apercevoir de la cruelle agitation de ſon ame.

Elle lui propoſa une partie de jeu, & noma les Perſones qui devoient en être

L'on

L'on peut s'imaginer que Vaudrai & Damas n'y furent point oubliez : le Duc qui ne respiroit que pour elle, & dont l'amour étoit encore augmenté par l'espérance de sa grossesse, accepta sans balancer cette partie.

Mais loin d'être un divertissement, elle produisit des effets bien diférens.

Les joueurs s'étant assemblez, Madame de Lantage fit signe à la Duchesse, que son ordre étoit exécuté, & lui montra le ruban qui atachoit le portrait de Mademoiselle de Montbar, qui sortoit de la poche de Vaudrai.

La Duchesse fit faire cette même remarque au Duc, & le larcin qu'elle en vouloit faire.

Ce Prince eût bien voulu l'en empêcher, craignant que cette peinture ne fût celle de Madame de Vergi.

Mais quel fut son étonement quand

quand la Ducheſſe ayant bruſquement exécuté ſon projet; fit voir à tout le monde le viſage de Mademoiſelle de Montbar!

La ſurpriſe de Vaudrai fut extrême de ſe voir enlever un portrait qu'il n'avoit jamais vu.

Le Duc fut piqué d'avoir été la dupe de la fauſſe confidence de ſon Favori.

Et Damas fut outré d'un ſi vif reſſentiment, qu'il eut toutes les peines du monde à ſe contraindre.

La Ducheſſe au contraire, avec un feint enjoument, acabla Vaudrai de railleries, qui malgré tout ſon eſprit, demeura tellement embaraſſé de ce qu'il devoit y répondre, qu'il confirma dans leurs ſoupçons les trois Perſones intéreſſées.

Pour Damas, n'étant plus le maitre de ſes tranſports, il ſortit de l'apartement de la Ducheſſe, après qu'elle

qu'elle eût rompu la partie de jeu, par l'impatience où elle étoit de profiter de la discorde qu'elle avoit si cruellement semée.

Le Duc qui ne savoit pas l'intérêt que Damas prenoit à Mademoiselle de Montbar, laissa sortir Vaudrai, qui ne fut pas plutot dans les cours du Palais, qu'il fut ataqué par cet amant jaloux, qui mettant l'épée à la main se précipita sur lui avec une fureur, q - par leur courage auroit sans doute été funeste à tous les deux, si plusieurs de leurs amis témoins de ce combat, ne les eussent séparez assez à tems, pour en prévenir les dangereuses suites.

Ils furent reconduits chez eux, où Vaudrai ne se fut pas plutot débarassé de la foule importune qui l'avoit acompagné, qu'il fit une sérieuse atention à la source de cette avanture : il ne douta pas que ce ne fût un nouveau trait de la

Du-

Ducheſſe : il n'en fut pas fort ému par l'habitude où il étoit d'en être perſécuté, mais ce qui le dèſeſpéroit étoit l'impreſſion qu'en pouroit prendre Madame de Vergi.

Son extrême diſcrétion l'avoit empêché de lui découvrir les ſentimens de la Ducheſſe pour lui ; & par conſéquent il avoit caché avec ſoin l'aveu qu'il avoit été forcé de faire au Duc.

Mais come ce qui venoit de ſe paſſer intéreſſoit directement ſon amour, il réſolut de l'en inſtruire dès le ſoir même, & de rejeter ſur un ennemi ſecret, le dèſagrément de cette avanture.

Il étoit encore ocupé de ces réflexions lorſque ſon frére entra dans ſa chambre.

Je viens auſſi, lui dit-il, vous acuſer de diſſimulation, j'en ai même plus de ſujet que tout le reſte de la Cour, puiſque vous étant ataché de la plus étroite amitié,

tié, vous m'avez cependant fait un mistére de votre amour pour Mademoiselle de Montbar.

De grace mon frére, intérompit impatiemment Vaudrai, ne m'acablez point come les autres d'une raillerie si mal fondée; j'estime cette aimable fille, mais je n'ai point d'amour pour elle.

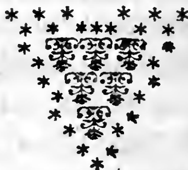
Quoi, poursuivit Raoul en riant, l'on se trouve chargé du portrait d'une Belle, & l'on prétendra facilement persuader qu'on n'a que de l'estime pour l'objet d'une galanterie si peu comune: ah, mon frére, ne me faites pas plus longtems un secret inutile.

Je puis pourtant protester, reprit à son tour Vaudrai, qu'il est bien vrai que je me suis trouvé chargé de ce portrait, mais que je ne sai en honeur qui peut l'avoir mis sur moi.

Je l'ignore come vous, intérompit plus sérieusement Raoul;

mais je ne veus pas vous laisser plus longtems en suspens sur la Persone à qui il apartient ; je l'ai perdu dans le Palais, & c'est à moi que l'aimable Montbar a fait une faveur dont j'étois si peu digne, puisque je l'ai si mal conservée.

Je me reproche de vous avoir caché ma passion, mais vous devez me pardoner ce mistére ; car il fait seul le délice de l'amour : je viens réparer ma faute par un récit sincére de mon atachement avec elle.



HIS-



HISTOIRE DE RAOUL DE VAUDRAI.

IL y a trois ans que j'aime Mademoiſelle de Montbar, & j'oſe dire qu'il y a trois ans que j'en ſuis aimé, puiſque par une heureuſe ſimpatie, nos cœurs ont ſenti en même tems ce que l'amour a de plus tendre.

Vous vous ſouvenez ſans doute, mon frére, que j'ai apris mes exercices avec le Sire de Rabutin & que dès notre enfance il s'eſt formé entre nous l'amitié la plus intime. Il étoit alé faire un petit voyage auprès de ſa mére dont

vous conoiſſez le mérite & la vertu. Il y étoit depuis quelque tems, & s'ennuyant déja de notre ſéparation, il me pria avec tant d'inſtance de l'aler voir, qu'enfin je m'y réſolus.

Je fis partie avec les Seigneurs Dubled, S. Chaumont & la Riviére, tous amis de Rabutin, d'aler lui tenir compagnie dans ſa ſolitude.

Nous preſſâmes encore notre voyage par une lettre qu'il m'écrivit. Il me mandoit que pour comencer à nous faire trouver la Campagne aimable, nous devions choiſir un jour qu'il me marquoit, où toutes les Bergéres de ſa contrée devoient ſe raſſembler pour une Fête Galante, à une maiſon champêtre par où nous devions paſſer; qu'il nous y promettoit un bal ruſtique qui vaudroit peut-être mieux que ceux de la Cour; qu'en tout cas nous y verrions de

fort jolies Persones ; mais que pour ne point contraindre cette petite assemblée, il faloit nous habiller en Bergers ; qu'à la faveur de ce déguisement nous pourions peut-être faire conoître l'amour à de jeunes cœurs qui n'avoient pas encore soupiré ; que pour lui il n'avoit garde de manquer à un plaisir qui flatoit son inclination, que même son habillement pastoral étoit déja prêt.

Je fis voir cette lettre à nos amis comuns, & nous convinmes ensemble de suivre le conseil de Rabutin. Nous partimes donc de Dijon, très disposez aux plaisirs qu'on nous promettoit.

Nous primes notre ajustement de Berger à quelque distance du lieu qu'on nous avoit indiqué : nous l'avions fait faire avec soin, il étoit galant sans être magnifique, & nous ne doutames point qu'il ne fût encore trop beau pour

la ſimplicité des Perſones que nous devions y rencontrer.

La maiſon où nous alions étoit bâtie dans une prairie émaillée de fleurs où ſerpentoit un aimable ruiſſeau : elle paroiſſoit ſimple, mais comode, & pour y ariver il faloit traverſer les routes d'un petit bois dont elle étoit environée : nous la trouvames remplie de jeunes Payſanes qui danſoient par troupes avec leurs amans au ſon des hautbois, des muſettes & des chalumeaux dont l'harmonie feſoit agréablement raiſoner les écos de ce ſéjour champêtre. Deux Bergers nous chantérent agréablement des paroles dont on nous dona des copies ; pluſieurs tables étoient dreſſées de tous côtez couvertes de lait, de fleurs & de fruits ; nous eumes peine à nous débaraſſer de cette vive Jeuneſſe, dont l'empreſſement à nous faire partager leurs plaiſirs, nous devint bien-

tot

tot incomode, & pour en éviter la suite nous nous avançames vers la maison.

La cour n'en étoit fermée que d'une palissade de jasmin & de chevrefeuille, qui laissoit l'entiére liberté d'une agréable perspective; après l'avoir traversée, nous entrames dans le plus joli salon du monde : on avoit élevé dans le milieu un petit trône de roses qui soutenoit un tableau où l'Amour & la Raison étoient représentez.

Ce contraste nous surprit; mais nous le fumes bien davantage mes amis & moi, de nous trouver peints en Bergers dans le même tableau, & si naturellement que nous n'eumes aucune peine à nous y reconoître.

La Raison sous la forme d'une femme sévére sembloit d'un côté nous défendre l'entrée d'un jardin délicieux, & de l'autre l'Amour par une contenance flateuse paroissoit

ſoit faire tous ſes efforts pour nous y atirer. Ces quatre Vers étoient écrits ſous la figure qui repréſentoit la Raiſon.

Bergers fuyez loin de ces lieux,
Craignez ce ſéjour redoutable,
Il a beau vous paroître aimable,
Il eſt encor plus dangereux.

Ces Vers ne nous parurent pas mauvais, & nous lumes avec empreſſement le Quatrain qui étoit ſous la figure de l'Amour. Il étoit tel.

N'écoutez point la loi ſevere
Que vous fait craindre mes faveurs;
Et pour la perte de vos cœurs
Je vous promets le Don de plaire.

Come nous examinions avec plaiſir l'idée galante de ce tableau, Rabutin joliment habillé vint nous joindre en riant; après nous avoir em-

embraſſez, il nous dit que puiſque nous étions échapez aux atraits qui étoient préparez contre nos libertez dans le petit bois, il avoit cru en véritable ami nous devoir avertir par l'Emblême de ce tableau, de ce que nous avions à craindre ſi nous paſſions outre.

Nous lui répondimes en riant à notre tour, que les enchantemens que nous avions déja ſurmontez n'avoient pas mis nos cœurs à de fort rudes épreuves, que ſon tableau ne nous en impoſoit point quelqu'ingénieux qu'il fût, & qu'une Perſone de ſa figure & de ſon âge étoit plus propre à faire gouter les conſeils de l'Amour, que les leçons de la Raiſon: enfin nous le priames de ne plus diférer à nous expoſer aux périls dont on nous menaçoit.

A ces mots, il nous fit paſſer dans pluſieurs chambres tapiſſées de fleurs & de verdures dont l'o-

deur embaumoit cet aimable lieu ; des voliéres posées dans l'embrasure des fenêtres, & remplies de diférens oiseaux fesoient un plaisir infini par la douceur de leurs ramages : tant de choses galantes redoubloient à chaque pas notre curiosité pour ce qui la devoit terminer.

Nous arivames enfin dans la sale du Bal ; mais quelqu'idée que nous nous fussions formée de ce que nous y devions trouver, la réalité l'emporta de fort loin sur la vivacité de notre imagination : tout flatoit les yeux dans cette aimable assemblée ; une simfonie charmante touchoit avec plaisir les oreilles les plus délicates ; le gout, & la propreté étaloient de tous côtez la galanterie la plus recherchée ; mais nous négligeames bientot de faire atention à tout ce que l'art avoit aporté en ce lieu, la vue d'une vingtaine de jeunes & charmantes

tes Persones habillées en Bergéres, nous parut seule digne de notre admiration.

Rabutin qui fut charmé de la surprise où il nous voyoit, nous fit convenir sans peine que le péril qu'il nous avoit fait craindre, n'étoit que trop réel: vous avez le gout trop fin, nous dit-il, pour vous méprendre sur la naissance & le mérite des Bergéres qui vous causent tant d'admiration; mais pour vous mieux faire voir les honeurs de cette Fête, tous les Bergers de cette assemblée vous laissent la liberté de déclarer votre choix.

C'est ici, mon cher frére, continua Raoul, que je vous prie d'admirer les effets de la simpatie & ce n'est que pour vous en faire conoître la force, que je vous raconte si particuliérement le détail de cette petite avanture.

Il y avoit sans doute en ce lieu

des Persones aussi belles que Mademoiselle de Montbar, mais mon cœur ne balança pas un moment, & sans m'embarasser de ce que devinrent mes amis, je courus me jeter aux piez de cette aimable Fille.

On remarquoit dans sa persone & dans ses habits un air galant qui plaisoit infiniment, & quoiqu'ils ne fussent composez que de fleurs, & qu'elle eût voulu par là ressembler à Flore, elle imitoit moins cette Déesse par son ajustement que par ses charmes.

Aimable Bergere, lui dis-je, il est dangereux à des Bergers étrangers come nous de se rencontrer ici : la perte de nos cœurs va suivre de près notre témérité, & nous n'en remporterons que la honte de notre défaite : c'est sans doute un piége que l'amour tend à nos libertez ; pour moi je m'y soumets sans résistance, & la livre sans peine à vos beaux yeux dont ce Dieu

ſe ſert ſans doute pour en triomfer.

Ne craignez rien Berger galant, intérompit Mademoiſelle de Montbar avec un ſon de voix qui me toucha juſqu'au cœur ; l'Amour ne nous a pas confié le ſoin de ſes conquêtes, nous nous aquiterions mal d'une comiſſion ſi importante : cependant s'il m'avoit chargé d'un ſoin ſi glorieux, je me ſaurois bon gré, & pour lui & pour moi, d'avoir aſſujetti à ſon empire un Berger tel que vous.

Je fus charmé de cette réponſe obligeante, & nous continuames cette converſation avec beaucoup d'eſprit de ſa part, & beaucoup d'amour de la mienne, car effectivement mon cœur en étoit pénétré, quoique je ne ſuſſe pas encore le nom de celle dont mon cœur étoit ſi tendrement touché. Nous danſames pluſieurs fois enſemble, & je fus extrêmement ſurpris de

la grace & de l'agrément qu'elle y fesoit paroître.

Le Bal fut intérompu par une colation où la vue & le gout étoient également flatez.

Enfin après avoir passé une partie de la nuit dans ce petit Palais enchanté ; nous trouvames plusieurs chariots peints & dorez qui nous conduisirent à la clarté d'un grand nombre de flambeaux jusqu'au Château de Rabutin. Pendant le court intervale de ce petit voyage je m'informai de cet aimable ami, du nom & de ce qui regardoit la Persone qui me tenoit si fort au cœur ; il m'aprit qu'elle s'apeloit Mademoiselle de Montbar, que cette belle fille étoit élevée chez sa mére, & qu'étant un parti considérable tant par sa naissance que par ses biens, Madame de Rabutin auroit fort souhaité qu'il s'y fût fortement ataché, mais que son humeur étoit si

fort

ſoit opoſée à un engagement de cette nature, qu'il avoit prié ſa mére de ne le point contraindre ; quoique Mademoiſelle de Montbar eût autant de douceur & d'égalité dans l'humeur que de charmes dans l'eſprit,

Que pour le reſte des Perſones qui s'étoient trouvées dans la Fête, il répondit à mes amis qu'il s'en informeroit ; que les Homes étoient d'une qualité diſtinguée dans la Province, que pour les Dames il ne vouloit leur nomer que celles pour leſquelles ils auroient témoigné de l'empreſſement ; que c'étoient Meſdemoiſelles de S. Fal, de Chavigni-le-Roi & Darlin. Nous arivames après ce petit éclairciſſement, mais come il étoit extrêmement tard chacun ſe retira dans l'apartement qui lui étoit deſtiné.

Le lendemain Rabutin nous préſenta à ſa mére qui nous reçut

avec

avec beaucoup de politesse & de bonté; elle nous railla avec esprit des avantures qui nous étoient arivées, & nous conta que son fils qui depuis longtems avoit prémédité cette petite Fête, avoit eu celui d'imaginer & de faire exécuter le tableau qui nous avoit si agréablement surpris.

Je revis Mademoiselle de Montbar, je la trouvai aussi belle, & mon cœur se fortifia dans le dessein de l'aimer toujours; j'eus soin de lui faire conoître très sérieusement l'excès de ma tendresse, & Rabutin à qui je fis confidence de ma passion, m'acorda son secours pendant le séjour que je fis chez lui, pour m'obtenir de cette belle fille un aveu favorable à mon amour.

Elle eut la bonté de m'avouer que la même simpatie qui m'avoit ataché à elle l'avoit heureusement déterminée en ma faveur: que cepen-

pendant il faloit cacher nos ſentimens, juſqu'à-ce qu'elle ſe trouvât en état de diſpoſer d'elle-même.

Depuis ce tems, mon frére, Madame de Rabutin qui a la bonté d'aprouver ma paſſion, permet que j'en done des marques vives, mais cachées à celle qui la cauſe ; & rien n'auroit pu troubler ma félicité ſi le fatal accident qui vient d'ariver n'en avoit empoiſoné la douceur.

Come je ſuis cadet, & qu'il n'eſt pas juſte que Mademoiſelle de Montbar faſſe un mariage au deſſous de ce qu'elle peut raiſonablement prétendre, nous atendions que les bontez du Duc m'élevaſſent à un rang digne d'elle : mais la concurence de Damas m'a parue ſi dangereuſe par la ſituation de ſa fortune, que je n'ai pu m'empêcher d'en témoigner de l'inquiétude à M. de Montbar. Cette généreuſe Perſone a fait tout ce qu'elle

le a pu pour remettre le calme dans mon esprit ; mais voyant qu'elle ne pouvoit y réussir, elle me dona il y a deux jours come un gage assuré de sa foi, le portrait que j'ai eu le malheur de perdre.

Come Raoul achevoit ces derniéres paroles, on vint avertir Vaudrai que le Duc le demandoit, il sortit assez troublé de cet ordre : il étoit tellement acoutumé aux noirceurs de la Duchesse qu'il en apréhendoit toujours de nouveaux effets ; son frére ne voulut pas l'abandoner craignant encore la suite du ressentiment du Seigneur de Damas : il montérent tous deux à l'apartement du Duc, & furent également surpris d'y trouver la Duchesse & Mademoiselle de Montbar. Cette belle fille ayant su l'accident que son Portrait avoit causé, s'étoit résolue sur le champ de venir éclaircir cette avanture devant le Duc ; mais avant de s'expli-

pliquer ſur ce ſujet elle avoit prié ce Prince de faire venir Vaudrai : elle fut charmée que le hazard y eût conduit ſon frére.

La maligne Ducheſſe étoit dèſeſperée de ne pouvoir parer ce coup imprévu ; elle craignoit que malgré ſes artifices le Duc n'unît ſur le champ ces deux Amans : elle étoit dans ces craintes mortelles lorſque Mademoiſelle de Montbar lui adreſſant reſpectueuſement la parole, lui redemanda ſon Portrait qu'elle ne put s'empêcher de lui rendre : après quoi cette aimable fille ſe tournant vers Raoul, tenez, lui dit-elle en le lui préſentant, gardez mieux dorénavant ce gage autentique de toute ma tendreſſe : enſuite elle avoua publiquement l'amour que depuis longtems Raoul avoit pour elle, & que ſon cœur partageoit avec plaiſir.

Le Duc fut ſi charmé du dénoument de cette avanture, que

pour

pour le rendre parfait il ordona ſur le champ le mariage de ces deux Amans, & pour rendre l'heureux Raoul un parti digne de Mademoiſelle de Montbar, il lui dona une Charge conſidérable qui venoit de vaquer; il eut même l'atention de faire défendre au Seigneur de Damas de troubler le bonheur de ce couple fortuné qui ſe maria peu de jours après avec un aplaudiſſement général.

Cependant la Ducheſſe ſentit redoubler ſon dépit, & quoique ſa jalouſie fût calmée au ſujet de Mademoiſelle de Montbar, come elle devoit avoir un objet, elle ne fit qu'augmenter ſon inquiétude.

Elle rendit compte à Madame de Lantage d'un ſuccès ſi contraire à ſes pernicieux deſſeins, & ſe prépara par de nouveaux projets à troubler le bonheur de Vaudrai. Le Duc après quelques réflexions ſur l'incident qui venoit d'ariver, ne

ne pouvoit comprendre coment Vaudrai s'étoit trouvé chargé du Portrait de Mademoiselle de Montbar.

Ce bon Prince avoit un esprit doux & crédule, & par conséquent susceptible d'impression & de défiance : ainsi ce caractére par une suite naturelle lui causoit beaucoup d'incertitude, surtout dans une afaire aussi embrouillée que l'étoient les acusations qu'on formoit contre Vaudrai. Pour éclaircir les doutes qui l'agitoient, il l'envoya chercher sur le champ, & après s'être encore fait répéter qu'il ignoroit par quel hazard ce Portrait s'étoit trouvé sur lui, il lui ordona de lui raconter la suite de son amour avec Madame de Vergi, ce que Vaudrai fit en ces termes.

SUITE



SUITE DE L'HISTOIRE DE VAUDRAI. ET DE MADAME DE VERGI.

J'En étois, ce me ſemble, demeuré, Seigneur, à mon départ de la Cour pour celle de France; nous partimes donc honorez de vos ordres, & bientot aprés nous arivames auprès du Roi: ce Monarque nous reçut avec cette bonté qui lui gagne tous les cœurs; mon pére eut l'honeur de vous ren-

rendre un compte particulier de sa Comission.

Auguste étoit fort ocupé des Guerres qu'il avoit à soutenir contre les Comtes de Flandre, de Boulogne & de Champagne, qui s'étoient joints aux Anglois; & la Cour étoit tellement atentive aux mouvemens des ennemis & aux préparatifs d'une guerre cruelle, qu'elle étoit devenue un séjour peu propre à faire oublier un dèsespoir aussi vif qu'étoit le mien: aussi, Seigneur, je m'y livrai si aveuglement que je ne puis comprendre coment j'eus la force de n'y pas sucomber.

Lorsqu'une imagination fatale à mon repos, me représentoit le bonheur dont jouissoit Monsieur de Vergi, ma raison étoit acablée sous le poids d'une si fâcheuse idée.

Enfin, Seigneur, je passai plusieurs mois à Paris dans un acable-

blement & une triſteſſe qui auroit pu toucher de pitié mon rival méme : cette Ville ſi fameuſe par la beauté de ſes bâtimens & par le concours d'un peuple prodigieux qui y arive de tous côtez ne parut à mes yeux qu'un ſéjour dèſagréable, & malgré les plaiſirs dont elle abonde, je fus charmé de l'ordre que le Roi nous dona de nous rendre auprès de vous pour en obtenir des troupes qu'il pût joindre aux ſiennes : ſes ennemis s'étant mis en Campagne avec des forces conſidérables, il n'eſpéroit pouvoir leur en opoſer de pareilles que par votre ſecours.

Je fus tranſporté de joye d'une comiſſion qui me raprochoit de Mad. de Vergi, & quoique je duſſe la trouver entre les bras de mon heureux rival, c'étoit toujours revoir l'objet de mon amour. Enfin nous nous rendimes auprès de vous ; mon pére eut l'honeur de

vous

vous exposer la volonté du Roi. Les embaras où vous vous trouvates alors par l'inquiétude que vous donoit la liaison des Comtes de Bar, de Bressie & de Genéve qui sembloient avoir dessein de vous déclarer une injuste guerre, vous empêchérent de faire ce que le Roi souhaitoit, & vous futes contraint de retenir auprès de vous la plus grande partie de vos Troupes: vous comandates seulement cent cinquante Chevaliers sous les ordres de Monsieur le Comte de Vergi.

Mais, Seigneur, pendant cette délibération j'avois revu plusieurs fois ma belle Comtesse. Une langueur charmante que j'avois cru remarquer dans ses yeux flatoit agréablement mon amour, & quoique je ne lui eusse parlé qu'en présence de toute la Cour; ma tendresse tiroit avantage du trouble & de l'agitation qui regnoit dans

ſes diſcours. Que l'amour nous rend injuſte! Mon cœur cherchoit à ſe conſoler de ſes malheurs par l'eſpérance flateuſe de les lui voir partager.

Cependant les Chevaliers qui devoient partir pour l'Armée, étant ſur le point d'être nomez, j'obtins de vous, Seigneur, la gloire d'être de leur nombre: je me préparai à partir avec la conſolation d'enlever mon rival à ce qu'il aimoit, & de lui voir partager avec moi les peines de l'abſence: la veille de notre départ j'alai prendre congé de la Comteſſe de Vergi.

Madame, lui dis-je, je n'ai brigué l'avantage de ſervir ſous les ordres de votre illuſtre époux, que pour vous le conſerver, ou mourir; je ne ſais, continuai-je à demi bas, ſi je ne mériterai pas plus de louanges par la ſeule réſolution que j'en forme, que pour l'acompliſſe-

pliſſement d'un ſi beau deſſein.

Alez, généreux Vaudrai, me dit-elle, ſuivez les nobles ſentimens de votre cœur ; vous n'êtes pas ſeul à former de glorieuſes réſolutions, & j'avoue en rougiſſant, que je ſais come vous, ce qu'il en coute à les exécuter.

La foule des Chevaliers, qui s'aprochoient de nous pour prendre congé de la Comteſſe, intérompit cette petite converſation ; & je partis ſans pouvoir la renouer. Je m'atachai d'abord à Monſieur de Vergi, par un effort de ma Paſſion ; je trouvai beau de ſacrifier ma jalouſie en faveur de celle à qui la fortune l'avoit liée : mais bientot le mérite du Comte & ſon amitié pour moi, me forcérent à lui acorder par inclination & par devoir, ce qu'un rafinement de délicateſſe m'avoit d'abord fait faire.

Enfin, Seigneur, nous arivames

à Abeville où étoit le rendez-vous des troupes. Là nous aprimes l'horrible débordement de la la Seine qui avoit failli à submerger Paris & toute l'Ile de France; mais nos disgraces particuliéres nous firent bientot oublier les calamitez générales: le Roi aprit en même tems la prise de S. Valeri & le Siége d'Aras fait par Baudouin de Flandre.

Nous nous pressames de secourir cette place. Il y eut dans notre marche plusieurs rencontres où Monsieur de Vergi dona des preuves éclatantes de son courage: je le suivois assez près dans les ocasions périlleuses pour m'en atirer des louanges.

Un jour entr'autres, le Roi détacha Vergi avec ses Bourguignons, & dona un même nombre de Troupes à Watier de la Viesville Sire de Buire qui conoissoit le Pays: il nous ordona d'aler combatre un déta-

détachement des ennemis qu'on nous assuroit être à Cercan. En effet nous l'y trouvames, mais si supérieur à nos deux Troupes jointes ensemble qu'il paroissoit presqu'impossible de le défaire; cependant la valeur de nos Chefs ne leur permettant pas de faire atention à l'inégalité du nombre, nous les ataquames avec une ardeur qui vraisemblablement ne devoit pas laisser la Victoire incertaine, le combat fut long & douteux; le Comte de Vergi s'y distingua avantageusement; mais son cheval ayant été tué sous lui il aloit être acablé par le nombre, si l'idée de la promesse que j'avois faite à mon aimable Comtesse, ne m'eût ataché à la conservation de son époux trop fortuné.

Je me précipitai donc au milieu des ennemis, & j'eus le bonheur d'ariver assez à tems pour lui sauver la vie. Après cette heureuse

action le Comte redoubla ses efforts ; nous achevames de vaincre les ennemis avec une perte considérable de leur part ; le Seigneur de la Viefville dona aussi dans cette ocasion des marques de valeur & de bone conduite. Lorsque le combat fut fini, le Comte de Vergi courut à moi les bras ouverts : il m'apela son Ange Tutélaire, & raconta devant tout le monde les deux périls dont je l'avois garenti.

Cependant, Seigneur, le Roi s'engagea si inconsidérément dans le pays, que Baudouin ayant eu le tems de faire rompre les ponts nous nous trouvames environez de toutes parts. Les tentatives que nous fimes pour nous retirer d'un endroit si dangereux furent inutiles ; enfin en ayant perdu l'espérance, le Roi fut obligé de capituler avec le Comte de Flandre à des conditions avantageuses pour ce Prince.

Nous

Nous passâmes le quartier d'hiver à Vernon ; & les ennemis qui l'avoient employé en préparatifs, ouvrirent la Campagne par la prise de S. Omer : le Roi voulant se dédomager de cette perte par le recouvrement de S. Valeri, faillit à tomber entre les mains de Richard Roi d'Angleterre qui l'atendoit avec des forces considérables près de Gamache : ce fut dans cette périlleuse ocasion que Filipe-Auguste fit éclater la grandeur de son courage ; car quoique le Seigneur de Noaille & Menessier de Mauvoisin tous deux vieux & expérimentez Capitaines lui conseillassent de se sauver sans combatre ; il ne put s'y résoudre & sans balancer il ataqua les ennemis quoiqu'ils fussent douze fois plus que lui.

Le Comte de Vergi qui ne cherchoit que la gloire, n'eut garde de laisser échaper une si belle ocasion d'en aquérir ; je le suivis avec

ce qui restoit de Troupes Bourguignones, & je fus témoin de la valeur héroïque du Roi qui ne voulut jamais tourner bride qu'il ne se fût ouvert un glorieux passage au travers des escadrons des ennemis pour se retirer dans Gisors.

Ce fut dans cette sanglante ocasion, Seigneur, que malgré mes soins, Vergi qui avoit fait des actions dignes d'une éternelle mémoire, fut mortellement blessé: il tomba de son cheval & seroit sans doute resté au pouvoir des ennemis, si le dèsespoir où je fus de voir ce généreux Comte dans un état si pitoyable, ne m'eût doné assez de force, avec le secours d'un de ses écuyers, pour le mettre sur mon cheval, qui par bonheur étoit un des meilleurs de l'Armée. Chargé d'un trésor que l'image de la Comtesse me rendoit encore plus précieux, je traversai à toute bride malgré les ennemis, le chemin

min qui me restoit à faire pour ariver à la Ville ; mon principal soin, come vous jugez bien, Seigneur, fut de porter le Comte chez un Chirurgien qui, apres l'avoir fait mettre au lit, visita devant moi sa blessure. Je faillis à mourir de douleur du jugement qu'il en fit, & tandis que fondant en larmes auprès de Monsieur de Vergi, je lui témoignois ma sincére amitié : le Roi qui par son heureuse téméríté s'étoit ouvert une libre retraite aux dépens de ses ennemis, tomba dans un danger encore plus évident.

Le Pont de la Riviere d'Epte trop chargé de la quantité de fuyards qui s'y rencontrérent en même tems, fondit tout à coup sous lui, & sans la bonté de son cheval, il auroit été infailliblement noyé come les Seigneurs Desbarres, de Noaille, de Mailli, & dix autres de marque.

Je n'étois ocupé pendant ce tems que des ſoins que Vergi devoit atendre de mon amitié dans la triſte ſituation où il ſe trouvoit. Je le voyois aprocher de ſa fin avec une fermeté qui marquoit la grandeur de ſon courage; ma douleur le touchoit ſans l'abatre, il me répétoit ſans ceſſe qu'il emportoit au tombeau une extrême reconoiſſance de mes atentions obligeantes.

Mais enfin, Seigneur, l'on fut obligé de lui anoncer qu'il n'avoit plus que peu de tems à vivre, cette nouvelle me fut plus ſenſible qu'à lui-même, & j'en demeurai auſſi conſterné, que ſi je n'euſſe point dû m'y atendre: pour lui, me regardant avec des yeux tranquiles, mon cher Vaudrai, me dit-il, profitons utilement des momens qui me reſtent: enſuite s'étant fait doner de quoi écrire, il fut longtems à compoſer une lettre pour Madame de Vergi.

De

De combien de réflexions ne fus-je point agité pendant ce tems? Je me flatois que le généreux Comte instruiroit sa divine épouse de ce que j'avois fait pour lui, & m'atireroit sa reconoissance; mais j'écartois bientot cette idée trop flateuse de mon imagination, je m'étois engagé à perdre la vie ou à ramener Vergi entre ses bras: que ne pensera-t-elle pas, disois-je en moi-même, peut-être soupçonera-t-elle qu'une indigne jalousie m'a empêché de secourir son illustre époux?

J'étois ocupé de cette cruelle idée, lorsque le Comte ayant fini sa lettre, me fit apeler, & après avoir cacheté sa lettre il me pria de faire sortir tout le monde, & m'ayant fait assoir au chevet de son lit, il me fit jurer par ce que j'avois de plus sacré, que, quelque chose qu'il pût me dire, je rendrois, sans l'ouvrir, à la Comtesse de

gi, cette même lettre qu'il me présentoit.

Je lui promis, sans balancer, tout ce qu'il voulut; je vous conois trop, me dit-il, pour douter un moment de la foi de vos promesses, ainsi je ne ferai aucune dificulté de m'expliquer librement avec vous: sachez donc, mon cher Vaudrai, qu'il y a longtems que je me suis aperçu de votre amour pour Madame de Vergi (les yeux des amans sont trop clairvoyans pour ne pas pénétrer les mistéres les plus cachez,) j'ai conu votre tendresse pour Laure, & votre passion respectueuse pour la Comtesse; il doit même vous souvenir que je ne pus m'empêcher de vous en dire quelque chose dans le tems même que vous me secourutes si à propos contre les Comtes de Bar & de Bresse. Depuis ce tems quoique vous ayez observé vos démarches, vos yeux vous ont trahi, &

& votre respect passioné m'a doné plus d'inquiétude que les plus tendres déclarations. En effet j'avois sujet de le craindre, Laure n'est point ingrate, elle vous aime, Vaudrai, & quoique son devoir & sa vertu ne se soient jamais démentis, mon amour & mes soins n'ont rien pu contre sa premiére inclination : j'ai voulu vous haïr come le seul obstacle qui s'oposoit à mon entiére félicité; je vous ai cru pour moi des sentimens tout pareils : mais vous m'avez forcé d'aimer un rival qui triomfoit de la meilleure partie de ma conquête; & la délicatesse de votre amour vous donant pour tout ce qui touche Madame de Vergi un atachement inviolable, vous avez sacrifié votre haine à la violence de votre tendresse.

Vous méritez d'être heureux, poursuivit-il, & la noblesse de vos sentimens mérite un cœur tout

entier. La Comteſſe réparera ſans doute l'injuſtice du ſort, & s'aquitera pour moi des obligations eſſentielles que je vous ai.

Le Comte eut peine à achever ces derniers mots par la foibleſſe où il tomba tout d'un coup: il languit dans cet état encore quelques heures, ſans parole & ſans ſentimens, après quoi il expira entre mes bras.

Je ne puis vous exprimer, Seigneur, l'acablement de douleur où cette cruelle perte me plongea: je ne négligeai pourtant rien pour lui faire rendre après ſa mort ce qui étoit dû à ſa naiſſance & à ſa vertu, & je me préparai enſuite à ramener en Bourgogne le reſte des troupes dont il m'avoit confié la conduite.

Le Roi après avoir brulé la Ville de Dreux, ſépara ſon Armée, & je repris en tremblant le chemin de vos Etats.

Que ce voyage me parut long, quoique je craigniſſe d'ariver trop tot! De quel œil ma belle Comteſſe me recevra-t-elle, m'écriai-je; je lui porte peut-être ma condanation dans la lettre dont m'a chargé Vergi. Ah ſans doute elle m'eſt contraire, puiſqu'il m'a défendu avec tant de précaution de la voir! Ce ſoin ne m'anonce que trop qu'il lui défend de me revoir jamais. J'avoue, Seigneur, que des réflexions ſi naturelles me preſſérent cent fois de pénétrer ce terrible miſtére: qui poura rendre compte de ce manque de foi, me diſois-je à tous momens? Dérobons pour jamais à la Comteſſe, les derniéres volontez de ſon époux; je puis peut-être par ce ſeul moyen éviter le plus afreux des malheurs.

Cependant, Seigneur, je réſiſtai à une curioſité qui auroit bleſſé la probité dont je fais profeſſion;

ſion : je mourrai, m'écriai-je, ſi cette lettre me banit pour jamais de la vue de ma divine Princeſſe, mais au moins ma ſcrupuleuſe exactitude la forcera de m'eſtimer, & j'emporterai au tombeau la gloire de n'avoir jamais manqué ni à ma paſſion, ni à mon devoir.

Enfin, Seigneur, j'arivai à la Cour dans le deſſein de m'expoſer à ce que la fortune en voudroit ordoner : j'eus l'honeur de vous faire la révérence en arivant ; vous me reçutes avec bonté, & vous me fites la grace de me témoigner que vous étiez content de ma conduite à la guerre, & de mes ſoins auprès de Monſieur de Vergi. Vous veniez de perdre l'illuſtre Mahaut de Portugal, toute la Cour étoit dans une afliction proportionée à la grandeur de cette perte, & la mort de Monſieur de Vergi augmenta encore un deuil ſi général, étant également aimé &

& estimé de tout le monde.

Je fus assez longtems sans pouvoir obtenir une audience particuliére de la désolée Comtesse : enfin, pour y parvenir, je fus obligé de lui faire dire que Monsieur de Vergi m'avoit en mourant chargé d'une lettre pour elle, & expressément ordoné de la lui remettre à elle-même : cette circonstance la détermina à m'écouter ; je la trouvai dans un abatement qui redoubla le mien, il me parut même que ma vue aigrissoit sa douleur.

Hé bien, Vaudrai, me dit elle enfin d'une voix entrecoupée de sanglots, vous n'avez pu exécuter la généreuse résolution que vous aviez formée ; Monsieur de Vergi est mort malgré mes voeux & vos soins. Je vous rens cette justice de croire que sa perte vous est sensible, vous en avez doné des preuves dont je conserverai toute ma vie la mémoire.

Je ſuis trop récompenſé, Madame, intérompis-je, puiſque vous daignez vous reſſouvenir des foibles marques d'atachement que j'ai donées à Monſieur de Vergi; mais hélas! que je crains de vous porter dans cette lettre des ordres funeſtes à mon repos. Là-deſſus je lui racontai en tremblant ma derniére converſation avec le Comte; je lui dépeignis mes inquiétudes ſur la lettre que j'avois à lui rendre, & la lui préſentai avec une crainte mortelle: elle me parut ſatisfaite de ma fidélité & de ma ſoumiſſion; & pour me le témoigner, elle lut tout haut ces paroles, qui par le plaiſir & le bonheur qu'elles me produiſirent par la ſuite, me ſont demeurées profondément dans la mémoire.

LETTRE.

Je ne vous verrai plus, ma chére Com-

Comtesse, la mort va me priver du plus rare trésor de la nature, & ne me laisse de tems que pour vous peindre une foible partie de mon désespoir, & pour vous instruire du dernier témoignage d'amour que j'exige de vous: Vaudrai vous rendra cette lettre; je lui dois tout, Madame; c'est vous que je charge du soin de le récompenser. Il vous aime, j'ai su le pénétrer, & quoique la vertu & le devoir vous ayent fermé les yeux sur son amour; votre cœur ne l'étoit pas à sa tendresse: ce généreux Rival a tout fait pour me témoigner sa passion, c'est moi seul qui en ai reçu des preuves éclatantes pendant qu'il soupiroit en secret: mais, Madame, si sa générosité l'a emporté sur moi pendant ma vie, soufrez que j'en triomfe après ma mort. unissez vous à Vaudrai par des neuds éternels: il est digne de ce bonheur, laissez vous vaincre à la passion du plus fidéle amant, & aux instantes priéres d'un époux qui expire. Adieu, Ma-

Madame, je ſens la mort qui s'aproche, ſouvenez-vous de moi; j'ai conu tout le prix de mon bonheur par l'horrible peine que ſa perte me cauſe.

Jugez, Seigneur, quelle fut ma ſurpriſe à la lecture de cette lettre; le bonheur qu'elle m'anonçoit me parut ſi extraordinaire, que je fus longtems à douter de ce que je venois d'entendre. Grand Dieu, m'écriai-je enfin tout hors de moi, la perte de mille vies pouroit-elle mériter une ſi glorieuſe récompenſe! Ah Vergi ta vertu étoit peu comune!

Cependant la Comteſſe les yeux baiſſez étoit dans une profonde rêverie; je n'oſois l'intérompre, la crainte & le reſpect retenoient mon impatience. Enfin me regardant le viſage couvert de larmes : Vaudrai, me dit-elle, plus l'infortuné Comte vous done des marques

de

de sa reconoissance, plus il me retient dans ce que je dois à sa mémoire, & dans ce que je me dois à moi-même; qu'il vous sufise de savoir que vous méritez, même de mon aveu, ce que Monsieur de Vergi vous destinoit; mais soyez assez généreux, pour ne me point presser sur l'exécution d'un ordre qui blesse ma gloire, quoiqu'il flate mon inclination; contentez vous de la plus parfaite estime, & laissez moi pleurer la perte de mon illustre époux.

Oui, Madame, lui dis-je, il n'est pas juste que vous oubliiez jamais le malheureux Vergi, il mérite vos larmes, & quelque brillante que soit la fortune qu'il me réservoit, je ne m'oposerai point à une douleur si bien fondée: mon respect, & ma profonde soumission vous feront seuls souvenir de ma tendresse & de ses bontez; je ne veux devoir qu'à

ma constante passion le bonheur qu'on acorderoit à la reconoissance: c'est d'elle seule, Madame, que j'atens un heureux changegement dans ma fortune.

Alez, Vaudrai, me répondit-elle, retirez vous; je ne dois plus vous entendre, votre obéissance ébranleroit des résolutions que ma fierté doit soutenir.

A ces mots elle me fit signe de m'éloigner, je sortis de son apartement, partagé entre la crainte & l'espérance: je n'avois jamais osé aspirer au bonheur dont la lettre de Vergi me flatoit, elle me laissoit envisager une felicité mille fois au dessus de ce que je devois prétendre: que l'Amour produit à son gré de diférens changemens! Avant la lecture de cette lettre je me croyois perdu pour jamais: après l'avoir entendue je me trouvai à portée d'être le plus heureux des Homes.

Plu-

Plusieurs mois s'écoulérent, pendant lesquels je ne laissai parler que mon respect & ma retenue, & quoique je me présentasse à ma belle Comtesse le plus souvent qu'il m'étoit possible, j'afectois de ne point chercher de conversations particuliéres avec elle. Je crus que cette discrétion feroit plus pour mon amour que les discours les plus pressans: en effet je ne me trompai pas; elle fit impression sur Madame de Vergi, qui me voyant un jour près d'une fenêtre ataché à la regarder avec des yeux pleins de langueur: Vaudrai, me dit-elle en s'aprochant de moi, que votre silence est à craindre. Je ne ressens que trop ce qu'il renferme de respect & de passion; les expressions les plus tendres feroient sans doute moins d'effet: mais, mon cher Vaudrai, outre les raisons générales que la bienséance m'impose, la jalousie que

que vous avez inſpirée à Monſieur de Vergi, me cauſe des ſcrupules qui bleſſent ma délicateſſe.

Madame, lui dis-je, avec une douleur qu'elle n'eut point de peine à remarquer, je n'opoſerai jamais à vos loix ſouveraines qu'une aveugle ſoumiſſion, & quelque cruelle qu'elle me paroiſſe, je ſacrifirai ma vie ſans répugnance pour vous prouver la parfaite déférence que j'ai pour vous. En achevant ces mots je lui fis une profonde révérence & je me retirai.

Depuis cette converſation la Princeſſe afecta d'être encore plus retirée, & s'acoutuma inſenſiblement à la ſolitude. Elle m'a avoué depuis, qu'elle avoit été expoſée à de violens combats par la lettre de Vergi, & qu'enfin ne pouvant plus ſe flater de réſiſter au penchant qui l'entrainoit vers moi, elle avoit cru que l'abſence ſeule pou-

pouroit la ſecourir en cette ocaſion.

En effet, Seigneur, elle partit peu de jours après pour la Campagne, & ſon départ fut ſi précipité, que je n'en eus aucune conoiſſance : cet éloignement qui me parut ſans ſujet, me plongea dans des inquiétudes mortelles. Ah ſans doute, m'écriai-je, non ſeulement ſon cœur s'opoſe aux derniéres volontez de ſon époux, mais encore la cruelle fuit une préſence qui lui reprocheroit toujours ſon ingratitude. Je demeurai quelques jours acablé de ces noirs preſſentimens ; enfin ne pouvant plus être maitre du trouble qu'ils excitoient dans mon ame, je me réſolus d'aler chercher aux piez de ma divine Laure l'éclairciſſement des doutes qui m'acabloient. Je partis donc, & ſur le prétexte d'une partie de chaſſe, je me rendis chez la Comteſſe : elle étoit

dans ſes Jardins, & ne voulant pas me faire anoncer, je les traverſai avec précipitation. Je la trouvai ſeule aſſiſe au bord d'une fontaine dont l'agréable murmure excitoit une douce rêverie; auſſitot qu'elle me vit, elle ne put s'empêcher de rougir.

Ah, Vaudrai, me dit-elle, que venez vous faire ici? Avez vous oublié mon devoir & vos promeſſes? Car enfin ma tendreſſe pour vous ne m'aveugle point aſſez pour me faire eſpérer que le Duc conſente jamais à la volonté de Monſieur de Vergi. Pourois je y conſentir moi même? Que diroit l'Univers? Il m'acuſeroit avec raiſon d'avoir ſupoſé l'ordre d'un époux pour prétexter celui de l'amour; nos conditions ſont inégales, quoique nos cœurs ſoient faits pour s'aimer; j'ai voulu vous fuir pour me fortifier contre vous & contre moi; cependant l'amour vous con-

duit

duit ici pour ébranler de ſi juſtes réſolutions. Plaignez moi, mon cher Vaudrai, & ſi vous êtes véritablement généreux ne permettez pas qu'une honteuſe foibleſſe me dèshonore aux yeux de toute l'Europe.

Charmante Princeſſe, interrompis-je, le Ciel m'eſt témoin que votre gloire & votre grandeur me ſont auſſi chéres qu'à vous même; & quoique mon amour paſſe de beaucoup les amours ordinaires, il ne veut point de bonheur aux dépens de votre repos. Je n'alléguerai donc point pour ſoutenir mes droits ſur votre cœur ni la violente tendreſſe que je vous ai toujours témoignée, ni les loix ſouveraines d'un époux expirant; il ne m'a que trop payé par la ſeule idée d'une eſpérance auſſi glorieuſe que celle qu'il me promettoit: ainſi, ſévére & raiſonable Princeſſe, permettez moi de mourir en vous ad-

rant, c'est l'unique bien qui me reste; soutenez la gloire de votre naissance, trop heureux par ma mort de pouvoir y contribuer.

Ah c'en est trop, s'écria la Princesse, après un moment de silence, vous triomfez, la raison est trop foible contre tant d'amour & de soumission. Eh bien, Vaudrai, je veux vous rendre heureux; j'aurai au moins pour ma défense, l'ordre d'un époux, & la tendresse du plus parfait & du plus fidéle de tous les amans; mais cachons à toute la terre une union qui pouroit être condanée: recevez ma main pour gage du bonheur que je vous promets.

Puis-je vous représenter, Seigneur, ce que je devins à cette charmante assurance de ma félicité? Je passai si promtement de la plus afreuse douleur au plus sensible de tous les plaisirs, que ce contraste faillit à me couter la vie.

Je

Je me jetai à ſes piez ; & là par les transports les plus vifs je lui exprimai une partie de la joye dont mon cœur étoit pénétré.

Nous convinmes enſuite de la conduite que nous devions ſuivre pour dérober à la conoiſſance de tout le monde, une intelligence dont le miſtére augmenteroit encore la douceur.

Je retournai à Dijon, après que ma Princeſſe m'eût permis de revenir quelquefois la voir, ſur le même prétexte, & avec la même précaution, juſqu'au moment fortuné où la fin de ſon deuil la mettroit en état de nous unir pour jamais.

Vous jugez bien, Seigneur, que je profitai de la permiſſion qu'elle me dona. Que je trouvois de douceur dans ſes converſations par les charmes de ſon eſprit, & par les ſentimens de ſon cœur ! Que de motifs & de raiſons pour redou-

bler mon amour, si depuis longtems il n'eût été au plus haut dégré qu'il pouvoit ateindre! Aussi ma situation étoit si douce qu'elle eût fait envie au plus heureux des Homes.

Enfin, Seigneur, ce tems si desiré ariva, ce moment qui devoit me combler de gloire, me fut anoncé. Je me rendis secrettement chez Madame de Vergi : ce fut avant de s'engager pour jamais, qu'elle exigea de moi les sermens les plus inviolables, de cacher avec soin le bonheur dont j'alois jouir: ce secret étoit si important pour elle, que, pour en être toujours la maitresse, elle n'y voulut point admettre ses femmes les plus fidéles, & les plus afectionées; & ce fut un Prêtre inconu qui dans la Chapelle de son Château nous atacha l'un à l'autre par des nœuds sacrez & charmans.

Concevez vous bien, Seigneur, quel

quel fut mon raviſſement de me voir poſſeſſeur d'un bien ſi plein d'apas? Il faut avoir éperdument aimé un objet adorable pour ſentir come moi la douceur de l'état où je me trouvai. J'étois tellement enyvré de mon bonheur que je croyois ſouvent une illuſion flateuſe ce qui étoit en effet une réalité charmante.

La Comteſſe me dona la clef d'une des portes de ſes Jardins, ne voulant pas que Perſone de ſa maiſon pût m'apercevoir : je m'y rendois par la campagne où cette porte répondoit, & j'étois reçu par ma belle Comteſſe dans un cabinet de plein pié à ſon apartement, & qui étoit en ſaillie ſur les Jardins; aucune de ſes femmes n'y entroit, & un petit chien qu'elle avoit ſoin d'y enfermer, l'avertiſſoit tous les ſoirs, par ſes cris, de mon arivée.

Ce tems fortuné dura quelques anées, qui loin de diminuer mon

amour, augmentoit encore ſa violence. Madame de Vergi a tant d'agrémens dans l'eſprit, que rien n'eſt plus doux & plus brillant que ſa converſation, ſon caractére eſt ſûr & ſolide, ſon humeur égale & enjouée. Enfin, Seigneur, tant de rares qualitez atachent par des graces toujours nouvelles, dont on ne peut jamais ſe dégouter. D'ailleurs cette Princeſſe en liberté de me témoigner ſa tendreſſe, recevoit les preuves de la mienne avec tant de bonté, que jamais l'Amour n'unit deux amans qui fiſſent plus d'honeur à ſon empire.

Cependant la fortune jalouſe d'une félicité où elle n'avoit point contribué, me contraignit de m'éloigner d'elle.

Le Roi preſſé par l'Empereur Othon, vous envoya demander du ſecours, dont il avoit un extrême beſoin; vous réſolutes, Seigneur, de vous mettre vous même

me à la tête de vos Troupes, & d'aler ſoutenir par votre valeur, l'éclat de votre réputation, & la gloire de la Nation Françoiſe. Pendant que vous étiez ocupé aux préparatifs de cette glorieuſe Campagne, que ne me dit point ma belle Comteſſe ! Vous partez, me diſoit-elle, une guerre cruelle vous arache à mon amour, pour vous expoſer aux plus afreux périls: peut-être, helas! y ſucomberez vous: mais croyez que ſeule à pleurer les travaux & les dangers où vous ſerez expoſé, j'en ſentirai plus que vous la dureté, puiſque le coup fatal qui vous ôteroit la vie, me conduiroit ſans doute au tombeau.

Que d'amour, Seigneur, dans une Perſone aimée! J'étois ſi tranſporté des marques touchantes de ſa tendreſſe, que, quelqu'éclatante que pût être la gloire où j'aſpirois, elle ne pouvoit que foiblement me

dédomager de ce que je quitois pour elle : cependant il falut s'y résoudre ; je ne vous dirai pas nos adieux, il vous est aisé d'imaginer qu'il n'en fut jamais de plus passionez ni de plus sincéres : mais enfin je m'arachai des bras de ma divine Comtesse, & j'eus l'honeur de vous suivre. Mon pére qui avoit celui de comander vos Gardes, mena mon frére avec lui ; nous arivames tous dans la pleine de Bouvines. Cette Campagne fut aussi glorieuse pour vous, Seigneur, qu'elle fut funeste pour nous, puisque mon pére finit glorieusement sa vie en défendant la votre.

La guerre fut heureusement terminée par cette fameuse Bataille, & vous revintes dans vos Etats, couvert de Lauriers, & comblé d'une Gloire immortelle : ce fut à votre retour que vous épousates la Duchesse, & que vous nous honorates mon frére & moi d'une distinc-

distinction particuliére : nous en avions déja ressenti des effets ; mais votre cœur reconoissant touché de la mort de mon pére, vous fit répandre libéralement sur nous vos dons les plus précieux, au dessus desquels j'ai mis toujours l'honeur de votre confiance. Cependant dès le jour même de votre arivée je volai chez ma Princesse. Que d'amour & de transports j'y trouvai ! Rien n'avoit été si touchant que notre séparation ; rien ne fut plus passioné que le plaisir que nous goutames en nous revoyant.

Nos discours entrecoupez des plus ardentes caresses, firent éclater des transports inconus aux vulgaires amans. Depuis plus d'une anée que je suis de retour, je jouis sans trouble & sans inquiétude du bonheur d'une si douce intelligence. Rien ne manque à ma félicité, j'aime aussi tendrement que je suis aimé, je goute le plaisir du

plus tendre mistére, & rien au monde n'auroit pu me contraindre à le révéler ; si les inquiétudes mal fondées de la Duchesse n'avoient troublé votre repos, & ne m'avoient forcé par l'atachement inviolable que j'ai pour vous, Seigneur, à vous confier le secret de ma vie. Je croirois l'avoir hazardé, si vous n'aviez eu la bonté de me rassurer, Seigneur, par les sermens les plus sacrez, sur un sujet qui m'est si important : car enfin, je vous le répéte encore, la vie de la Comtesse & la mienne, sont absolument atachées à l'observation de vos promesses.

Vaudrai finit ainsi son discours: le Duc qui l'avoit écouté avec un extrême plaisir, n'en eut pas plutot remarqué la fin, qu'il lui témoigna la satisfaction qu'il en avoit reçue. Bien loin de blâmer Madame de Vergi, lui dit ce Prince, je ne puis qu'aprouver infiniment sa conduite : un amant

aussi

aussi parfait méritoit sans doute de toucher le cœur d'une maitresse raisonable. D'ailleurs l'ordre de Monsieur de Vergi autorise son choix. Que vous êtes heureux, s'écria le Duc, vous goutez les plus doux plaisirs de l'Amour; vous avez oublié ses peines, & ce qui m'en paroît de plus heureux, c'est que depuis le tems que vous êtes unis, vous avez conservé l'ardeur & la vivacité qui ne se ressent ordinairement qu'au comencement des passions. Il est si rare de trouver ces sentimens après l'Himénée, que rien n'est moins comun que votre exemple. Ah, Seigneur, intérompit Vaudrai en souriant, votre atachement pour la Duchesse, fait bien voir que cette maxime n'est pas générale: & quand il seroit vrai qu'il puisse se rencontrer des époux assez ennemis de leur propre bonheur pour faire succéder une tiéde indolence à un vio-

lent amour; je conois trop le prix du bien que je possède, & tout ce que je dois à Madame de Vergi, pour me priver volontairement d'une fortune après laquelle j'ai tant soupiré: de son côté Madame de Vergi a trop de solidité dans l'esprit, & trop de reconoissance dans le cœur, pour n'être pas toujours la même pour un home dont les sentimens ne changeront jamais. Vous êtes donc le plus fortuné des mortels, s'écria le Duc, mon cher Vaudrai, tout conspire à votre félicité; car je suis si touché d'une patience si raisonable & si tendre, que je veux par une aprobation publique autoriser la Comtesse dans la douceur de son choix; je donerai par là à toute l'Europe une marque éclatante du cas que je fais de votre mérite, en vous élevant à un rang aussi distingué.

Ah, Seigneur, intérompit Vaudrai,

dirai, en se jetant aux genoux du Duc ; je suis pénétré de la plus vive reconoissance d'une bonté si peu comune, & de la fortune que vous m'ofrez ; mais, Seigneur, mon cœur exemt d'ambition n'a jamais formé de desir si élevé ; l'amitié dont son Prince l'honore, & le doux plaisir que lui done l'Amour, remplissent entiérement ses souhaits, il préfére cette vie douce & tranquille à une élévation pour laquelle il n'est point né : ainsi, Seigneur, soufrez que je mette toute mon aplication à conserver vos bones graces, & que je borne tous mes desirs à la possession du cœur de ma Princesse. Pardonez moi donc si je refuse une gloire qui pouroit intéresser la votre, & blesser celle de Madame de Vergi.

Le Duc surpris d'une modestie qui ne lui parut pas naturelle, fut un moment incertain de ce qu'il devoit répondre : plus la grace

qu'il vouloit acorder étoit considérable, & plus le refus lui en paroissoit extraordinaire; son esprit défiant lui en fit chercher la cause avec inquiétude, il crut enfin l'avoir trouvée dans les acusations dont la Duchesse chargeoit Vaudrai auprès de lui. Il fut frapé de cette idée qui lui fit craindre que tout ce qu'il venoit d'aprendre ne fût peut-être une histoire faite à plaisir, pour cacher de véritables sentimens.

C'est pourquoi reprenant la parole avec un air chagrin, il faut, Vaudrai, lui dit-il, pour achever de me convaincre que je sois moi-même le témoin de votre félicité; je veux aler avec vous chez ma niéce, je n'y paroîtrai point: mais j'ai besoin de cette certitude pour étoufer dans mon ame les soupçons que me done un refus si peu atendu.

Je suis bien malheureux, Seigneur, intérompit Vaudrai, que mon

mon inocence vous paroiſſe douteuſe après l'effort que je viens de faire pour vous la rendre évidente : mais enfin je ne puis plus balancer ſur ce qui me reſte à faire : je vous conduirai chez Madame de Vergi, je vous rendrai témoin de mes tranſports & de ſon amour ; alors vous conviendrez que la Ducheſſe s'eſt mépriſe en prenant les preuves de mon zéle pour les marques d'une téméraire paſſion. Mais, Seigneur, que ferez-vous dans ce voyage ? Ma Princeſſe mourra ſans doute, non ſeulement de la ſurpriſe de vous voir ; mais encore d'une indiſcrétion qui trahit mes ſermens : car enfin je n'ai jamais oſé lui avouer la violence que vous m'avez faite, & les motifs qui vous y ont engagé : jugez donc, s'il vous plait, des ſuites funeſtes que peut produire votre préſence, puiſqu'en lui arachant la vie, j'expirerois à vos yeux,

yeux, de sa perte & de mon imprudence.

Ne craignez rien, lui dit le Duc, impatiemment, je vous renouvelle mes sermens les plus inviolables & je vous promets que la Comtesse ne s'apercevra point que je l'observe.

Eh bien, Seigneur, reprit tristement Vaudrai, quand voulez-vous partir? Dès ce soir, intérompit le Duc, & lorsque je serai débarassé de la foule des Courtisans qui m'obsédent, je sortirai par un escalier dérobé qui done dans les jardins de ce Palais, vous vous y trouverez, & nous prendrons ensemble le chemin du Château de la Comtesse. Après cet ordre, Vaudrai sortit de l'apartement du Duc, rempli de trouble & d'agitation.

Cependant la Duchesse qui sut par Madame de Lantage la longue conférence du Duc & de

Vau-

Vaudrai, ne douta point qu'elle n'eût roulé sur l'entiére confidence d'un amour qui la dèsespéroit : son cuisant dépit ne lui permettant pas de rester si longtems dans une même situation, d'abord après son souper elle descendit dans les jardins acompagnée de sa confidente pour s'entretenir avec elle de son malheur, & de ses desseins contre Vaudrai. La nuit étoit belle, quoique la Lune n'éclairât point ; & la douceur de l'air l'engageant d'en profiter, elle continua sa promenade plus longtems qu'elle n'avoit d'abord résolu : elle fit donc plusieurs tours dans les diférentes alées dont ce jardin étoit composé ; enfin la lassitude l'a força de s'asseoir sur un tapis de gazon qui regnoit le long de la palissade : l'on étoit pourlors dans les plus beaux jours de l'été, & elle se résolut d'atendre dans ce lieu le lever de l'Aurore.

A peine y avoit-elle resté un moment, qu'elle entendit deux homes passer auprès d'elle, elle les reconnut facilement à la voix pour être le Duc & Vaudrai.

La nuit favorise mon dessein, disoit à demi bas le Prince, je puis à la faveur de son obscurité me dérober à des regards importuns, & me rendre sans danger le témoin du bonheur qui vous atend: j'abuse de votre confiance, je le sai, mais, mon cher Vaudrai, j'aime la Duchesse, ses soupçons loin de diminuer, augmentent incessament; elle s'obstine à croire toujours que vous l'aimez.

Ah, Seigneur, intérompit Vaudrai, je la respecte come la femme de mon Prince, mais je ne l'aime point: d'ailleurs, convenez, s'il vous plait, que rien dans l'univers ne peut me paroître aimable après la divine Persone que j'adore.

Il eſt vrai, repartit le Duc, en s'éloignant toujours, que vous êtes le plus heureux des Homes de poſſéder un tréſor dont les charmes ſont infinis.

Que n'auroit point doné la curieuſe Ducheſſe pour entendre le reſte de cette converſation? Mais come ils marchoient toujours, elle fut bientot hors d'état de les entendre. Grand Dieu, s'écria-t-elle, de quel rigoureux ſuplice m'acablez vous? Rien n'aproche de la fureur qui déchire mon ame; mais auſſi rien ne ſauroit ſouſtraire à ma vangeance les indignes objets de ma haine; & je ne deſire de prolonger ma vie, que pour avoir le plaiſir de répandre ce ſang odieux.

Madame de Lantage efrayée de ſon emportement, tâcha par toutes ſortes de moyens de calmer cette implacable ennemie; & ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'el-

qu'elle put l'obliger de retourner au Palais y prendre quelque repos.

Cependant le Duc guidé par Vaudrai ariva chez Madame de Vergi, ils atachérent leurs chevaux à quelques pas du jardin, & s'avancérent vers une fausse porte qui y donoit entrée. Vaudrai après l'avoir ouverte conduisit le Duc à quelque distance du cabinet (lieu charmant destiné à son bonheur) il étoit en dôme ouvert de tous côtez de croisées en ceintre qui donoient un libre passage à la vue.

Après que cet amant fortuné eut avec grande précaution placé son Prince derriére quelques arbres, il entra dans le cabinet qui étoit éclairé de plusieurs bougies: il n'y fut pas plutot, qu'ayant ouvert une petite porte construite dans le mur; il en sortit une aimable Epagneule qui se mit à japer: c'étoit l'heureux signal dont Vau-

Vaudrai se servoit pour instruire de son arivée. Ces heureux amans n'avoient pour témoins de leurs amours que cet inocent confident de leur félicité; aussi Vaudrai ne ne se fut pas plutot servi de ce moyen, que la belle Comtesse parut avec tous ses charmes.

Le Duc qui la voyoit sans en pouvoir être aperçu, fut ébloui du nouvel éclat qu'elle aportoit en ce lieu: pour Vaudrai, aussi tendre, aussi respectueux que le premier jour de son amour, il se jeta à ses piez, & sembloit lui faire mille tendres protestations d'une passion éternelle, que le Duc ne pouvoit entendre; mais il vit l'aimable Comtesse embrasser son fidéle époux, & lui faire des caresses si tendres, qu'elles auroient pu être enviées du plus heureux des Homes. Il est aisé de s'imaginer que cette Amant passioné enchérissoit par ses transports sur l'a-

l'amour qu'on lui témoignoit.

Mais pour tirer le rideau ſur un endroit ſi délicat de cette Hiſtoire, la Comteſſe ſe retira à l'aproche du jour, & Vaudrai ſortit le le plus amoureux & le plus fortuné des amans: pour le Duc, il fut ſi touché du bonheur de ſon Favori, qu'il l'embraſſa avec afection, & le félicita mille fois ſur la gloire & le plaiſir dont il jouiſſoit.

Ils ſortirent de ce lieu avec la même précaution qu'ils avoient aportée en y entrant, & rejoignirent leurs chevaux; ils ſe preſſérent d'ariver à Dijon avant que le jour les ſurprît.

Il étoit ſi peu vraiſemblable, diſoit le Duc en marchant, que vous puſſiez refuſer l'ofre avantageuſe que je vous feſois, que j'avoue à ma honte que j'ai douté de votre ſincérité; mais je conois bien à préſent, mon cher Vaudrai, toute la délicateſſe de ce refus: vous

poſſé-

ossédez la plus belle & la plus
ertueuse Femme du monde, dont
ous êtes passionément aimé; une
aine idée de grandeur aporteroit
ans doute quelque diminution à
otre bonheur : jouissez, conti-
ua le Duc, jouissez d'une fortu-
e d'autant plus grande, que vous
n avez su assaisoner le plaisir
'un mistére impénétrable, &
omptez pour toujours sur l'amitié
e votre Prince, que rien doré-
avant ne poura ébranler.

Vaudrai pénétré de reconoissan-
e remercia le Duc dans les termes
es plus soumis : il lui demanda
ardon de la nécessité où il s'étoit
ouvé de le rendre témoin de ses
mpressemens pour Madame de
'ergi. Je sais, continua-t-il, que
non respect auroit dû contraindre
on amour; mais quelque grande
ue soit le premier, il doit sans
oute céder à la violence du se-
ond.

Avec

Avec de pareils diſcours le Duc rentra dans le Palais, & ſe fit mettre au lit. A peine avoit-il gouté quelques heures de repos ; que l'inquiéte Ducheſſe, à qui la converſation qu'elle avoit entendue, avoit ôté le ſomeil, ſe réſolut à quelque prix que ce fût, de pénétrer un ſecret où le bonheur de ſa vie ſembloit être ataché.

Elle conoiſſoit le caractére du Duc, & le fort aſcendant qu'elle avoit ſur ſon eſprit, ſur tout depuis que l'âge & l'amour avoient augmenté ſa foibleſſe naturelle ; elle ne douta point que par ſon adreſſe & ſes artifices elle ne triomfât de la diſcrétion d'un Home, qu'elle gouvernoit encore plus abſolument depuis ſa feinte groſſeſſe.

C'eſt pourquoi elle rentra dans ſon apartement, & ſe mettant au chevet de ſon lit ; Je trouble trop inconſidérément votre repos, lui dit-elle d'un air aſſez fier, vous

en

en aviez cependant plus beſoin que jamais par les courſes nocturnes où Vaudrai vous engage: je vous ai vu cette nuit ſuivre cet indigne Favori, qui non ſeulement m'outrage par l'endroit le plus ſenſible, mais qui cherche encore à détourner votre cœur de la tendreſſe qu'il me doit. Vous aimez donc, Seigneur, s'écria l'artificieuſe Ducheſſe, & malgré vos ſermens, une autre m'enléve un bien qui n'étoit dû qu'à mon amour; c'eſt donc là cette ardeur cachée que vous atribuyez au téméraire Vaudrai: je ſuis trahie par un époux qui me ſacrifiant lâchement à ma rivale, ſe joue encore de ma crédulité. Car enfin ne prétendez plus rejeter ſur votre favori une paſſion dont il n'eſt que le prétexte; vous ſoufrez ſans murmure l'inſolent amour qu'il a pour moi, en faveur des ſervices qu'il vous rend auprès de votre nouvelle Maitreſſe. Mais,

Seigneur, ne cherchez plus à m'abuſer & permettez moi d'aler ailleurs qu'en cette Cour achever ma triſte deſtinée. En achevant ces derniéres paroles, la perfide Ducheſſe ſe couvrit le viſage pour cacher les larmes qu'elle afectoit de répandre : l'amoureux Duc en fut ſi touché que prenant une de ſes mains qu'il ſerra tendrement entre les ſiennes ; Madame, lui dit-il, calmez une douleur qui me dèſeſpére ; une aparence trompeuſe me fait paroître coupable à vos yeux : mais je vous proteſte avec vérité que le voyage de cette nuit qui vous done tant d'ombrage, n'a eu d'autre objet que l'amour de Vaudrai. C'eſt pour guérir vos ſoupçons & les miens que j'ai voulu m'éclaircir par moi-même de la vérité de ſa paſſion ; je ſuis enfin aſſuré de ſa ſincérité, & lorſque rien ne peut plus troubler mon repos, vous cherchez, Madame, à m'acabler

bler par un doute qui ofenſe également mon honeur & mon amour.

Quelle foible excuſe, grand Dieu, s'écria précipitament la Ducheſſe? Prétendez vous que j'en puiſſe être ſatisfaite? Non, non, Seigneur, ne joignez pas le plus lâche artifice au plus ſenſible des afronts; ſi vos diſcours avoient quelqu'aparence, vous feriez vous preſſer de me nomer la Perſone que Vaudrai aime, pour vous diſculper d'un ſoupçon qui m'alarme avec tant de vraiſemblance; mais vous m'aléguez un objet imaginaire, pour me cacher celui qui vous fait ſoupirer.

Ah ne le croyez pas, Madame, intérompit le paſſioné Duc, je n'aime que vous, croyez en les marques que je vous en ai toujours donées, & ſoyez certaine que je ne changerai jamais: n'en eſt-ce point aſſez, & voulez vous que je vous révéle un ſecret qui par les

 ſer-

ſermens les plus forts m'eſt devenu inviolable. Eh bien, lui repartit l'impérieuſe Ducheſſe en ſe levant, gardez cet important miſtére: mais n'eſpêrez plus de moi que froideur & qu'indiférence. Après ces mots, elle ſortit bruſquement, & fut raconter à Madame de Lantage le détail de cette converſation.

Cette habile confidente conjectura facilement, que le moyen dont elle ſe ſervoit étoit l'unique pour tirer du Duc ce qu'elle en vouloit ſavoir : ces deux pernicieuſes Femmes prirent enſemble les meſures néceſſaires pour parvenir à leur but. Enfin cette délibération ſe termina par convenir que la Ducheſſe feindroit une maladie.

Cependant le Duc afligé de la colére de la Ducheſſe, ſe réſolut de chercher les moyens de l'adoucir. Il ſongea à ce qu'il devoit faire pour y parvenir : il ſentoit avec douleur qu'il ne réuſſiroit

point

point à surmonter son opiniâtreté, qu'en lui racontant l'Histoire de Vaudrai; mais son honeur & sa probité, ne lui permirent pas de douter un moment qu'il n'observât scrupuleusement ses promesses. Ainsi il chercha d'autres voyes pour la détromper; il crut que son assiduité soutenue de fêtes & de plaisirs lui ôteroient un soupçon qui le détruisoit lui-même.

A peine avoit-il pris cette résolution, que Vaudrai par le devoir de sa Charge, entra dans son apartement: il ne lui parla pas de la conversation qu'il venoit d'avoir avec la Duchesse. Il craignit qu'il ne s'en alarmât, & qu'il ne le crût capable d'une foiblesse dont il se croyoit exemt pour jamais.

Vaudrai, lui dit-il, je veus ordoner un magnifique Tournois, vous serez un des tenans avec les Seigneurs de Mailli, de Beaufremont & de Neuchâtel; pendant

trois jours vous ſoutiendrez le pas contre tous les Avanturiers qui ſe préſenteront, je ne veux rien obmettre pour rendre cette fête éclatante : ainſi je vous ordone de vous y préparer, faites publier par les Hérauts, que l'on donera la liberté du choix des Armes, ſoit à la lance, ſoit à l'épée ou à la maſſe, ſuivant les diférens Ecus que les Aſſaillans toucheront. Je vous charge du ſoin de faire conſtruire les bariéres & les échafaux pour les Dames qui jugeront & doneront le Prix de la valeur : car je veus, mon cher Vaudrai, lui dit ce Prince, en ſe penchant vers lui, célébrer le plaiſir que j'ai de votre union avec ma niéce.

Ce Favori remercia le Duc en ſouriant, de l'honeur qu'il lui feſoit, & ſortit pour aler exécuter ſes ordres.

La Ducheſſe cependant comença bientot à mettre en pratique l'ar-

l'artifice dont elle vouloit se servir: le Duc qui voulut passer dans son apartement, en fut respectueusement empêché par Madame de Lantage, qui contrefesant l'afligée, lui dit que la Duchesse s'étoit trouvée surprise d'un si violent mal de tête, qu'elle en aprèhendoit les suites, & que pour les prévenir il lui faloit du repos.

Il n'en falut pas davantage pour troubler ce foible & tendre époux; il descendit dans les Jardins pour y dissiper son chagrin, & y atendre que la Duchesse fût visible; mais son inquiétude ne lui donant point de relâche, il revint plusieurs fois coup sur coup s'informer d'une santé de laquelle la sienne dépendoit entiérement: mais l'habile confidente l'empêcha toujours sur diférens prétextes de s'éclaircir par lui-même de la vérité du mal de la Duchesse; elle prévoyoit que ces obstacles redouble-

roient l'inquiétude où il étoit, elle ne ſe trompoit pas : ce Prince ne l'ayant pu voir de tout le jour, fut de très bone heure le lendemain ſe préſenter à la porte de ſon apartement, où ayant été introduit, il témoigna à cette Princeſſe la peine extrême qu'il avoit reſſentie de ſon indiſpoſition, & d'avoir été ſi longtems privé du plaiſir de la voir.

Mais la Ducheſſe l'intérompant avec une langueur afectée : puis-je croire, Seigneur, que vous ſoyez ſenſible à ce qui me touche, puiſque je ne ſuis plongée dans la triſte ſituation où vous me voyez, que par l'agitation & la douleur que votre infidélité me cauſe.

Je vous aimois, je me croyois aimée, vos ſermens chaque jour m'en donoient de nouvelles aſſurances, & je ſuis trahie dans le moment même que mon cœur s'aban-

bandonoit au plaisir de posséder le votre: mais ce qui redouble mon dèsespoir, c'est d'entrainer dans ma perte le gage précieux de votre amour, dont vous faites l'inocente victime de la légéreté de votre ame.

Madame, intérompit le Duc, avec beaucoup de marques de foiblesse, qu'il s'éforçoit encore de vouloir cacher; quel funeste plaisir pouvez vous prendre à me dèsespérer par l'afliction à laquelle vous vous livrez? De grace faites quelqu'atention au peu d'aparence qu'il y a que je sois capable de l'infidélité dont vous m'acusez; mon âge, ma conduite, & mon extrême tendresse pour vous, sont plus que sufisans pour détruire une idée si contraire à ce que je me dois à moi-même; & pour ajouter encore s'il se peut à des raisons si sensibles, je vous jure de nouveau, que la seule curiosité m'a

conduit chez la Maitreſſe de Vaudrai : j'ai voulu voir par mes propres yeux, dans la crainte d'être abuſé par une fauſſe confidence ; vos conſeils, Madame, m'y ont autant porté que mes ſoupçons.

Je ne ſens que trop, repartit la Ducheſſe, par les frivoles défaites que vous m'aléguez, combien peu vous êtes touché de l'état où je ſuis, & du riſque où peut être par là ce ſucceſſeur tant deſiré : vous préférez une vaine & inutile diſcrétion au repos qu'il ſeroit aiſé de nous doner à tous les trois : mais hélas, Seigneur, vous ne m'avez jamais aimée.

La Ducheſſe prononça ces paroles d'un ton ſi tendre que le Duc ſentit qu'il ne réſiſteroit pas longtems à une ſi rude épreuve, & reprenant la parole : le Ciel m'eſt témoin, Madame, lui dit-il, que rien ne peut aprocher de l'amour que j'ai pour vous : mais pouvez

vous

vous ſouhaiter que je me dèshonore par le plus indigne des parjures ? Voulez vous me rendre la honte de l'Univers par la plus lâche trahiſon ? Je ſuis né Prince & j'en ſouillerois l'auguſte caractére par l'horreur d'une action qui ſeroit condanée de toute la terre. Ceſſez donc, Madame, de me preſſer, ſi ma gloire vous eſt auſſi chére qu'elle doit l'être.

La Ducheſſe conoiſſoit trop parfaitement l'eſprit du Duc pour ne pas s'apercevoir qu'il començoit à s'ébranler : c'eſt pourquoi reprenant la parole ſans héſiter ; tout ce que vous craignez, Seigneur, lui dit-elle, pouroit ariver ſi j'avois quelqu'intérêt particulier à divulguer le ſecret que je vous demande avec tant d'inſtance ; mais ſongez que c'eſt une autre vous-même qui cherche à s'éclaircir d'un doute qui la dèſeſpére ; c'eſt une épouſe inquiéte qui veut éfacer de ſon

cœur un ſoupçon qui la tue : car enfin, Seigneur, quel autre motif pouroit exciter ma curioſité ? Et que me fait l'amour de Vaudrai, ſi je ceſſe d'en être l'objet ? Quel avantage pourois-je trouver à troubler par mon indiſcrétion, deux Amans qui s'adorent ? Conoiſſez donc, Seigneur, combien vos excuſes ſont foibles contre des raiſons ſi preſſantes.

Eh bien, Madame, s'écria le foible Duc, vous avez vaincu, je vois qu'il faut vous ſatisfaire ; mais au moins donez moi le tems de ſurmonter un reſte de ſcrupule qui combat encore dans mon ame. Songez donc à vous guérir, & bientot vous conoîtrez l'excès de mon amour par celui de ma foibleſſe.

Le Duc ſortit après cette dangereuſe converſation ; mais la crainte qu'il eut que Vaudrai ne lût ſur ſon viſage les remords dont il étoit agité par avance, lui fit prendre la

résolution de s'éloigner pour quelques heures du Palais. Il se fit amener des chevaux, & suivi de peu d'Oficiers il sortit de la Ville pour avoir le tems de dissiper son trouble; pendant cette promenade il se plongea dans des réflexions qui lui causérent les plus noirs pressentimens. Il se représentoit l'infidélité qu'il aloit comettre come une chose absolument indigne de lui, ses sermens violez, sa probité blessée par un procédé si bas, l'amitié cruellement trahie; toutes ces choses jointes ensemble présentoient à son imagination une bréche irréparable à son honeur: mais bientot l'impérieux amour qu'il avoit pour la Duchesse, étouffa ces vains scrupules; ce n'étoit plus selon lui manquer à son devoir, c'étoit sauver une Princesse aimable qui ne vouloit que se détromper: c'étoit une reconoissance due à la plus vive tendresse; en-

fin

fin c'étoit un secret qui demeuroit toujours enséveli dans le plus profond silence. Qui peut résister à l'Amour, quand il ataque un cœur avec toutes ses forces? Le Duc en fit bientot une triste & fatale expérience.

Cependant Vaudrai surpris d'une promenade à laquelle ce Prince n'étoit point acoutumé, en conçut quelqu'ombrage: depuis la confidence qu'il avoit été forcé de lui faire, il étoit dans de continuelles alarmes; c'est pourquoi il monta précipitament à cheval pour aler rejoindre ce Prince: il en fut reçu avec une égale douceur.

Le Duc ayant eu le tems de remettre son esprit dans son assiette ordinaire, ils revinrent ensemble au Palais; le dessein des Fêtes & du Tournois fut le sujet de leur conversation, le Duc lui dit même, sans être entendu, qu'il vouloit

loit aler en persone obliger Madame de Vergi à venir embellir par sa présence, des plaisirs qui dans le fond n'étoient inventez que pour elle. Ces discours les conduisirent jusqu'à l'apartement du Prince, où ils s'entretinrent encore quelque tems, pendant que la Duchesse cherchoit les moyens de consomer un ouvrage qu'elle avoit si heureusement comencé. L'idée d'une vangeance prochaine avoit rempli son cœur d'une maligne joye, & Madame de Lantage qui partageoit ses transports, se flatoit come elle d'en voir bientot les funestes effets.

En effet, la nuit étant venue, le Duc aussi tendre que jamais, se présenta pour la passer avec la Duchesse, & ce fut au milieu des plus tendres caresses, que cette artificieuse Femme repoussant son foible époux: ne vous atendez pas, lui dit-elle, de retrouver en moi ni sensibilité, ni tendresse; il me faut

le

le secret de Vaudrai; sans cette entiére déclaration n'espérez plus de moi qu'un devoir forcé dont même je saurai me soustraire : parlez, Seigneur, continua-t elle, votre cœur a-t-il détruit les vains scrupules dont il étoit combatu : enfin avez vous choisi entre ma perte & mon amour?

Ah, Madame, intérompit tristement le Duc, vous avez triomfé, pouvois-je balancer entre les deux extrêmitez dont vous parlez? Je vais donc, puisqu'il le faut, vous déclarer cet important secret : mon aveugle complaisance va mettre une tache éternelle à ma mémoire; mais hélas, telle est la foiblesse que j'ai pour vous, vos larmes m'ont vaincu : mais, Madame, ajouta le Duc avec un ton plus sévére, écoutez la condition que j'atache à ce que je vais vous découvrir, malgré l'ardeur que vous m'inspirez & la violence de ma passion,

je

je jure par le Dieu vivant témoin de mon parjure, qu'à la moindre conoiſſance que vous donerez de ce miſtére, rien ne poura vous garentir de mon juſte couroux. Penſez y donc, Madame, avant de me forcer à rompre le ſilence, examinez le péril où votre imprudence peut vous expoſer.

Je ne crains rien, intérompit bruſquement la Ducheſſe, je conſerverai inviolablement ce dangereux ſecret, il ne me touche qu'autant qu'il vous regarde.

Puiſqu'aucune conſidération ne peut ébranler votre ame, lui dit le Duc, écoutez donc l'Hiſtoire de Vaudrai; mais je vous répéte encore avant de la comencer, que vous devez vous atendre à toute ma colére, ſi jamais il vous arive d'en rien révéler. A ces mots ce Prince indiſcret raconta le détail des Avantures de ſon Favori, & n'en oublia aucune circonſtance.

Quel-

Quelle conoiſſance, grand Dieu, pour la furieuſe Ducheſſe! Si la nuit n'eût point caché ſon horrible agitation, le Duc eût ſans doute pénétré le motif de ſon importune curioſité; mais n'y prenant point garde, il continua à lui aprendre ſon voyage chez Madame de Vergi, & tout ce qu'il y avoit vu.

Vous voyez, lui dit il, ſans lui doner le tems de l'intérompre, que ma fidélité pour vous s'eſt conſervée dans toute ſon étendue, & que ma tendreſſe ne s'eſt point démentie; mais craignez d'en abuſer, ce ſecret m'eſt doublement ſacré par la foi de mes ſermens & par la part que ma niéce a dans cette Hiſtoire.

La Ducheſſe qui pendant ce diſcours avoit eu le tems de ſe remettre, promit de nouveau un éternel ſilence: elle eut même aſſez de force pour acabler ſon crédule epoux de careſſes trompeuſes. Enfin,

Enfin, Seigneur, lui dit-elle, vous avez rassuré mon cœur, & dissipé mes alarmes, je ne crains plus la perte d'un bien si justement dû à l'atachement que j'ai pour vous: mais d'où vient que vous hésitiez à me découvrir l'intelligence de Vaudrai & de Madame de Vergi: vous êtes à coup sûr moins sensible que moi à l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre: non seulement je rends à votre Favori ma premiére estime, mais je veus contribuer encore par tout ce qui poura dépendre de moi, à rendre la Fête que vous préparez, digne de mes sentimens pour eux: gardez vous cependant d'aprendre à Vaudrai la confidence que vous venez de me faire, il y trouveroit sans doute des sujets de plainte, il n'est peut-être pas persuadé, autant qu'il devroit l'être, de ma discrétion.

Avec de pareils discours, la Duchesse sut si adroitement cacher

la

la fureur qui la dévoroit. que le Duc ſe repentit de lui avoir ſi longtems déguiſé une choſe à laquelle elle paroiſſoit doner une ſi juſte aprobation: mais, hélas, il ne comprenoit pas par quel cruel motif elle s'y intéreſſoit: s'il avoit pu lire dans ſon ame, il y auroit vu les projets de la plus noire perfidie.

En effet le Duc ne ſe fut pas plutot retiré, que paſſant dans ſon Cabinet elle fit apeler Madame de Lantage, & lui redit avec véhémence l'importante découverte qu'elle venoit de faire: vous voyez ajouta-t-elle, que je dois pour jamais renoncer à la douce eſpérance de toucher le cœur de mon ingrat: livrons nous donc ſans balancer à la rage & au dèſeſpoir; je veus par la plus afreuſe vangeance immoler à mon reſſentiment deux ennemis qui m'outragent par un endroit auſſi ſenſible: començons

çons par Vaudrai, s'écria-t-elle, que mes yeux ſoyent aujourdui témoins de ſa mort, & qu'il éprouve le juſte châtiment de ſon ingratitude.

Si j'oſois combatre votre ſentiment, Madame, intérompit la pernicieuſe Confidente, j'aurois l'honneur de vous repréſenter que par la mort de Vaudrai, vous déroberiez à votre couroux ſa principale victime; Madame de Vergi qui pénétreroit facilement la cauſe de ſa perte, éviteroit ſans doute les effets de votre reſſentiment: ainſi, Madame, mon avis ſeroit, puiſque depuis longtems vous me permettez de vous le dire, de les raſſembler ici l'un & l'autre, & de les ſacrifier tous deux en même tems.

Ce conſeil flata ſi fort la colére de l'impitoyable Ducheſſe, qu'elle réſolut de le ſuivre, quoiqu'il retardât ſes deſſeins; mais auſſi il aſſu-

aſſuroit d'autant mieux la fin barbare qu'elle ſe propoſoit : elle fut donc ſe contraindre avec tant d'art, que Vaudrai qui l'obſervoit avec ſoin pour découvrir dans ſes yeux ſi le Duc ne l'avoit point trahi, ne put s'apercevoir d'aucun changement en elle.

Cependant le tems des Tournois s'aprochant, & pluſieurs Chevaliers s'étant déja rendus de tous côtez à la Cour, le Duc ala lui-même chercher Madame de Vergi, come il l'avoit promis à Vaudrai, & malgré ſon gout pour la ſolitude, & la répugnance qu'elle avoit pour les plaiſirs, elle conſentit de ſuivre ce Prince avec une impreſſion de chagrin qui ſembloit lui préſager des malheurs qu'elle ne pouvoit pas prévoir. Elle parut à la Cour avec cet éclat qui la feſoit toujours admirer. La Ducheſſe l'acabla de careſſes ; mais un

un mortel venin s'étoit caché ſous ſes perfides embraſſemens.

En effet dès le lendemain elle ſe réſolut d'exécuter l'horrible vangeance qu'elle méditoit depuis ſi longtems.

Le Duc avoit ordoné pour ce jour là une ſuperbe Cavalcade pour ſe rendre à une de ſes Maiſons de Plaiſance, où toute la Cour devoit le ſuivre: une magnifique colation y étoit préparée, qui devoit être précédée d'une pêche, où toutes les Dames habillées en Neréides, & les Homes en Dieux Marins feroient une inocente guerre aux poiſſons des canaux dont cette Maiſon étoit embellie.

De ſon côté la Ducheſſe avoit fait préparer dans une des cours du Palais, un très beau feu d'artifice qui devoit être ſuivi d'un excellent Concert, & la repréſentation d'une Paſtorale devoit couroner les plaiſirs de cette belle journée.

Toutes ces choses furent effectivement exécutées en partie : rien ne fut plus galant & plus magnifique que ce qui se passa à la Maison de Plaisance du Duc, il en fit tous les honeurs à Madame de Vergi : jamais elle n'avoit paru plus belle.

Au retour, le feu d'artifice fut aussi beau qu'on se l'étoit promis, & présenta à cette brillante & nombreuse Compagnie, le plus agréable spectacle du monde : après quoi suivant le projet qu'on s'étoit formé, le Duc conduisit les Dames dans l'apartement de la Duchesse, où elles devoient avoir l'honeur de souper avec elle.

Ensuite ce Prince passa dans le sien avec tous les Seigneurs qui étoient de cette Fête ; il leur dona un superbe festin où l'on avoit pris soin de rassembler avec profusion, tout ce que le luxe & le

gout

gout pouvoient desirer de plus exquis.

Celui que la Duchesse donoit dans son apartement, n'étoit ni moins beau, ni moins délicat; cette Princesse en fit les honeurs avec une liberté d'esprit & un enjoument dont elle seule pouvoit être capable.

En effet le repas ne fut pas plutot fini que pendant que tout se préparoit pour le Concert, elle voulut par une suite de sa bone humeur, & pour exécuter son funeste dessein, conter à toutes les Dames dont elle étoit environée, une Histoire galante & nouvelle qu'elle leur dit avoir apris depuis peu, mais avant de la comencer, cette abominable Femme présenta à Madame de Vergi un bouquet empoisoné sous le prétexte de la rendre Reine de cette Fête; après quoi elle raconta sous des noms suposez, l'avanture de cette infor-

tunée Comteſſe, ſans en oublier la moindre circonſtance, pas même l'inocent artifice du fidéle petit chien.

N'eſt-il pas vrai, continua-t-elle en s'adreſſant à la malheureuſe Laure qui avoit eu aſſez de force pendant ce récit pour ſe contraindre, qu'il y a un caractére bien ſingulier dans la paſſion de ces deux Amans, & qu'une Femme capable d'aimer de ſi bone foi ne méritoit pas la trahiſon du perfide qui a divulgué un ſecret qui devoit lui être plus cher que ſa vie? Mais il n'a pu refuſer ce ſacrifice à la nouvelle maitreſſe qu'il adore à préſent.

Madame, lui répondit enfin l'infortunée Laure, cet Amant a commis ſans doute une grande lâcheté; mais cette nouvelle maitreſſe, dont vous parlez, l'aura aparemment payé de toute ſon inocence. La Ducheſſe contente de ſa vangeance ne voulut pas répondre à

un

un diſcours dont elle ſentit toute la force ; elle changea de converſation, & dona par ce moyen la liberté à la déſolée Princeſſe d'aler exaler dans ſon apartement une douleur qu'elle ne pouvoit plus contenir.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient chez la Ducheſſe, le Duc après ſon ſouper lut tout haut des nouvelles intéreſſantes de la Cour de Filipe-Auguſte, qu'il avoit reçues cette même après dinée, par un Courier qu'on lui avoit envoyé exprès.

Après qu'il eut ceſſé de lire, & que chacun eut raiſoné ſur ce que ces lettres contenoient ; ce Prince ſe préparoit à rejoindre les Dames, lorſqu'il ſe reſſouvint que Vaudrai avoit reçu par la même voye le détail d'une afaire très importante, dont il l'avoit chargé de s'inſtruire ; il le fit apeler come il ne feſoit que de ſortir : il lui de-

manda à voir le paquet qu'il avoit reçu ; mais la fortune qui sert quelquefois à punir le crime come à l'élever, voulut que Vaudrai pour obéir promtement à son Prince, & troublé d'une lettre que Madame de Lantage venoit de lui doner, & qu'il n'avoit pas eu le tems de lire, se méprit en donant au Duc celle de la Duchesse au lieu de celle qu'on lui demandoit; après quoi, par une secréte inquiétude, dont il n'étoit pas le maitre, il sortit brusquement pour passer chez la Duchesse ; mais n'y trouvant point Laure, il courut à son apartement.

Pendant ce tems, le Duc s'étoit aproché des flambeaux pour aprendre ce qu'il vouloit savoir ; mais, grand Dieu, quelle fut sa cruelle surprise, quand après avoir ouvert le fatal papier que Vaudrai lui avoit remis, il y reconut l'écriture de la Duchesse & y trouva ces paroles !

LET-

LETTRE.

J'ai tout fait ingrat pour me faire aimer de toi, je n'ai rien négligé pour m'en faire craindre, tu as resisté à ces diferens mouvemens; aprens donc aujourd'hui ce qu'ils m'ont contraint de faire; je triomfe, Vaudrai, & ma rivale sucombe sous mes coups. J'ai su ajouter au subtil poison qui la tue l'horreur de te croire infidéle; il manqueroit quelque chose à la douceur de ma vangeance, si je te laissois ignorer par quel moyen j'y suis parvenue. J'ai abusé de la crédulité du Duc: ce n'est pas tout, j'ai su par une feinte grossesse contraindre mon lâche époux a devenir parjure: nous n'avons tous les trois aucuns reproches à nous faire, & pour couroner mes crimes & ma fureur, je n'ai plus à souhaiter que de te voir mourir de douleur à la vue de ma rivale expirante.

Qui pouroit exprimer l'effroi dont le Duc fut saisi à la lecture de cette lettre? Un mortel frisson parcourut toutes ses veines & le rendit quelque tems immobile; mais enfin l'extrêmité cruelle où il croyoit la Comtesse, ranimant toutes ses forces, il s'informa avec précipitation si elle étoit encore dans l'apartement de la Duchesse: & come on lui eut répondu qu'elle étoit passée dans le sien avec un visage tout changé, il y courut en défendant qu'on le suivît; mais, O Ciel! quel funeste spectacle s'y présenta à sa vue?

La belle Laure étendue sur son lit paroissoit n'avoir plus que quelques instans à vivre; son teint livide & plombé, ses yeux éteints & égarez auroient atendri l'ame la plus barbare; cet état ne laissoit de ses charmes, qu'un portrait éfacé, & les violentes agitations de son corps, fesoient assez conoître l-

gene

genre de mort qui enlevoit à l'Univers ſon plus bel ornement.

Le malheureux Vaudrai renverſé ſur le bord de ſon lit, la tête apuyée ſur une de ſes belles mains, perdoit tout ſon ſang par une large bleſſure qui ſembloit ne lui laiſſer de vie qu'autant qu'en pouroit conſerver ſa fidéle & tendre Princeſſe.

A cette terrible vue, le Duc déja afoibli ſucomba ſous tant de coups redoublez, & ſe laiſſant tomber dans un fauteuil, il contemploit avec horreur ce tragique événement; ſon cœur en étoit ſi ſaiſi, que ſa bouche n'avoit pas la liberté d'exprimer ſes ſentimens.

Mais Vaudrai le regardant d'un œil mourant; voilà, Seigneur, lui dit-il avec une voix foible, le fruit cruel de mon obéiſſance à vos ordres, & de mon ſoin à cacher à ma divine Laure l'indi-

gne amour de la Duchesse ; ma mort est juste ; je la mérite ; mais, grand Dieu ! faut-il que le désespoir l'acompagne ? Je meurs soupçoné de la plus noire des infidélitez, & pour achever le cours de ma déplorable destinée, j'entraine avec moi dans le tombeau, le plus parfait ouvrage de la nature. En achevant ces mots, ce véritable & parfait amant expira aux yeux de Laure.

Atens, mon cher Vaudrai, lui cri foiblement la mourante Comtesse, notre barbare ennemie ne jouira pas d'une vangeance compléte, puisque je meurs persuadée de ta fidélité, & que le destin qui nous acable tous deux, est un effet de ta vertu.

Ces paroles furent les derniéres qu'elle put prononcer, & la mort réunit pour jamais deux Amans dont la fidélité méritoit un autre sort.

Il vous faut encore une victime, s'écria alors le Duc transporté de fureur. Tendres époux que j'ai conduits moi-même dans le tombeau; je vais vous vanger. A ces mots, ramassant le poignard tout fumant encore du sang du malheureux Vaudrai, il courut dans la sale où la Duchesse étoit au milieu de toute la Cour, & là avec un égarement qui lui laissoit à peine la liberté de se conoître lui-même, il lui plongea sans pitié trois fois le poignard dans le sein; reçois perfide, s'écria-t-il, le juste châtiment des crimes afreux dont tu m'as malheureusement rendu complice.

A ces mots, s'égarant de plus en plus, il aloit atenter à sa propre vie, si les Seigneurs présens à son action ne se fussent jetez sur lui, & ne lui eussent araché le fer cruel qui venoit de confondre également le crime & la vertu.

On

On l'emporta dans ſon apartement, & l'on fut obligé de l'obſerver juſqu'à ce que la raiſon & la Religion euſſent calmé les impétueux tranſports de ſon ame.

Après quoi ce Prince revenu à lui-même, ſe crut obligé de ſe juſtifier aux yeux de ſes Sujets, & raconta l'Hiſtoire malheureuſe de ces tendres Amans, & l'indigne paſſion de la Ducheſſe qui avoit produit une ſi horrible cataſtrofe, & pour ſuivre la douceur de ſon naturel, & la bonté de ſes mœurs, il s'impoſa une ſévére pénitence, qu'il rendit autentique en réſignant ſes Etats au Comte d'Albon ſon frére, après s'être déterminé au voyage de la Terre Sainte. Mais avant que de partir, il voulut unir dans un magnifique Tombeau les reſtes précieux de deux époux qui lui avoient été ſi chers pendant leur vie; & dona à Raoul de Vaudrai tous les éta-

établiſſemens de ſon malheureux frére. Pour Madame de Lantage elle mourut dans un Cloître, du repentir de ſes crimes.

FIN

